

KORNÉL ESTI

Dezső Kosztolányi

C

am
bou
rakis

A white t-shirt with a repeating geometric pattern of diamonds and circles, overlaid with the text 'KORNÉL ESTI'. The pattern consists of a grid of diamonds, each containing a smaller circle with a floral-like design inside. The text is centered on the chest area of the t-shirt.

KORNÉL ESTI



KORNÉL ESTI

Dezso Kosztolányi

TRADUIT DU HONGROIS
PAR SOPHIE KÉPÉS

C
am
bou
rakıs

Titre original :
Esti Kornél

© Éditions Cambourakis, 2009
pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

*Dans lequel l'auteur présente et démasque Kornél Esti,
unique héros de ce livre*

J'avais déjà dépassé le milieu de ma vie quand, par un venteux jour de printemps, je me souvins de Kornél Esti. Je décidai de lui rendre visite et de renouer notre vieille amitié.

Il y avait alors dix ans que nous ne nous fréquentions plus. Que nous était-il arrivé ? Dieu seul le sait. Nous ne nous étions pas brouillés. Du moins, pas d'une façon courante.

Mais quand j'avais dépassé les trente ans, il avait commencé à m'embarrasser. Sa frivolité me choquait. J'en avais assez de ses cols montants ouverts, démodés, de ses minces cravates jaunes, et même de ses jeux de mots lourds et ineptes. Son extravagance me fatiguait. Il ne cessait de me mêler à divers scandales.

À la promenade par exemple, quand nous marchions l'un à côté de l'autre, sans crier gare il tirait de la poche intérieure de son manteau un couteau de cuisine et, à l'ébahissement des passants, se mettait à l'aiguiser sur les pierres de grès qui bordaient le trottoir. Ou il interpellait fort courtoisement un pauvre aveugle pour qu'il lui retire de l'œil la poussière qui venait d'y tomber. Ou encore, lorsque j'attendais à dîner des personnalités dont dépendaient mon sort et ma carrière, rédacteurs en chef ou hommes politiques – gens respectables et bienveillants –, et qu'il était également convié chez moi, en tapinois il faisait chauffer l'eau dans la salle de bains

par mes domestiques et, prenant à part mes invités dès leur arrivée, leur donnait à entendre que dans ma maison, une tradition ou superstition familiale ancienne et mystérieuse – hélas, impossible d’entrer dans les détails – prescrivait à tous les invités sans exception de prendre un bain avant le dîner, et il soutenait cette absurdité avec un tact, une rouerie et une éloquence si diaboliques que les victimes crédules, qui m’honoraient de leur présence pour la première et la dernière fois, prenaient un bain à mon insu, leurs épouses comprises, puis, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, s’asseyaient à table comme si de rien n’était.

De telles farces d’écolier m’amusaient jadis. À présent, à l’orée de l’âge mûr, elles m’agaçaient. Je craignais que mon propre sérieux ne soit menacé. Je ne lui en disais mot. Malgré cela – je l’avoue –, plus d’une fois j’en ai rougi.

Il devait avoir des sentiments similaires à mon égard. En son for intérieur, il désapprouvait probablement que je n’apprécie pas ses trouvailles autant qu’elles le méritaient. Peut-être me méprisait-il. Il me croyait embourgeoisé, parce que je m’achetais un agenda, que je travaillais tous les jours, et que je m’étais adapté aux usages de la société. Une fois, il m’avait reproché d’avoir oublié ma jeunesse. Eh bien, il devait y avoir du vrai là-dedans. Mais c’est dans l’ordre des choses. Tout le monde fait ça.

Peu à peu, sans y prendre garde, nous nous étions éloignés l’un de l’autre. Malgré tout, je croyais le comprendre. Et lui, de même. Seulement, en secret, nous nous critiquions mutuellement. Nous nous disions que nous nous comprenions, mais en fait, nous ne nous comprenions plus; et cela nous énervait tous les deux. Chacun prit donc sa propre route. Lui à gauche. Moi à droite.

Pendant dix longues années nous avons vécu ainsi, sans nous faire signe. Naturellement, je pensais quand même à

lui. Il n'y avait guère de jour où je n'aie songé à ce qu'il ferait ou dirait dans telle ou telle situation. Je suppose que lui aussi pensait à moi. Après tout, notre passé commun était pris dans un réseau nerveux si vivant et si palpitant qu'il ne pouvait s'être atrophié en si peu de temps.

Qui il était et ce qu'il représentait pour moi, il serait malaisé de le raconter en détail. D'ailleurs je ne pourrais pas mener à bien pareille entreprise. Ma mémoire ne remonte pas aussi loin que notre amitié. À ses débuts, celle-ci se perd dans les ténèbres archaïques de ma prime enfance. Depuis que j'ai l'âge de raison, il est proche de moi. Toujours devant ou derrière moi, toujours à mes côtés ou contre moi. Je l'ai adoré ou haï. Jamais je n'ai été indifférent à son égard.

Un soir d'hiver, après dîner, j'étais en train de construire sur le tapis une tour avec des cubes multicolores. Ma mère voulait me coucher. Elle m'avait envoyé la nounou, car à cette époque je portais encore des jupes. J'allais partir avec elle. C'est alors qu'une voix dans mon dos m'interpella, sa voix à lui, inoubliable :

– N'y va pas.

Je me retournai, et je lui jetai un regard mi-heureux, mi-effaré. C'était la première fois que je le voyais. Il m'adressa une grimace encourageante. Je m'accrochai à lui pour qu'il m'aide, mais la nounou m'arracha à ses bras, et j'eus beau trépigner, elle me coucha.

À partir de ce moment-là, nous nous rencontrâmes tous les jours.

Le matin il sautait devant le lavabo :

– Ne te lave pas, reste crasseux, vive la saleté !

Quand au déjeuner, cédant aux supplications de mes parents, je commençais à manger une cuillerée de lentilles « saines et nourrissantes », il me soufflait à l'oreille :

– Recrache-les, vomis dans ton assiette, et attends le rôti, le gâteau.

Il était sans cesse avec moi, pas seulement à la maison, à table ou au lit. Dans la rue aussi il m'escortait.

Quand nous croisions Lojzi, un vieux copain de mon père que, jusqu'alors, j'aimais et respectais beaucoup, un magistrat qui pesait cent kilos, je le saluais comme il convient en soulevant mon chapeau. Kornél m'apostrophait :

– Tire-lui la langue! Et de tirer lui-même la langue, si bien qu'elle lui touchait la pointe du menton.

C'était un type insolent, mais fascinant, jamais ennuyeux.

Il me mettait dans la main une bougie allumée et insistait :

– Mets le feu aux rideaux. Mets le feu à la maison. Mets le feu au monde.

Il me mettait aussi un couteau dans la main et criait :

– Plonge-le dans ton cœur. Le sang est rouge. Le sang est chaud. Le sang est beau.

Je n'osais pas faire ce qu'il me conseillait. Mais qu'il ose dire ce que je pensais me plaisait. Je l'écoutais avec un sourire fiévreux. J'avais peur de lui, et il m'attirait.

Après un orage d'été, j'avais trouvé un petit moineau sous un buisson de genêt. Comme je l'avais appris au catéchisme, je le pris dans mes mains et, mettant en pratique la charité matérielle et morale, je l'emportai à la cuisine pour qu'il se sèche auprès de l'âtre. J'émiettai du pain devant lui. Je l'enveloppai dans des chiffons. Je le dorlotai.

– Arrache-lui les ailes, souffla Kornél, crève-lui les yeux, jette-le dans le feu, tue-le.

– Tu es fou! hurlai-je.

– Espèce de lâche! hurla-t-il.

Très pâles, nous nous mesurions du regard, frémissants. Moi, d'indignation et de compassion, lui, de curiosité et

de cruauté. Je lui jetai le petit moineau pour qu'il en fasse ce qu'il voulait. Kornél le regarda et eut pitié. Il se mit à trembler. Je lui fis une grimace ironique. Pendant que nous luttions ainsi, le petit moineau s'échappa dans le jardin et disparut.

Ainsi, Kornél n'osait pas tout faire. Il aimait fanfaronner, raconter des histoires.

Je me souviens qu'un automne, vers six heures du soir, il m'appela devant notre porte cochère, et là il m'annonça, d'un air mystérieux et significatif, qu'il était aussi sorcier. Il brandit dans son poing un objet en métal étincelant. Il dit que c'était son sifflet magique, il lui suffisait de souffler dedans, et n'importe quelle maison s'élevait dans les airs, jusqu'à la lune. Il dit que ce soir, il ferait s'envoler notre propre maison à dix heures. Il me dit de ne pas avoir peur, de faire seulement bien attention à ce qui allait se passer.

À l'époque, j'étais déjà un garçon un peu plus grand. Je ne le crus qu'à moitié. Mais je me précipitai, affolé, dans notre appartement. Je ne cessais de guetter la progression des aiguilles sur notre horloge. Au cas où, j'examinai ma vie passée, me repentis de mes péchés et fis une prière, agenouillé devant l'image de la Vierge Marie. Vers dix heures, j'entendis un bruissement dans l'air et de la musique. Notre maison s'éleva lentement, d'un seul tenant, séjourna un peu dans les hauteurs, puis en se balançant, mais tout aussi lentement et d'un seul tenant, redescendit sur terre. Un verre choqua la table et notre lustre oscilla. Le tout ne dura que quelques minutes. Les autres ne remarquèrent rien. Seule, ma mère blêmit quand elle me regarda.

– Tu as un étourdissement, dit-elle, et elle m'envoya au lit.

Notre amitié avec Kornél s'approfondit vraiment quand les premiers boutons, bourgeons pourpres de la puberté, firent leur apparition sur notre front. Nous étions comme

cul et chemise. Nous lisions et nous discussions. Moi, je lui tenais tête, je réfutais ardemment ses idées impies. Il n'en reste pas moins que c'est lui qui m'initia au mal. C'est lui qui m'éclaira à cette époque sur la façon dont les enfants naissent, c'est lui qui le premier m'expliqua que les adultes sont des tyrans jaunes et bouffis qui empestent le tabac, et qui ne méritent aucun respect parce qu'ils sont plus laids que nous et mourront plus tôt, c'est lui qui me convainquit de ne pas étudier, de paresser plus longtemps le matin au lit au risque de rater l'école, c'est lui qui m'incita à fracturer les tiroirs de mon père et à ouvrir ses lettres, c'est lui qui m'apporta le genre de livres et de cartes postales qu'on ne regarde qu'à la lueur d'une bougie, c'est lui qui m'apprit à chanter, à mentir et à écrire des vers, c'est lui qui m'incita à dire tout haut des mots obscènes à la file, à épier par une fente dans les cabines de bain, l'été, les filles qui se déshabillent, et à les importuner à l'école de danse par ma curiosité malséante, c'est lui qui fuma avec moi la première cigarette, c'est lui qui but avec moi le premier verre d'eau-de-vie, c'est lui qui m'initia aux joies du corps, à la gourmandise et la luxure, c'est lui qui me révéla que la douleur même recèle une secrète jouissance, c'est lui qui me fit arracher la croûte des cicatrices qui me démangeaient, c'est lui qui me démontra que tout est relatif, qu'un crapaud peut avoir une âme de même qu'un directeur général, c'est lui qui me fit aimer les animaux muets et la solitude muette, c'est lui qui me consola, lorsque j'éclatai en sanglots devant un catafalque, en me chatouillant les côtes, sur quoi je me mis aussitôt à ricaner de la stupidité incompréhensible de la mort, c'est lui qui inocula l'ironie à mes sentiments, la révolte à mon désespoir, c'est lui qui me conseilla d'être du côté de ceux sur qui crache la multitude, de ceux qu'elle emprisonne et qu'elle pend, c'est lui qui m'apprit que la

mort est éternelle, et c'est lui aussi qui voulut me convaincre de ce damnable mensonge contre lequel je protestai à cor et à cri, à savoir que Dieu n'existe pas. Ma nature innocente et saine n'accepta d'ailleurs jamais ces thèses. Je sentais bien que j'aurais mieux fait de me libérer de son influence et de rompre définitivement avec lui. Seulement, j'étais trop faible pour cela. À croire qu'il me captivait toujours. Et puis, je lui devais beaucoup. Il était mon maître à penser et je lui étais redevable de ma vie, comme celui qui a vendu son âme au diable.

Mon père ne le portait pas dans son cœur.

– Où est ce vaurien ? dit-il en faisant irruption une nuit dans ma chambre d'écolier. Où l'as-tu dissimulé ? Où se cache-t-il ?

J'écartai les bras. Je lui montrai que j'étais seul.

– Il est toujours là, tonna mon père. Il est toujours dans tes pattes. Toujours sur ton dos. Vous mangez dans une seule assiette, vous buvez dans un seul verre. Castor et Pollux. Les amis, ironisa-t-il.

Il chercha derrière la porte, derrière le poêle, et même dans l'armoire. Il regarda jusque sous le lit pour voir si Kornél n'y était pas.

– Bon, écoute un peu, claironna-t-il, au comble de la fureur. S'il met encore une fois, mais une seule fois les pieds ici, moi, je l'écrabouille, je le sors d'ici à coups de fouet comme un chien, et toi aussi, et puis tu pourras aller où tu voudras, je ne te connaîtrai plus. Bref, qu'il ne passe plus le seuil de ma maison. Compris ?

Il allait et venait, les mains dans le dos, remâchant sa rage. Ses chaussures crissaient.

– Ce bon à rien. Ce scélérat. Tu ne peux pas te trouver de meilleurs amis ? Il te bourre le crâne. Il te fait tourner en bourrique. À moins que tu veuilles aussi devenir une

crapule, comme lui ? Mais il n'est rien ni personne. Il ne sera jamais quelqu'un.

Kornél n'avait plus le droit de se montrer. Il évitait même notre rue.

Hors de la ville, nous nous rencontrions en secret : sur la place du marché aux bestiaux, où chaque été le cirque plante son chapiteau, et au cimetière, entre les tombes.

Nous déambulions, nous tenant enlacés par le cou. Lors d'une de ces promenades passionnées, nous réalisâmes que nous étions nés tous deux la même année et le même jour, et qui plus est, à la même heure et la même minute : le 29 mars 1885, un dimanche des Rameaux, exactement à six heures du matin. Ce hasard mystérieux nous fit une impression profonde. Nous nous jurâmes que, ayant découvert le monde le même jour à la même heure, nous le quitterions également le même jour à la même heure, que l'un ne survivrait pas à l'autre, pas d'une seule seconde, et dans l'exaltation de la jeunesse, nous étions convaincus que nous exécuterions notre vœu de très bon cœur, sans que cela représente ni sacrifice ni souffrance.

– Tu ne le regrettes pas ? m'interrogea ma mère, comme je somnolais devant la lampe à pétrole en pensant à Kornél. C'est mieux comme ça, mon fils. Ce n'était pas quelqu'un pour toi. Lie-toi avec d'autres garçons, des garçons de bonne famille, comme il faut et honnêtes, avec le petit Mérey, Endriske Horváth ou Ilosvay. Ceux-là t'aiment. Lui, il ne t'aimait même pas. Il ne faisait que te pervertir, t'effrayer, t'énerver. En novembre, combien de fois tu t'es réveillé en sursaut, en hurlant ? Il n'était pas digne de toi. Il était insignifiant. Il était vide. Il était sans cœur. Toi, mon fils, tu es différent. Tu es bon, tu as de la grandeur d'âme, une profonde sensibilité, dit-elle en m'embrassant. Tu es tout à fait différent, mon fils.

Et c'était bien le cas. Il n'y avait pas sur cette terre deux êtres plus différents que Kornél et moi.

Je m'étonnai d'autant plus de ce qui arriva quelques jours après cette conversation. À midi, je me dépêchais de rentrer de l'école, portant mes livres ceints d'une courroie. Quelqu'un cria derrière moi :

– Kornél!

Un homme en manteau vert me souriait.

– Écoute, Kornél, mon garçon, demanda-t-il, puisque tu rentres, peux-tu passer chez nous déposer un paquet?

– Euh, pardon, balbutiai-je.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon? Tu n'as pas compris?

– Mais si, répondis-je. Seulement vous devez vous tromper. Je ne suis pas Kornél Esti.

– Quoi? s'ébahit le manteau vert. Ne plaisante pas, mon enfant! Vous n'habitez pas rue Gömbkötő?

– Non, monsieur. Nous habitons rue Damjanich.

– Tu es le frère de Kornél?

– Non, monsieur. Je suis son camarade d'école. Il est dans la même classe que moi, et il est assis à côté de moi, sur le deuxième banc. Mais Kornél a été recalé en deux matières ces six derniers mois, la présentation de ses copies est brouillonne, sa conduite n'est pas très réglementaire, alors que moi, je suis le premier de la classe, bien noté, la présentation de mes copies est soignée, ma conduite est excellente, en outre, je prends des cours particuliers de français et de piano.

– J'aurais pourtant juré, marmonna pour lui le manteau vert. Étrange! Et il haussa les sourcils.

Il advint aussi plusieurs fois que, quand nous vagabondions ensemble au-delà de la forêt, près du remblai de la voie ferrée, des quidams, des étrangers nous interpellent, nous demandant si nous étions jumeaux.

– Regardez ces deux-là ! Allons, regardez-les ! Et ils riaient à gorge déployée.

Ils nous mettaient l'un à côté de l'autre, dos à dos, entrechoquant nos têtes, et ils nous mesuraient minutieusement, posant leurs paumes sur le sommet de notre crâne.

– Un doigt à peine, affirmaient-ils en hochant la tête, il n'y a même pas ça de différence. Eh bien, tu comprends ça, Bódi ? Pas croyable, hein ?

Plus tard, au sortir de l'adolescence, quand nous nous mêmes tous deux à écrire, moi-même j'y perdais mon latin.

Je recevais des lettres inattendues de la part d'inconnus ; on me demandait de rembourser la bagatelle qu'on avait mise à ma disposition à la gare de Kassa, Vienne ou Kolozsvár avant le départ du train, car j'avais prétendu que j'avais perdu ma bourse, et j'avais donné ma parole d'honneur que je rendrais la somme dans les vingt-quatre heures. On m'accusait d'être l'auteur de farces téléphoniques de mauvais goût, de lettres anonymes infâmes. Mes amis les plus proches m'avaient vu de leurs propres yeux errer des heures durant, l'hiver, sous la pluie battante, dans des ruelles tortueuses mal famées, ou ronfler ivre mort sur la nappe rouge d'une gargote des faubourgs. Le garçon du cabaret Vitriol m'avait présenté une addition devant laquelle je me serais enfui par une porte de service. Plusieurs témoins dignes de foi m'avaient entendu tenir les propos les plus irrespectueux qui soient au sujet des grands dignitaires, des écrivains couronnés, gloires nationales. Des seconds de duels au monocle arrogant se présentaient chez moi, des livreurs avec ma carte de visite, des filles avec le lys brisé de leur innocence, étalant devant moi mes serments, mes offres de mariage. Se présenta même une dame de province entre deux âges, corpulente, qui se mit à me tutoyer et me menaça en son patois bizarre de m'intenter un procès en paternité.

Je restais ébahi devant ces personnages fantastiques, qui avaient certainement vécu, respiré et brûlé jadis dans une quelconque imagination, dans une quelconque existence, mais qui étaient à présent noirs, morts et froids, comme la braise rouge qui, une fois refroidie, s'éteint et s'affaisse en cendre. Je ne les connaissais pas. Eux en revanche, ils me connaissaient, me reconnaissaient. Je les renvoyais à Kornél Esti. Cela les faisait sourire. Ils me demandaient son signalement. Sur quoi, ils me désignaient d'un air persifleur. Ils me demandaient aussi son adresse. Je ne pouvais guère la leur fournir. Mon ami vagabondait à l'étranger la plupart du temps, il dormait dans l'avion, descendait quelques jours ici ou là, et à ma connaissance n'avait encore jamais été fiché par la police. Il y avait bel et bien un Kornél Esti, mais il n'avait pas d'existence juridique. J'avais beau me savoir innocent de ces ignobles méfaits, un procès aurait été trop risqué. Je ne voulais pas m'exposer au désagrément d'une confrontation à cause de Kornél. J'étais donc obligé de confesser toutes ses dettes, toutes ses frasques et infamies, comme si je les avais moi-même commises.

Je payais pour lui. Je payais beaucoup. Pas seulement de l'argent. Je payais aussi de ma réputation. Partout on me regardait d'un mauvais œil. On ne savait pas à quoi s'en tenir avec moi : prenais-je parti pour la droite ou pour la gauche, étais-je un citoyen modèle ou un dangereux subversif, un honorable père de famille ou un noceur débauché, et au fond, étais-je un homme ou seulement un fantôme, un ivrogne équivoque, un épouvantail noctambule, qui tournait sa casaque même élimée, en lambeaux, du côté où soufflait le vent ? Je la payais cher, notre amitié.

Cependant, d'un seul coup j'oubliai tout ça et je passai l'éponge, en ce jour venteux de printemps ou je décidai d'aller le voir.

C'était un jour de folie. Pas le premier avril, mais pas loin. C'était un jour de folie, d'agitation. Le matin il avait gelé, des miroirs de glace craquaient sur les grilles au pied des arbres et le ciel bleussait. Ensuite tout avait commencé à fondre. Les gouttières ruisselaient. Les collines étaient plongées dans la brume. Une bruine tiède tombait. Le paysage fumait comme un cheval harassé, en nage. Il fallait tomber le manteau. Un arc-en-ciel cernait le Danube de son bandeau bigarré. L'après-midi, il tomba de la grêle. Elle saupoudra de sucre les feuillages. Elle se transforma en borbier grumeleux sous nos semelles. Le vent sifflait. Cinglant, le vent sifflait. Le vent sifflait tout là-haut, autour des cheminées, sur les toits, autour des poteaux électriques. Tout bougeait. Les maisons grinçaient, les greniers crissaient, les poutres soupiraient, aspirant à bourgeonner, puisqu'elles étaient des arbres, elles aussi. C'est dans cet élan, dans cette révolution que le printemps fit son entrée.

J'écoutais le vent siffler, et je me souvins de Kornél. Je ressentis un désir irrésistible de le voir au plus tôt.

Je téléphonai ici et là, au café, au cabaret. Tard dans la soirée, j'avais seulement appris qu'il était en ville. À pied, en voiture, je le suivis à la trace. À deux heures du matin, on me dit qu'il se trouvait à l'hôtel Denevér. Pendant que je m'y rendais, une tempête de neige à la russe s'abattit sur moi, accrochant ses flocons ébouriffés au col de mon pardessus.

Le portier du Denevér m'envoya au numéro 7 du cinquième étage. Je grimpai un étroit escalier en colimaçon, car il n'y avait pas d'ascenseur. La porte de la chambre 7 était grande ouverte. Il y avait de la lumière à l'intérieur. J'entrai.

Je vis un lit vide, défait, avec des draps froissés, et une ampoule électrique clignotante sur la table de chevet. Je crus qu'il était sorti quelque part. Je m'assis sur le divan pour l'attendre.

C'est alors que je remarquai qu'il était là, en face de moi, assis devant le miroir. Je bondis sur mes pieds. Il fit de même.

– Salut, dis-je.

– Salut, dit-il avec naturel, comme s'il reprenait là où nous en étions restés.

Il n'était pas du tout étonné que je fasse irruption si tard. Il ne s'étonnait de rien. Il ne s'enquit même pas de ce qui m'amenait.

– Comment vas-tu ? demanda-t-il.

– Bien, merci. Et toi ?

– Pareillement, répondit-il.

Il me regarda en riant.

Il avait son pardessus. Sur le col de son pardessus aussi, de la neige.

– Tu viens de rentrer ?

– Oui, acquiesça-t-il.

Je jetai un coup d'œil à sa chambre. C'était un trou misérable. Un divan étroit, délabré, deux chaises, une armoire. Sur la table, un journal vieux de cinq jours. Un bouquet de violettes fané. Un masque aussi, qui sait pour quoi faire ? Des mégots de cigarette par terre. Dans l'étui à violon, des lunettes jaunes et de la pâte de coing. Des valises ouvertes. Quelques livres, surtout des indicateurs de chemin de fer. Aucune trace de plume, de papier. Où travaillait-il ? Mystère.

Mon père avait raison. Il n'était arrivé à rien. Ici, il n'y avait que pauvreté d'anachorète, liberté et indépendance de gueux. Jadis, moi aussi j'avais voulu cela. Les larmes me montèrent aux yeux.

– À part ça, quoi de neuf ? demanda-t-il.

Dehors, le vent sifflait. Cinglant, le vent aigre du printemps glapissait. Une sirène aussi glapissait.

– C'est l'ambulance, fit-il.

Nous allâmes à la fenêtre. La tempête de neige avait cessé. Le ciel rayonnait, pur comme du cristal, et l'asphalte gelé aussi rayonnait. La sirène de l'ambulance rivalisait de tapage avec le vent du printemps.

À peine était-elle passée que des pompiers filaient quelque part, dans leur voiture électrique, avec leur flambeau électrique.

– Des accidents, fis-je. Aujourd'hui, toute la journée des tuiles ont dégringolé, des enseignes sont tombées sur la tête des passants. Les gens saignaient, dérapaient sur le trottoir glissant, se faisaient des fractures, des entorses. Les maisons et les usines prenaient feu. Et tout ça aujourd'hui. Le gel, la chaleur, la brume, le soleil, la pluie, l'arc-en-ciel, la neige, le sang et le feu. C'est le printemps.

Nous nous assîmes et allumâmes une cigarette. Je rompis le silence :

– Kornél, tu ne m'en veux pas ?

– Moi ? Il haussa les épaules. Idiot. Je ne pourrai jamais t'en vouloir, à toi.

– Pourtant tu aurais des raisons. Écoute, moi, je t'en ai voulu. J'avais honte devant les bonzes, il fallait que je fasse carrière, je t'ai désavoué. Depuis dix ans je n'ai plus regardé de ton côté. Mais cet après-midi, quand le vent s'est mis à siffler, je me suis attendri, et je me suis souvenu de toi. Je ne suis plus jeune. Il y a une semaine, j'ai eu quarante ans. Quand on n'est plus jeune, on s'amollit, et on peut tout pardonner. Même la jeunesse. Faisons la paix.

Je lui tendis la main.

– Tu n'as pas changé, va, ironisa-t-il. Tu fais tout le temps du sentiment.

– Mais toi, tu as changé, Kornél. Pendant notre enfance, c'était toi l'adulte, c'était toi qui dirigeais, c'était toi qui m'ouvrais les yeux. À présent, c'est toi l'enfant.

– Eh bien, ce n'est pas la même chose ?

– C'est justement ce que j'aime en toi. C'est pour ça que je suis revenu vers toi, et désormais je t'accepte, pour toujours.

– Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui, pour que tu me portes aux nues ?

– Qui est-ce que je porte aux nues, Kornél ? Qui est-ce que je peux aimer comme ça, sans jalousie, sinon toi ? Qui est-ce que je peux admirer dans ce monde affreux, sinon toi, mon frère et mon contraire ? Pareil en tout et différent en tout. Moi, j'ai amassé, toi, tu as dilapidé, moi, je me suis marié, toi, tu es resté vieux garçon, moi, j'adore mon peuple, ma langue, je ne peux vivre et respirer qu'ici, mais toi, vagabond du monde, tu survoles les nations librement, et tu es le héraut de la révolution perpétuelle. J'ai besoin de toi. Sans toi je suis vide, et je m'ennuie. Aide-moi, sinon je vais à ma perte.

– Moi aussi, j'aurais besoin de quelqu'un, dit-il, d'une sorte de pilier et de garde-fou, car tu vois, je me laisse aller. Et il montra sa chambre.

– Unissons-nous, suggérai-je. Associons-nous.

– Pour faire quoi ?

– Écrivons quelque chose, ensemble.

Il écarquilla les yeux et cracha sa cigarette sur le plancher.

– Je ne sais plus écrire, dit-il.

– Alors que moi, je ne sais qu'écrire, dis-je.

– Allons donc, répondit-il, et il me jeta un regard dur.

– Ne te méprends pas, Kornél. Je ne me vante pas, je ne fais que me plaindre, tout comme toi. Complète-moi, comme autrefois. Auparavant, quand je dormais, tu veillais, quand je pleurais, tu riais. Recommence à m'aider. Rappelle-toi ce que j'ai oublié, et oublie ce dont je me souviens. Moi

aussi, je t'aiderai. En moi aussi, il y a du bon. Mon savoir, je peux le mettre à ta disposition. J'ai un foyer, tout y est au service du travail, tu y es chez toi. Je suis appliqué, pieux et fidèle. Je suis si fidèle que je suis incapable, même en pensée, de blesser quelqu'un avec qui j'ai échangé deux mots dans toute ma vie. Je suis si fidèle, Kornél, qu'à cause de mon cher vieux chien, je ne caresse pas les autres chiens, je ne joue pas avec eux, je ne leur jette pas un regard. Je suis si fidèle, même aux objets inanimés, que, négligeant quinze excellents stylos-plume, parfois je fouille à la recherche de l'un de mes vieux stylos-plume éprouvés qui raclent le papier, avec lequel écrire est un supplice, et je m'en sers pour griffonner, je le console, qu'il n'ait pas l'impression – le pauvre – que je le dédaigne. Je suis la fidélité même. Toi, à côté de moi, tu es l'infidélité, le papillonnage, l'irresponsabilité. Fondons une firme. Que vaut le poète sans l'homme ? Et que vaut l'homme sans le poète ? Soyons coauteurs. Un homme est trop faible pour écrire et vivre à la fois. Celui qui s'y essaye, tôt ou tard s'y casse les dents. Seul Goethe y est parvenu, cet immortel paisible et serein, et quand je pense à lui, j'en ai froid dans le dos, car on n'a pas encore vu d'homme plus intelligent et plus redoutable, monstre olympien magnifique, au regard duquel Méphistophélès n'est qu'un bel esprit bavard. Oui, c'est lui qui a justifié et acquitté Marguerite, que la justice terrestre avait jetée dans un cachot, il a fait monter au paradis la mère infanticide, parmi les archanges, les sages confesseurs, et il a fait chanter à des chœurs mystérieux la cause éternelle de la féminité et de la maternité. Mais quelques années plus tard, à Weimar, quand il a dû rendre une sentence en tant que juré d'assises au sujet d'une mère également infanticide, l'ancien chevalier-servant de Marguerite a voté sans sourciller pour la mort de la mère.

– Bref, celle-là aussi, il l’a envoyée au paradis, grommela Kornél. Au fond, il était cohérent.

– En effet, répliquai-je. Seulement nous, séparément, nous serions incapables d’une sagesse aussi infâme et divine. Mais si nous nous unissions tous les deux, toi et moi, Kornél, alors peut-être pourrions-nous nous en rapprocher. Comme la Nuit et le Jour, comme la Réalité et l’Imaginaire, comme Ahriman et Ormuzd. Qu’est-ce que tu en dis ?

– Le problème, se lamenta-t-il, c’est que les lettres et les phrases m’ennuient, elles m’ennuient inexprimablement. On gribouille, et finalement on voit se répéter toujours les mêmes mots. Rien que des : *non, si, que, plutôt, parce que*. C’est à perdre la tête.

– Ça, je m’en occuperai. Il suffira que tu parles.

– Je ne peux parler que de moi-même. De ce qui m’est arrivé. Au fait, qu’est-ce qui m’est arrivé ? Attends un peu. À vrai dire, rien. À la plupart des gens, il n’arrive pas grand-chose. Mais j’ai beaucoup imaginé. Cela aussi fait partie de notre vie. La réalité, ce n’est pas seulement que nous ayons embrassé une femme, mais aussi que nous y ayons secrètement aspiré, que nous ayons désiré l’embrasser. Souvent la femme elle-même est mensonge, et le désir réalité. Même un rêve est réalité. Quand je rêve que je vais en Égypte, je peux écrire un récit de voyage là-dessus.

– Ce sera donc un récit de voyage ? insistai-je. Ou une biographie ?

– Ni l’un ni l’autre.

– Un roman ?

– Dieu m’en garde ! Tous les romans commencent ainsi : « Un jeune homme marchait dans la rue ténébreuse, le col relevé. » Puis il s’avère que ce jeune homme au col relevé est le héros du roman. Comble du suspense. Horrible.

– Alors, qu’est-ce que ce sera ?

– Les trois à la fois. Un récit de voyage dans lequel je raconterai où j’aurais aimé aller, une biographie romanesque dans laquelle je rendrai compte des diverses morts du héros en rêve. J’ai une condition cependant. Ne l’intègre pas à un quelconque récit stupide. Que tout reste comme il sied au poème : fragment.

Nous convînmes que désormais, nous nous rencontrerions plus souvent, au Torpédo ou au Vitriol. Au pire, nous communiquerions par téléphone.

Il me raccompagna.

– Au fait, fit-il dans le couloir en se frappant le front. Nous avons oublié quelque chose. Comment sera le style ?

– Nous écrirons en commun.

– Mais nos styles sont diamétralement opposés. Toi, ces derniers temps, tu prises le calme, la simplicité. Tes modèles sont les classiques. Peu d’ornements, peu de mots. Mon style à moi en revanche est toujours agité, hirsute, encombré, tarabiscoté, romanesque. Je suis resté incurablement romantique. Beaucoup d’adjectifs, beaucoup de comparaisons. Je ne permettrai pas d’escamoter cela.

– Tu sais quoi ? l’ai-je rassuré. Pour ça aussi, partageons. Ce que tu diras, je le prendrai en sténo. Ensuite je ferai des coupures.

– Suivant quel barème ?

– Il restera cinq comparaisons sur dix.

– Et cinquante adjectifs sur cent, renchérit Kornél. Ça me va.

Il topa dans ma main. L’affaire était conclue. S’accouant à la rampe, il me regarda descendre l’escalier en colimaçon.

J’étais presque au rez-de-chaussée, lorsqu’une question me vint.

– Kornél ! criai-je. Qui signera notre volume ?

– N’importe! cria-t-il. Signe peut-être, toi. Mets ton nom. En revanche, mon nom à moi sera dans le titre. Le titre est imprimé en caractères plus gros.

Chose étonnante, il tint parole. Pendant un an, nous nous sommes vus une ou deux fois par mois, et il m’a toujours apporté quelque aventure de voyage ou un chapitre de roman tirés de sa vie. Entre-temps, il ne s’est absenté que quelques jours. J’ai jeté ses histoires sur le papier, en partie d’après mes notes sténographiques, en partie d’après mes souvenirs, et les ai classées selon ses instructions. C’est ainsi qu’est né ce livre.

CHAPITRE II

*Dans lequel, le premier septembre 1891,
il se rend au Bœuf Rouge, et y fait connaissance
avec la société humaine*

C'était en mille huit cent quatre-vingt-onze, le premier septembre.

À sept heures du matin, sa mère était entrée dans la chambre tout en longueur d'un modeste appartement sur cour où dormaient ses trois enfants : lui, son frère et sa sœur.

Sur la pointe des pieds, elle s'était glissée jusqu'au lit muni d'un filet vert, avait détaché la tringle, et avait effleuré le front de son fils aîné, âgé de six ans, pour le réveiller. Ce jour-là, il devait aller à l'école pour la première fois.

Celui-ci avait aussitôt ouvert les yeux. Tout près de lui scintillaient les yeux bleus de sa mère. Il avait souri.

C'était un garçonnet malingre, anémique, aux oreilles translucides. Il traînait toujours sa dernière grande maladie, une pleurésie. À cette époque, il avait gardé le lit pendant plusieurs mois. Son cœur battait déjà du côté droit, on parlait déjà de lui faire une ponction chirurgicale de liquide séreux, quand tout à coup il alla mieux, et son poumon s'assécha. Plus tard il se rétablit, mais il commença alors à « avoir les nerfs fragiles ». Toutes sortes de phobies l'assaillirent. Il avait peur des vieilles femmes en fichu, des gendarmes à plumet de coq. Il avait peur que son père – allez savoir pourquoi – se brûle la cervelle, et il se bouchait par avance les oreilles des deux mains, pour ne pas entendre la détonation du pistolet. Il avait peur de ne pas inspirer assez d'air et, allant d'une pièce à l'autre, il étreignait divers meubles dans ses bras afin de développer sa cage thoracique par l'exercice musculaire, pour ne pas asphyxier. Il avait peur des fabricants de cercueils et

de la mort. Plus d'une fois, au moment d'allumer les lampes, il réunit les siens autour de lui et organisa son enterrement, indiquant à qui donner lequel de ses jouets si cette nuit il trouvait la mort. Le médecin de famille ne prenait pas son état au sérieux. Ses parents avaient quand même projeté de lui faire prendre des cours particuliers pour le préparatoire, et de ne pas le mettre tout de suite à l'école publique. Au dernier moment, ils en avaient décidé autrement.

À présent, il était assis au bord de son lit, les yeux gonflés de sommeil. Il bâillait et se grattait.

Il savait que ce jour viendrait tôt ou tard. Mais il ne croyait pas qu'il arriverait si vite.

Il aurait aimé le retarder.

Il enfila mollement ses longues chaussettes noires, qui godaillaient sur ses jambes. Il traîna devant le lavabo. Il y plongea les mains, les ressortit et les replongea. Il observa les cercles de lumière tremblotante à la surface de l'eau.

Sa mère le débarbouilla elle-même. Elle lui mit une chemise propre. Elle sortit ses habits du dimanche, un costume de toile bleu foncé bordé de blanc, orné de boutons de nacre féminins en forme de cœur, récupérés sur un de ses anciens corsages. Elle traça des sillons dans ses cheveux avec une brosse humide.

Elle posa devant lui un bol de café et un croissant. Lui ne voulait pas prendre de petit déjeuner aujourd'hui. Il déclara qu'il n'avait pas faim.

Là-dessus sa mère lui mit dans les mains son abécédaire, son ardoise, son porte-mine, et le conduisit à l'école. Le soleil d'automne resplendissait déjà dans toute sa pompe sur la ville de la Grande Plaine. Des charrettes cahotaient dans des nuages de poussière jaune. Un train siffla sur le petit pont. Au marché, on vendait dans des sacs le paprika doux, rouge, et les haricots secs, blancs.

Renfrogné, il trottinait à côté de sa mère. Il se sentait raide, ridicule, et surtout comme une fille dans ses « plus beaux » habits, dont il savait que c'étaient les pires, qu'ils ne valaient pas cher et qu'ils étaient vieillots. Il aurait aimé les déchirer, les piétiner par terre. Mais il savait aussi que son père était un pauvre professeur de lycée, et n'avait guère de quoi lui offrir mieux. Il se vengea en ne pipant mot de tout le trajet.

Ils arrivèrent très vite au Bœuf Rouge.

Le Bœuf Rouge était l'école primaire. Ce palais à un étage de l'Éducation nationale tirait son nom tout à fait particulier de ce que, autrefois, il y avait eu à sa place une auberge délabrée et cabossée, sur l'enseigne de laquelle était peinturluré un bœuf rouge. La mesure avait brûlé depuis une génération. Mais les ivrognes de cette ville de buveurs de vin aimaient toujours à se souvenir des nuits d'intempérance passées là, c'est pourquoi ils avaient pieusement revêtu l'école du nom de l'auberge, qui se transmettait ainsi de père en fils.

Quand il pénétra avec sa mère dans le ténébreux vestibule de l'école, il blêmit. Il fut repris par « ses difficultés respiratoires ». Comme à son habitude, il s'appuya à une colonne et la serra de toutes ses forces contre lui. Sa mère se pencha et lui demanda ce qu'il avait. Il ne répondit pas. Il se contenta d'étreindre sa main, de plus en plus fort.

Là-haut, à l'étage, se trouvait le cours préparatoire. Devant une porte aux battants bruns, sa mère l'embrassa. Elle voulut partir. Mais lui ne lâcha pas sa main.

– J'ai peur, chuchota-t-il.

– De quoi tu as peur ?

– J'ai peur, répéta-t-il.

– N'aie pas peur, mon cœur. Regarde, les autres aussi sont là. Tout le monde est là. Tu entends comme ils sont gais ? Va rejoindre tes petits camarades.

– Reste, supplia-t-il, et il s'accrocha à la jupe de sa mère.

Celle-ci, de sa main restée libre, fit un signe d'adieu à son fils, lui glissa entre les doigts, et s'éloigna lentement dans le couloir. Quand elle fut au coin, elle sortit son mouchoir et s'essuya les yeux. Elle se retourna encore une fois pour le regarder, et lui adressa un sourire d'encouragement. Puis elle disparut brusquement.

Le petit garçon resta un moment les pieds cloués au sol, et il attendit, attendit sa mère, frappé de stupeur. Il espérait qu'elle reviendrait peut-être, et que tout ça n'était qu'une plaisanterie. Mais ce n'était pas une plaisanterie.

Quand il l'eut compris, et qu'il eut aussi compris qu'il était seul, plus seul qu'il ne l'avait jamais été sur terre jusqu'alors, tout son corps fut étreint par un spasme qui ressemblait surtout à une colique. Il essaya de s'enfuir. Il se coula le long du mur jusqu'aux marches où cette jupe venait de s'effacer si mystérieusement dans le néant. Là béait une cage d'escalier, tout à fait étrangère et désolée, avec une voûte grise, résonnante. Pour s'y risquer, il aurait eu besoin d'une audace de trompe-la-mort. Avec l'instinct des êtres blessés, il trouva plus avisé de retourner à pas de loup là où il avait perdu celle qu'il cherchait, devant la salle de classe. Du reste, il s'était déjà un peu habitué à cet endroit.

Il lorgna à l'intérieur, par la fente de la porte entrouverte.

Il vit des enfants, plus d'enfants qu'il n'en avait encore jamais vu à la fois. C'était une foule, une foule de petits hommes semblables à lui, complètement inconnus.

Ainsi, il n'était pas seul. Mais si à l'instant, il avait été désespéré à l'idée d'être aussi seul au monde, à présent un désespoir encore plus affreux s'emparait de lui, à voir qu'il n'était pas aussi seul au monde, et qu'en dehors de lui vivaient tant de gens. Cela était peut-être encore plus épouvantable.

Tous jacassaient en même temps. Ce qu'ils disaient, impossible de le saisir. D'abord murmurant, le vacarme enflait terriblement, grondait comme un orage.

Pendant qu'il rêvassait ainsi, quelqu'un – un adulte, il ne savait pas qui – l'avait soulevé, et introduit dans la salle de classe. Il se tint là, son petit chapeau fripé sur la tête.

Il attendit que quelque miracle se produise. Il attendit que tous ces enfants sautent sur leurs pieds, et crient son nom. Il attendit qu'ils le saluent en agitant leur mouchoir. Seulement, ce miracle ne se produisit pas. On ne l'avait même pas remarqué.

Il souleva son chapeau. Il les salua dans les règles. Mais eux, même alors, ne lui rendirent pas son salut.

C'était une pièce, pas comme les autres pièces, dans lesquelles il y a des divans et des rideaux, mais glaciale, officielle, aride. Par trois grandes fenêtres nues affluait, hostile, une lumière raisonnable. Sur l'estrade présidait une table. Derrière, le tableau noir, l'éponge jaune, la craie blanche. Devant, sévère et compassé, le boulier, tel un dément. Autour, sur les murs chaulés, des dessins d'animaux en couleurs, le lion, le renard, des feuilles de carton, sur lesquelles on pouvait lire ce genre de choses : *hom-me, a-ni-mal, jeu, travail*. Dans son trouble, il déchiffra le tout. Depuis l'âge de quatre ans, il savait lire et écrire.

Ses camarades de classe étaient déjà tous assis. Lui aussi aurait aimé s'asseoir quelque part.

Sur les premiers bancs, cela va pour ainsi dire de soi, les « enfants de bonne famille » avaient pris place, les fils de propriétaires terriens, de conseillers municipaux. Ces garçonnetts enjoués, blondinets, joufflus, portaient un costume marin, un col dur, une cravate de soie. Leur visage était comme une rose plongée dans du lait. Respectueux, mais sûrs d'eux, ils entouraient l'estrade, de même que le

parti gouvernemental, qui s'appuie sur le courant dominant, entoure le siège de velours du Premier ministre. Lui se considérait également comme un « enfant de bonne famille ». En conséquence, il s'approcha d'eux en se forçant à une sorte de sourire niais, pour s'installer sur le premier banc. Seulement, presque toutes les places étaient déjà occupées. Ils n'étaient guère pressés de l'accueillir. Ils chuchotaient entre eux, comme des complices, et avec une froide courtoisie, un peu étonnés, ils regardaient le nouveau, gauche et retardataire, qui en resta pour ses frais. Certains eurent même un mauvais sourire.

Honteux et mortifié, il battit en retraite d'un pas traînant. S'il ne pouvait être le tout premier sur le premier banc, pensait-il, du moins serait-il le tout dernier sur le dernier banc. Là, au fond de la classe, campaient les enfants de paysans, des lurons forts et musclés, pieds nus ou bottés. De leur mouchoir rouge, ils avaient sorti leurs provisions. Avec un canif, ils coupaient du pain noir, du lard, et de la pastèque. Il leur jeta des regards en coin. L'odeur rance qui s'exhalait de leurs bottes, de leurs vêtements, lui soulevait le cœur. Mais il se serait quand même volontiers assis au milieu d'eux. Il les implora de l'accepter. Il guetta un mot, un signe. Ceux-là aussi avaient autre chose à faire. Ils lançaient des boulettes de papier, qu'ils avaient bourrées de couenne, de pelures de pastèque, et l'une de ces boulettes de papier bien étoffées l'atteignit juste au front. Il eut plus de peur que de mal. Mais il vacilla contre le mur. Sur quoi tout le monde s'esclaffa, la Chambre basse et la Chambre haute sans distinction de parti.

Il décampa de là aussi, en rage et assoiffé de vengeance. Il ne savait où aller, il ne savait pas à quel camp il appartenait. Alors il se mit à côté du poêle, seul. Il avait honte d'être aussi lâche et maladroit. Auprès du poêle, il toisa avec un

mépris infini toute cette société analphabète. Si seulement ceux-là savaient tout ce que lui savait. Par exemple, il savait que la température normale de l'homme est de 37 degrés, et que si quelqu'un a 40 degrés de fièvre, on ne peut plus guère le sauver. Il savait que la quinine est amère, et l'ipéca doux. Il savait aussi qu'en Amérique, le soir tombait en ce moment. Il savait déjà tant de choses. Mais eux ne savaient pas que lui savait tout ça.

La clochette du Bœuf Rouge, dans la tourelle de bois sur le toit, tinta mélodieusement, signalant qu'il était huit heures, et aussitôt commença la classe. Tandis que la cloche sonnait à coups précipités, triste à fendre l'âme, aussi mélancolique que le glas pour les morts, il dit adieu à tout ce qui lui était cher, aux pièces de sa maison, au jardin et même à ses jouets si personnels, aux bulles de savon et aux ballons de baudruche. Au bord de la syncope, il s'adossa au poêle de tôle froid.

Le silence se fit. Sur le seuil apparut l'instituteur, un monsieur bedonnant, les cheveux châtain clair, tondu ras, dans des vêtements très amples, gris poussière. Il faisait des pas d'éléphant. Il tangua jusque sur l'estrade.

L'instituteur demanda un par un aux enfants s'ils avaient une ardoise et un porte-mine, ensuite il parla de toutes les choses belles et nobles qu'ils apprendraient ici. Mais les mots se figèrent tout à coup sur les lèvres.

Son regard était tombé sur lui, blotti à côté du poêle.

– Eh bien, toi, qu'est-ce que tu fais là? demanda-t-il en tendant vers lui son grand visage. Qui t'a mis là? Viens donc ici.

Le petit garçon courut presque devant l'estrade. Effaré, hors de lui, il bredouilla :

– S'il vous plaît, laissez-moi rentrer à la maison.

– Pourquoi? s'enquit l'instituteur.

– Je ne veux plus aller à l'école.

La classe éclata de rire.

– Silence ! dit l'instituteur. Pourquoi tu ne veux plus aller à l'école ?

– Parce qu'ici personne ne m'aime.

– Quelqu'un t'a fait du mal ?

– Non.

– Eh bien alors, qu'est-ce que tu as à pleurnicher à tort et à travers ? Tu n'as pas honte, espèce de chou chou à sa maman ? Chez toi on t'a sûrement gâté. Note bien qu'ici, tu es comme les autres. Ici, il n'y a pas d'exception. Ici, tous sont égaux. Compris ?

La classe remua approbativement.

L'instituteur jeta encore un regard à ce petit garçon craintif. C'est alors qu'il vit que son visage était tout vert.

– Tu te sens mal ? demanda-t-il d'une voix plus tendre.

– Non.

– Tu as mal quelque part ?

– Non.

– Bon, dit-il, va gentiment à ta place. Où est ta place ?

– Nulle part.

– Nulle part ? s'étonna l'instituteur. Eh bien, assieds-toi quelque part.

Le petit garçon se tourna vers la classe. Des visages grimaçaient dans sa direction, beaucoup de petits visages, qui se renfrognèrent en une seule idole gigantesque, effroyable. Pris de vertige, il tâtonna de-ci de-là. Il dut longer de nouveau le premier banc, où il n'y avait pas de place pour lui. Quelque part vers le milieu il trouva une place minuscule, tout au bout d'un banc. Il ne put s'y asseoir qu'à moitié, si bien qu'une de ses jambes pendait dans le vide. Malgré tout, c'était mieux d'être assis, de disparaître à leurs yeux, de s'anéantir dans la foule.

– Les enfants, commanda l’instituteur, sortez l’ardoise et le porte-mine. Nous allons écrire. Faisons la lettre *i*.

Les ardoises cliquetèrent. Lui aussi voulut poser son ardoise sur le pupitre, mais le garçon brun et maussade assis à côté de lui le poussa hors du banc, hostile, l’empêchant d’écrire.

Sur quoi il éclata en gros sanglots déchirants.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda l’instituteur.

– Il pleure, déclara le garçon brun et maussade.

– Qui ça ?

– Celui-là, tenez.

Tous les enfants regardèrent dans sa direction. Beaucoup se levèrent même pour mieux le voir.

– Il arrose le gazon ! criaient-ils.

– Silence ! éclata l’instituteur, et il frappa la table de sa badine.

Il descendit de l’estrade. Il s’approcha du petit garçon. Il lui caressa la tête d’une main tendre, qui sentait le tabac.

– Ne pleure pas, l’apaisa-t-il. Assieds-toi sur le banc. Pourquoi vous ne le laissez pas s’asseoir ? Ici, il y a encore beaucoup de place. Comme ça, là. Pose l’ardoise devant toi, prends le porte-mine dans ta main. Mouche ton nez. Nous allons apprendre à écrire. Ou bien tu ne veux pas apprendre à écrire ?

– Mais si, renifla le petit garçon.

– Bon, approuva l’instituteur.

Au tableau, il traça la lettre *i*.

– En haut, commanda-t-il, au-dessus, revenir, en bas, arrondir pour finir.

Les porte-mine couinaient comme des gorets.

L’instituteur redescendit de l’estrade. Il parcourut la classe, examina les griffonnages sur les ardoises. Il regarda aussi la lettre *i* du petit garçon. Il avait fait un *i* beau et fin.

Il le félicita. L'enfant ne pleurait plus.

– Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

Le petit garçon se leva. Il marmonna quelque chose tout bas.

– Je n'ai pas compris, fit l'instituteur. Réponds toujours à haute et intelligible voix. Quel est ton nom ? demanda-t-il à nouveau.

– Kornél Esti, répondit le petit garçon à haute et intelligible voix.

CHAPITRE III

*Dans lequel en 1903, juste après son baccalauréat,
la nuit, dans un train, une fille l'embrasse
sur la bouche pour la première fois*

En 1903, quand Kornél Esti obtint son baccalauréat avec la mention très bien, son père lui proposa de choisir librement : soit il lui achetait la superbe bicyclette qu'il convoitait depuis longtemps, soit il lui remettait la somme de cent vingt couronnes, avec laquelle il pourrait voyager là où bon lui semblait.

Esti opta pour la deuxième proposition. Mais non sans une hésitation qu'il eut peine à dominer.

Il avait du mal à s'arracher aux jupes de sa mère. Il avait grandi à Sárszeg, au milieu des livres et des fioles pharmaceutiques. Chaque soir, avant de se coucher, il avait besoin d'être sûr que sa mère, son père, son frère et sa sœur cadets étaient au lit, à leur place habituelle, et c'est seulement alors qu'il parvenait à s'endormir, avec le tic-tac de la pendule. Mais si l'un ou l'autre d'entre eux était parti faire un tour à la ferme et, d'aventure, découchait, alors il préférait passer une nuit blanche, attendant que tout retombe dans l'ancien, heureux équilibre. Contre tout ce qu'il craignait, la famille représentait un refuge. Elle l'environnait comme un pigeonnier suffoquant, ténébreux, gluant et souillé d'ordures.

D'autre part il aspirait à partir, à prendre le large. Il ne s'était pas encore évadé de ce trou perdu de la Grande Plaine où il n'y avait ni fleuve, ni montagne, où les gens étaient tous pareils, et où les jours, les années apportaient fort peu de changement. Ici, les après-midi étaient étouffants, poussiéreux, et les soirées, longues et sombres. Aux devantures des librairies on n'exposait que des cahiers et des calendriers.

Son esprit s'était déjà éveillé, son goût développé, mais au théâtre on jouait de mauvaises pièces, et lui, faute de mieux, y assistait de sa place d'étudiant, au poulailler. Il aurait tant aimé voir le monde. Avant toute chose, il aurait aimé voir la mer. Il en rêvait déjà à l'école primaire, la première fois qu'il avait aperçu sur la carte murale ce bleu lisse, infini. C'est ainsi – décision héroïque – qu'il se promit, coûte que coûte, de partir pour l'Italie, tout seul.

Il se mit en route par un jour terne et agité de juillet. Toute la maisonnée était déjà sur pied à trois heures du matin. On avait descendu du grenier la malle de voyage bancale et usée jusqu'à la corde, et on s'était efforcé de réparer la serrure, sans succès. Esti avait pris congé en souriant, le cœur serré. Il comptait bien ne pas revenir ici. Tout le monde l'accompagna à la gare où il devait prendre l'omnibus de Budapest. On agita les mouchoirs. Sa mère détourna le visage et pleura.

Au bout de cinq heures de cahots, il arriva « sans encombre » à Budapest. Il en informa aussitôt ses parents par carte postale. Il prit une chambre dans un hôtel de troisième catégorie, à proximité de la gare. Il n'avait qu'une journée à passer ici.

Il l'employa à découvrir la capitale. Heureux, galvanisé, il se lança dans la ville, dans cette *moderne Babylone*, ainsi qu'il l'écrivit à ses parents sur une autre carte postale. Son estime de soi croissait du simple fait qu'il allait et venait seul. À la Galerie Nationale, il visita les collections d'antiquités, la galerie d'où Petőfi avait récité son poème, et les animaux empaillés. Ensuite il se perdit dans l'avenue Andrassy. Un gendarme le remit aimablement sur la bonne voie. Son plan de Budapest à la main, il trouva le Danube et le mont Gellért. Le Danube était grand, le mont Gellért était haut. Tous deux étaient magnifiques. En général, Budapest était magnifique.

C'étaient surtout les gens de Budapest qui l'intéressaient. Tous ceux qui allaient dans la rue, étaient assis au café, dans le tramway, faisaient leurs courses dans les boutiques, étaient des « gens de Budapest ». La seule chose qu'il remarquait, c'est qu'ils différaient radicalement des Sárszegois, et qu'ils se ressemblaient dans leurs manières, dans leur comportement, autant que les membres d'une famille. Si bien qu'à ses yeux, un juge de la Cour de cassation, un maquignon, une femme de magnat et une bonne d'enfants n'étaient rien d'autre que des gens de Budapest. Cette constatation – d'un point de vue plus élevé – ne peut d'ailleurs pas être contestée.

Les « gens de Budapest » étaient pressés et ne s'occupaient pas de lui. Il en fit l'expérience dès son arrivée. Le chasseur qui coltina ses bagages au troisième étage de l'hôtel faisait également partie des gens de Budapest. Il ne lui adressa pas un traître mot, de toute façon Esti était attendu ; il déposa de mauvaise grâce sa malle sur un tréteau, grommela quelque chose, et le voilà reparti. Ces manières le blessèrent, mais à la fois l'emplirent d'une immense admiration. Il trouvait distingués la réserve et le dédain budapestois. Aussi écrivit-il à ses parents – sur une troisième carte postale – que *les gens d'ici ne sont pas grossiers, et même, en un certain sens, sont plus raffinés, plus attentionnés que les Sárszegois*. Parfois cependant ils semblaient froids, et même sans cœur. Par exemple, personne ne lui demanda ce que tout le monde chez lui, à commencer par le préfet, lui aurait forcément demandé, même quelqu'un qu'il ne connaissait que de vue : « Alors, mon cher Kornél, n'est-ce pas que Budapest est magnifique ? N'est-ce pas que le Danube est grand ? N'est-ce pas que le mont Gellért est haut ? » Et puis, on ne regardait même pas son visage ouvert, en quête d'affection, ce visage qu'au début – les premières heures – il

levait vers chacun avec une confiance si illimitée que certains esquissaient un sourire involontaire, et riaient dans son dos d'un air complice à la vue de tant d'inexpérience et de jeunesse, jusqu'à ce que – quelques heures plus tard – il ait appris qu'il devait fermer son visage, s'il ne voulait pas se ridiculiser. Ici s'achevaient ce monde vaste et bienveillant, cette existence douce de poupon, ce jeu de dînette auxquels il avait été habitué en province. Quelque chose de tout à fait autre commençait ici. Plus et moins à la fois.

Bouleversé par toutes ces nouveautés, humilié en toute circonstance et sans cesse mortellement blessé, il errait de-ci de-là et, comme si les objets l'écorchaient et collaient à sa chair à vif, grattant douloureusement ses cicatrices, il devenait maladivement sensible à toutes les impressions, tous ses sens s'aiguisaient et s'affinaient, et un mot qui avait frappé son oreille, l'odeur de moût d'une usine, un verre d'une forme inconnue – un « verre budapestois » – dans la misérable chambre sur cour de son hôtel, se transformaient en symboles, en souvenirs inoubliables ; et quand finalement, étourdi de ses allées et venues de la journée, il s'enfouit dans le lit – le « lit budapestois », au milieu des « oreillers budapestois » –, dans son cœur jaillit la nostalgie des choses anciennes, des gens anciens, et il souhaita désespérément rentrer à la maison. Il s'accouda sur son oreiller dans la chambre obscure, et rêvassa.

Le lendemain après-midi, il montait dans l'express de Fiume. Il trouva tout de suite une place. Il y avait peu de voyageurs. Dans le premier compartiment de deuxième classe où il était entré, il n'y avait que deux personnes : une dame et sa fille. Il les salua. La dame répondit par un hochement de tête muet, bienveillant mais mesuré, lui signifiant en quelque sorte qu'elle adoptait une attitude de réserve amicale. Il glissa sa malle dans le filet, et s'installa à

côté de la fenêtre. La dame était assise en face de lui, la fille à côté d'elle, il la voyait de biais.

Esti s'éventait. Il régnait une touffeur tropicale. Les wagons surchauffés, qui avaient macéré toute la journée dans la lumière du soleil brûlant, dégorgeaient à présent leur venin ; ils fumaient de chaleur, et les housses des sièges exsudaient une odeur animale de cuir. Les taches noires des coussins dansaient devant ses yeux, comme ivres, dans cet éclairage jaune de musée de cire.

Il avait à peine examiné ses compagnes de voyage. Lui non plus ne tenait pas à lier connaissance. Instruit par d'amères leçons, il feignait l'indifférence. Il savait déjà mieux dissimuler, comme ceux qui cultivent cela toute leur vie. Il ouvrit son livre, *Cuore* d'Edmondo de Amicis. Il s'amusait de ce que, malgré sa connaissance lacunaire de la langue italienne, il comprît parfaitement ; il lisait presque couramment, se basant sur le latin.

Le train quitta la verrière de la gare. C'est alors que la dame se signa. Ce geste le surprit. Ce n'était pas l'usage chez eux. Mais cela l'émut aussi. Comme cette humilité était belle, et combien féminine. « Nous sommes tous entre les mains de Dieu. » De fait, le voyage compromet notre espérance de vie. Certes, ce n'est pas un danger mortel, seulement à peu près autant qu'une angine blanche qui – le cas échéant – peut dégénérer en septicémie, en arrêt du cœur. Au demeurant, ce voyage n'est pas une bagatelle. Il dure douze heures, d'une seule traite. Une partie de l'après-midi, puis toute la nuit, jusqu'à demain matin huit heures. Quand ils arriveront, le soleil brillera de nouveau, comme en ce moment. Qui sait ce qui arrivera d'ici-là ?

Il se réjouissait de cette incertitude. Et il se réjouissait aussi de ce qu'aucun nouveau voyageur ne se fût installé auprès d'eux ; ainsi, il ferait probablement tout le trajet à

son aise avec la dame et sa fille qui, si elles n'étaient pas amicales, n'étaient du moins pas hostiles.

Ils avaient passé les aiguillages en ferrailant. Ils roulaient déjà hors de Budapest, entre les labours. La chaleur grasse s'allégeait, se diluait. Une petite brise se mit à souffler. Esti sentit qu'il se libérait, qu'il laissait bien des choses derrière lui, que bien des choses ne l'entravaient plus comme auparavant, que le jeune homme assis là, un livre italien à la main, était en fait à la fois lui et pas lui, et pouvait être tout ce qu'il voulait, car en se déplaçant perpétuellement il accédait à l'infinité des situations possibles, comme s'il participait à une sorte de bal masqué imaginaire.

La dame arrangeait sa chevelure blond cendré, fourrageait dans son chignon avec ses épingles à cheveux en écaille. Son visage était calme et son front simple et pur, et Esti découvrait pour la première fois quel endroit bénéfique et ingénieux peut être un compartiment de train. Ici, la vie des étrangers nous est pour ainsi dire présentée en coupe – d'un seul tenant et condensée –, de même que dans un roman ouvert au hasard, en plein milieu. Notre curiosité, qu'autrement nous dissimulons avec prudence, peut être comblée par l'obligation de rester enfermés avec ces étrangers dans une pièce mobile; nous pouvons les épier, faire des conjectures : quel peut bien avoir été le début de ce roman, et quelle en sera la fin? Dans sa classe de littérature, Esti présentait déjà des travaux non négligeables, en tant que poète et romancier. C'est à ce métier qu'il s'exerçait, ici aussi. Quelque gauche qu'il fût par ailleurs, il pouvait se livrer tout entier à l'indiscrétion créatrice en déguisant ses intentions avec ruse et délicatesse, et son regard glissait de plus en plus souvent des phrases puériles de *Cuore* à la dame.

Elle pouvait avoir trente-huit, quarante ans, comme sa propre mère. Dès le premier instant, il l'avait trouvée extrê-

mement sympathique. Ses yeux étaient vert tilleul. Mais la dame ne regardait ni Esti, ni sa fille. Elle regardait devant elle, d'un air las, triste, peut-être même un peu indifférent. Elle regardait en elle-même. Elle ne permettait pas qu'un autre y regardât.

Une douceur alanguie émanait d'elle, une sorte d'abandon aussi, telle une colombe. Elle n'était pas grasse, absolument pas, mais elle était pleine, comme une colombe. À ses doigts, elle ne portait pour tout bijou qu'un anneau d'or. Ses mains – les blanches mains de sa mère – reposaient la plupart du temps dans son giron, dans la mollesse mystérieuse et bien-aimée du giron maternel.

Elle avait avec elle deux valises en peau de porc, avec des housses de toile brun café, recouvertes d'étiquettes d'hôtels étrangers bigarrées comme des oiseaux-mouches. Une carte de visite encadrée de cuir pendait à leur poignée, se balançait au gré des mouvements du train. À côté d'elle, sur le siège, reposait un joli sac à main en peau de chagrin.

Chaque geste de la dame respirait la mesure, le goût. D'ailleurs elle bougeait à peine. Ce grand calme était même un peu étrange. Elle songeait, ne faisait rien. Esti croyait parfois qu'elle allait brusquement – quand elle éternuerait ou se moucherait – le décevoir. Mais il se trompait. Par la suite, chaque infime surprise de ce genre ne fit que lui causer une vive sympathie. Même l'inaction de la femme n'était pas ennuyeuse. Tout ce qu'elle faisait ou ne faisait pas était bon, était beau, était agréable, de même qu'était bonne, était belle, était agréable la manière dont elle le faisait ou ne le faisait pas.

Elle éveillait en lui une affection aussi profonde que sa mère. Cela lui faisait du bien de la regarder, cela lui faisait du bien de savoir que cette dame existait, et qu'elle était si près de lui.

Le temps s'envolait sans qu'il le remarquât.

Naturellement, il recueillait ces observations peu à peu, par fragments, minute après minute; car il ne devait pas se montrer importun, il ne pouvait la contempler que de brefs instants, presque par hasard, puis il se retirait avec le précieux pollen dérobé, et son imagination l'élaborait en miel dans la ruche bruissante.

Une fois, alors qu'il venait juste de réintégrer son poste d'observation, derrière la couverture de *Cuore*, et lisait en fronçant les sourcils, fort absorbé, il lui sembla que la fille chuchotait quelque chose à sa mère.

Ce chuchotement – si du moins on pouvait l'appeler ainsi –, ce murmure, il l'avait déjà entendu au moment où il était entré. Mais il ne s'en était guère soucié. Au bout d'un moment il s'y était habitué, comme au bourdonnement d'une mouche dans une chambre, par un après-midi d'été.

La fille s'agrippait au bras de sa mère et lui chuchotait à l'oreille. De temps à autre, elle arrondissait sa main en cornet et chuchotait dedans. Elle chuchotait continuellement. Mais quoi? Impossible de l'entendre. Sa mère écoutait distraitement. Elle hochait la tête, la secouait négativement. Quand ce chuchotement – ou plutôt ce chuintement – dégénérait en grognements et ricanements, elle la calmait. Elle essayait à demi-mot, mécaniquement, de la faire taire : « Doucement, ma fille. » « Oui, ma fille. » « Non, non, ma fille. » Mais c'était tout.

Esti ne comprenait pas la situation. La chose l'énervait quelque peu. L'inquiétude de la fille l'inquiétait. L'inquiétait aussi – peut-être plus encore – la quiétude de la mère. Il avait donc cessé de guetter derrière son livre pour recueillir de nouvelles données sur la chère inconnue connue; il n'observait plus, mais tendait l'oreille.

C'était un chuintement fiévreux, précipité, un flot de mots confus, inarticulés, incompréhensibles, et aussi volubiles que si on les avait lus dans un livre.

Jusqu'alors il n'avait pour ainsi dire pas pris garde à la fille, puisque la mère seule avait accaparé tout son intérêt. Il avait vu en entrant que c'était une adolescente de treize, quinze ans au plus. Il avait aussi vu qu'elle n'était pas belle. C'était probablement pourquoi il l'avait évitée du regard, instinctivement.

C'était une sorte de demi-portion, insignifiante, fade et insipide. Une maigrichonne, chétive comme un moineau. Des pattes de moineau, une voix grêle. Elle portait une robe de batiste blanche à pois, ornée de coûteuse dentelle suisse, et de superbes souliers vernis flambants neufs. Dans ses cheveux secs, d'un blond presque blanc, rayonnait un gigantesque nœud en satin couleur fraise, qui rendait son visage encore plus pâle. Elle portait aussi autour du cou un ruban du même tissu, très large, pour cacher son long cou de moineau.

On l'avait habillée comme pour la mener non pas à ce long voyage d'été, mais à un splendide bal d'hiver, un bal pour enfants tout à fait invraisemblable et absurde.

Sa petite tête malingre, sa poitrine plate, ses épaules fluettes, et puis ses deux salières qu'on entrevoyait par l'échancrure légère de sa robe, et ses mains, et ses oreilles, tout en elle suscitait d'abord la pitié, mais tout de suite après, la répulsion. Cette créature n'était pas seulement laide : elle était repoussante, résolument antipathique.

La pauvre, pensa Esti. Il n'arrivait même pas à garder les yeux longtemps posés sur elle. Il regarda par la fenêtre.

Le soir tombait lentement. La fille disparaissait dans la pénombre, se fondait avec sa mère. On n'entendait que son chuchotement sans fin, agaçant, qui dans l'obscurité

devenait de plus en plus rapide et excité. Elle chuchotait directement dans l'oreille de sa mère. Il était incompréhensible qu'elle ne fût pas fatiguée depuis des heures, et que sa mère ne fût pas fatiguée de l'écouter. Pourquoi susurrerait-elle autant ? Comment ne s'enrouait-elle pas, comment pouvait-elle tenir si longtemps sans s'écrouler ? Esti haussa les épaules. Tout cela était absolument incompréhensible.

Il y avait beau temps que le train avait quitté la gare de Gyékényes, et fonçait à toute vitesse dans la nuit d'été sans étoiles. Au plafond on avait allumé les becs de gaz. Esti se réfugia dans son livre. Il rassembla toute son énergie pour se concentrer sur le texte. À peine avait-il lu quatre ou cinq pages qu'il remarqua quelque chose, qui finit par lui faire perdre contenance.

Il remarqua que cette fille le montrait du doigt. Elle s'accrochait au bras de sa mère, continuait à chuchoter, et le montrait du doigt. Cette fois, c'était un peu fort.

Sur le coup, il en fut outré. Puis il fut pris d'une telle émotion que son indignation tomba. Il s'efforça de réfléchir froidement. Ainsi, c'était lui qu'elle montrait du doigt. Mais dans ce cas, ce dialogue unilatéral le concernait depuis le début, et c'était donc lui qui se trouvait au centre d'un tel intérêt, dont il ne connaissait ni l'origine, ni le but.

Mais que diable lui voulait cette fille ? Il devait supposer qu'elle se moquait de quelque chose. De ses vêtements peut-être ? Pour ce voyage il avait mis son plus beau costume, le bleu foncé, qu'il avait reçu le printemps dernier. Il s'était habillé de façon personnelle. Il portait un grand col montant jusqu'au menton, une mince cravate de piqué blanc, qui le faisait ressembler à la fois à un ténor international et à un commis bouseux ; mais lui en était on ne peut plus satisfait, croyant que rien n'exprimait de façon plus heureuse sa vie de bohème, son âme fantasque de poète

aspirant à l'infini. Alors, elle le trouvait peut-être ridicule, cette petite rien du tout, ou bien laid ? Il savait qu'il ne l'était pas. C'était un garçon svelte, élancé. Ses cheveux châains, séparés par une raie sur le côté, tombaient en cascades drues sur son front bombé. Ses yeux gris brûlaient d'une supplication douloureuse, d'une curiosité hésitante, à cette époque encore beaucoup plus pures et plus ardentes que par la suite, lorsque la désillusion, le scepticisme à propos de tout eurent embrumé le rayonnement de ces yeux, les eurent rendus aussi plombés, aussi troubles que s'il avait été perpétuellement enivré d'eau-de-vie.

Il n'y alla pas par quatre chemins. Il attendit que la fille le montre à nouveau, et quand elle brandit le doigt sous son nez, il referma son livre et se tourna vers elle en exigeant des explications.

La fille, comme prise sur le fait, sursauta. Son doigt mince se figea en l'air, quasiment comme une stalactite. Lentement, elle le retira.

La mère à présent ne disait plus rien. Elle s'empara de la main de la fille – la petite main coupable qui montrait du doigt –, la posa entre ses deux paumes, les referma, et doucement, avec une tendresse et une patience infinies, elle se mit à la tapoter, comme si elle jouait avec elle au furet : « Il est passé par ici... il repassera par là... »

Une sorte de trêve intervint. Le chuchotement se fit rare, ou si bas qu'il était à peine audible. On approchait de minuit. La dame ouvrit son sac à main. Elle en sortit un canif en or à la lame étroite, tranchante, pointue. Ensuite elle sortit encore quelque chose, enveloppé dans de la ouate. De l'emballage ouaté s'échappa une magnifique pomme de Calville jaune pâle. Elle la pela adroitement, soigneusement, la coupa en quartiers qu'elle présenta, piqués un à un sur le canif en or, devant la bouche de sa fille.

Celle-ci mangeait. Ce n'était pas joli à voir.

Lorsqu'elle prenait les quartiers entre ses lèvres un peu boursoufflées, une salive blanche, gluante jaillissait comme du bec des petits d'hirondelles, une sorte d'écume, de mousse, qui se coagulait au sortir de quelque effervescence intérieure. Elle ouvrait le bec avidement à chaque quartier. Ce faisant elle exposait aussi ses gencives exsangues, ses dents gâtées, espacées, qui luisaient noires à l'intérieur de sa bouche. « Encore, ma petite fille ? » demandait la mère. La fille acquiesçait.

Elle mangea ainsi presque toute la pomme. Seul resta le dernier quartier.

Soudain elle bondit sur ses pieds, ouvrit brusquement la porte et se rua dans le couloir. Épouvantée, sa mère se précipita à sa suite.

Qu'est-ce que c'est encore ? Que se passe-t-il avec la pomme et la mère ? Qu'y a-t-il avec cette fille ? Esti aussi bondit sur ses pieds. Il parcourut du regard le compartiment vide.

Il restait seul. Enfin il restait seul. Il respira comme s'il se libérait d'un cauchemar. C'est seulement maintenant qu'il s'avouait qu'il avait peur. Il comprenait de moins en moins ses compagnes de voyage. Qui sont-elles ? Que sont-elles ? Qui est cette fille mal élevée qui chuchote tout le temps, montre du doigt, et puis sort en trombe, et sa mère à sa suite, comme un gendarme ? Quelle scène commence là dehors, et quelle scène s'est achevée ici, à l'instant où elles finissaient tranquillement la pomme dans le silence subitement installé – scène dont il n'arrive pas encore à deviner le fin mot ? Qui est cette mère qui passe tout à sa fille, la laisse tout faire, qui pas une seule fois ne la rappelle à l'ordre, et se montre si molle – ou si stupide – qu'elle la cajole pour ses insanités avec un amour aveugle ? À présent c'était plutôt à

elle qu'il en voulait, pas à la fille. Il était presque en colère contre cette dame extrêmement sympathique, pour qui il s'était pris d'une telle affection. Il aurait fallu qu'elle soit plus énergique, plus sévère. Ou alors, elle n'en venait pas à bout ? Bien sûr, ça devait être ça. Elle l'avait gâtée, elle l'avait mal élevée.

Il aurait facilement pu savoir leur nom. Il lui aurait suffi de jeter un coup d'œil aux cartes de visite serties dans le cuir qui oscillaient au-dessus de sa tête. Mais il trouvait ce genre de choses inconvenant. Et d'ailleurs, à quoi lui aurait servi de lire leur nom ? Sa curiosité visait quelque chose de plus profond qu'un nom – car que vaut le nom d'un homme ? –, il voulait sonder les êtres, leur vie, ces deux vies apparemment fort mystérieuses.

Mais qu'elles soient mystérieuses ou non, lui ne pouvait plus rester ici. Cohabiter toute une longue nuit avec celles-là, non, impossible. Il devait s'enfuir d'ici. Aussi bien, avec leur éloignement inattendu, le sort lui avait ouvert la voie pour s'échapper sans trop d'ostentation, transférer ses bagages dans un autre compartiment, n'importe où. Elles n'étaient pas encore revenues. Et maintenant, il se disait avec angoisse qu'elles pourraient revenir à tout moment. Vite, il sortit pour jeter un coup d'œil.

Pas une âme dans l'étroit couloir à peine éclairé. La mère n'y était pas, la fille non plus. Où étaient-elles passées ? La question le tracassait. Il fouilla chaque recoin. Il visita même les deux cabinets de toilette. Ils étaient vides. La mère et la fille n'étaient nulle part. Envolées, volatilisées.

S'étaient-elles installées dans un autre wagon ? Invraisemblable. Les portes qui menaient au wagon voisin étaient fermées. C'est donc qu'elles ont sauté du train en marche, et maintenant elles gisent sur le gravier de la voie, agonisantes, le crâne ouvert, la cervelle se répandant lentement ;

ou est-ce qu'elles poursuivent leur route enchevêtrées aux roues et l'accompagnent, cadavres mutilés ? Ce serait atroce.

Il ouvrit tous les compartiments du wagon, tel un agent secret, d'une part pour élucider la disparition de la mère et de sa fille, d'autre part pour chercher une place où passer la nuit.

La plupart des compartiments étaient plongés dans l'obscurité. Les voyageurs, rideaux baissés, ronflaient derrière les portes farouchement closes. L'idylle classique des chambres à coucher l'accueillit : enfants endormis et moitiés d'orange, campements stratégiquement barricadés de valises et hommes bourrus en bras de chemise, lait glougloutant dans de vertes bouteilles à eau et tantines inclinant leur tête endormie sur leur grosse poitrine, par terre croûtes de fromage, fleurs, chausse-pied, éparpillés dans un désordre effaré comme après une sauvagerie bataille, sur les banquettes pieds fumants dans des chaussettes moites, exhalant des vapeurs asphyxiantes, ingénument assoupis sur les éditoriaux patriotiques des journaux de la veille étalés comme couverture. Partout s'était déjà établie cette intimité affreusement familiale de voyageurs entassés à la hâte, cette camaraderie de train confinée, faite d'étrangers recrutés par le hasard et la nécessité, qui saluaient pas très aimablement cet autre étranger absolument semblable à eux qui débarquait si tard, à l'improviste, tel un bandit masqué opérant au chloroforme.

Esti renonça à s'imposer. Lorsqu'il fut convaincu que la mère et la fille n'étaient effectivement nulle part et qu'il ne trouverait pas de place pour lui, il se retira modestement, priant chacun de l'excuser.

Il resta dans le couloir. Il admirait les fusées que lançait la locomotive. À chaque instant celle-ci ornait la nuit de bouquets de feux d'artifice. Des myriades et des myriades d'étincelles

décrivait une courbe immense, puis se consumaient dans un fossé comme des étoiles filantes qui s'éteignent tout à coup. Mais une escarille lui tomba dans l'œil. Il retourna dans son compartiment.

Celui-ci restait toujours abandonné, conservant la trace de deux existences. Il se rassit à son ancienne place. À présent, il était certain qu'il n'en décollerait pas. Cela ne l'ennuyait même plus.

Si par hasard il avait trouvé une place ailleurs – comme il l'aurait pu, puisque le train n'était pas bondé, il aurait suffi qu'il s'adresse au contrôleur –, même alors il est assez douteux qu'il se serait installé dans un autre compartiment, qu'il aurait pu supporter la conscience étrangement aiguë de pouvoir vexer ses compagnes de voyage par sa fuite furtive, effarée, vexer ces deux êtres qu'il voyait pour la première fois de sa vie et peut-être la dernière. Il est probable, extrêmement probable qu'il se serait alors ravisé, qu'au dernier moment il serait revenu sur ses pas et aurait quand même décidé de rester ici, ainsi qu'il l'avait fait.

L'affaire l'intéressait, c'est sûr. Bien qu'elle l'ait fait trembler, il était curieux de la suite. Il voulait savoir plus précisément avec qui il avait voyagé jusque-là, il aurait aimé tirer au clair certaines choses.

Son attitude ne pouvait s'expliquer uniquement par cela. Ni par le fait qu'il était un « garçon bien élevé ». Ni par le fait que sa timidité, sa vive imagination l'avaient rendu indécis, et que souvent, fuir un danger le précipitait dans un autre. Ni par le fait qu'il aurait été une âme excessivement charitable, dans le sens ordinaire du mot. Beaucoup de cruauté l'habitait, beaucoup d'instincts méchants, sanguinaires. Lui seul savait ce que, écolier, il avait fabriqué avec les pauvres mouches et grenouilles dans la buanderie aménagée en salle de torture secrète. C'est là que son

cousin et lui avaient disséqué avec un couteau de cuisine les grenouilles, et même les chats de leur grand-mère, les avaient trépanés, leur avaient arraché les yeux, autrement dit avaient effectué une vivisection méthodique, « sur des bases purement expérimentales et scientifiques »; et leur grand-mère – cette dame bruyante, étourdie, myope – enrageait perpétuellement de ce que, quelle que fût la manière dont elle les traitât, ses chats ne cessent de disparaître, dix à vingt spécimens chaque année. Le cas échéant, Esti aurait certainement été capable de commettre un meurtre, comme tout être humain. Mais vexer quelqu'un, ça, il le craignait plus que de le tuer.

Il était toujours horrifié à l'idée qu'envers un être humain – qui était exactement comme lui, c'est-à-dire faillible, aspirant au bonheur, et dans tous les cas, finissant par crever misérablement –, il soit grossier, impitoyable et sans tact, qu'il l'abaisse à ses propres yeux, qu'il l'offense ne serait-ce qu'en intention, en pensée; et souvent – c'est du moins ce qu'il imaginait – il aurait préféré mourir plutôt que de suggérer à quelqu'un qu'il était superflu en ce bas-monde, et que cet individu, avant de déguerpir, bafouille en rougissant : « Il me semble que je vous ai importuné... il me semble que je vous ennuie... il me semble que vous me méprisez... »

Cette conception morale, que Kornél Esti a développée plus en détail dans ses œuvres ultérieures, avait germé dès cette époque dans son âme d'enfant. Il savait que nous ne pouvons que fort peu nous aider mutuellement, que dans l'intérêt de notre bonheur nous sommes obligés de nuire aux autres, parfois même mortellement, que dans les grandes choses il est presque toujours inévitable d'être implacable, mais c'est justement pourquoi il professait la conviction que notre humanité, notre apostolat – honnêtement et sincèrement – ne peuvent se manifester que dans

les petites choses, et que l'attention, les égards mutuels fondés sur l'indulgence et le pardon, le tact sont les choses les plus importantes sur cette terre.

Finalement, progressant dans ce raisonnement, il en vint à ce dépouillement, voire à cette conclusion tout bonnement païenne : puisque de toute façon nous ne pouvons pas être vraiment bons, au moins soyons courtois. Et cette courtoisie n'était pas simple politesse, ni flatterie, ni vain caquetage. Souvent elle ne consistait qu'en ceci : au moment approprié, glisser discrètement un mot en apparence indifférent, que quelqu'un attendait désespérément, comme la justification de son existence. C'est cela qu'il tenait pour la vertu supérieure. En tout cas supérieure à la prétendue bonté. La bonté ne cesse de prêcher, veut changer l'humanité, est pleine d'onction, veut faire des miracles du jour au lendemain, se réclame du fond, veut remuer l'essentiel, mais la plupart du temps elle n'est bien entendu que vide, creuse et foncièrement formelle. En revanche, bien que la courtoisie donne l'impression d'être foncièrement formelle, à l'intérieur, par nature, elle est le fond même, l'essentiel même. La bonne parole qu'on n'a pas encore mise en pratique renferme en soi toutes les virtualités, davantage que la bonne action dont l'issue est douteuse, l'effet discutabile. En règle générale, le mot compte toujours plus que l'acte.

Énervé, il attendit le retour de ses compagnes de voyage. Elles ne venaient pas, elles ne venaient toujours pas. Il sortit sa montre de gousset. Une heure moins le quart. Il y avait exactement trois quarts d'heure qu'il avait perdu leur trace.

À une heure, un bruit de pas se fit entendre dans le couloir. Le contrôleur passa devant son compartiment, une lampe à la main, le nouveau contrôleur croate, un moustachu aimable ; d'ailleurs il entra, lui demanda dans son allemand

impeccable et avec sa familiarité autrichienne où il allait et pourquoi il ne dormait pas. À ce propos cependant, il ne put l'éclairer sur l'endroit où se trouvaient la dame et la fille. Le contrôleur bavarda longtemps avec lui. Puis, dans son allemand impeccable et avec sa familiarité autrichienne, il fit : « *Ich wünsch' Ihnen eine scheene, gute Nacht* », salua et, en sortant, tira derrière lui la porte du compartiment.

Deux minutes plus tard la porte s'ouvrit en grinçant. Esti crut que le contrôleur revenait papoter encore un peu, lui taper sur le ventre à la manière slave, dans l'espoir d'un pourboire, vu que la vie est difficile, les enfants nombreux, etc. Mais personne n'entra. Le couloir était silencieux. Comme si la porte s'était ouverte d'elle-même, à cause des cahots du train. De l'endroit où il était assis, il ne pouvait voir personne. Cela dura dix ou quinze secondes – très longues.

C'est alors qu'il entendit une voix : « Entre, ma petite fille. Allez, entre, ma petite fille. » C'était la dame. C'étaient elles.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. De nouveau pas un bruit, pas un mouvement. Enfin, la fille entra.

Derrière elle – sur ses talons – sa mère. Elle referma la porte, s'assit à côté de la fenêtre, en face d'Esti.

La fille ne s'assit pas. Elle resta debout, exaspérée, butée, irritée. Mais ce ne sont que des mots, des mots tâtonnants, pour cerner un tant soit peu sa bouderie crispée. Elle semblait même légèrement échauffée, comme si elle s'était baignée dehors dans une eau bouillante, ou comme si on avait un peu fardé son visage toujours très pâle. Esti jeta un regard interrogateur à la mère : où avaient-elles pu aller ? Le visage de la mère restait immuable et fermé.

La fille – à la vitesse de l'éclair – s'agenouilla sur un ressort qui craqua, à l'autre bout de la banquette en face,

près de la fenêtre du couloir, le visage dirigé vers le mur, tournant le dos à tout le monde. Elle s'agenouilla et ne broncha plus. Elle se figea à genoux. Elle se figea et bouda à genoux. Les muscles de sa nuque étaient contractés. Son dos était aussi droit qu'une planche à repasser. Ses longs bras rachitiques pendaient. Elle montrait ses longues jambes rachitiques, que les chaussettes blanches laissaient à découvert, ses pattes de moineau et la semelle presque intacte de souliers vernis. Dans tout cela il y avait une sorte de bouffonnerie. Cela ressemblait à ce jeu où, lors de la distribution des gages, quelqu'un est condamné à « faire la statue » pendant que les autres peuvent le traiter – par dérision – comme ils veulent. Seulement, dans sa persévérance, dans son opiniâtreté, il y avait quelque chose de sérieux et d'effrayant.

Et ça alors, qu'est-ce que ça signifie? Esti jeta de nouveau un regard interrogateur à la mère. Déjà des mots lui venaient aux lèvres, il voulait l'adjurer, lui dire qu'à présent il était temps qu'on s'occupe de lui, parce que ça commençait à devenir insupportable. Cependant la dame ne lui accorda même pas un regard. Esti ravala ses mots.

Il n'était même plus étonné par la fille. Il était étonné de ce que la dame ne s'en étonnât pas. Celle-ci restait assise, les yeux perdus dans le vide. Sans doute était-elle habituée. Elle avait déjà vu ce genre de chose, et même plus étrange. Sans doute ne pouvait-elle pas agir autrement. Elle n'avait cure de tout cela. Et c'était ça, le plus épouvantable.

Le train trépidait. Toutes les cinq minutes, Esti sortait sa montre de sa poche. Une heure. Une heure et demie. Deux heures. La fille n'avait toujours pas bougé. On approchait de Zagreb.

Cette fois la mère se leva et, comme si elle agissait contre ses principes et ses convictions, s'approcha de la fille. Elle

était redevenue aussi extrêmement sympathique qu'au début du voyage. Elle s'agenouilla à côté de sa fille et, pressant son visage contre le sien, se mit à parler. Elle lui parlait doucement, gentiment et intelligemment, son visage collé au sien elle lui parlait de tout près, à l'oreille, aux yeux, au front, à tout le corps, elle parlait et parlait sans se lasser, en un flot torrentiel et impétueux, et c'était incompréhensible, cela aussi était incompréhensible, tout comme auparavant le chuchotement de sa fille; incompréhensible, tout ce que peut dire un être humain, quels mots anciens, quels conseils, quelles remontrances, quelles phrases autrefois douloureuses, aujourd'hui dénuées de sens, serinées, mortellement ennuyeuses, autrefois sans doute utilisées mille et mille fois en vain, et depuis jetées au rebut, inutiles.

Le premier rôle féminin d'une tragédie en cinq actes ne doit pas être aussi long, ni une prière, ni même toutes les prières d'un chapelet entier qu'un croyant égrène pour son dieu inconnu et invisible. La fille s'en moquait. Elle ne se décidait pas à quitter sa position.

Alors la mère attrapa sa fille par le cou, la serra fermement contre elle, la souleva en l'air avec une grande vigueur et l'assit à côté d'elle.

Elle lui caressa les cheveux. Elle lui essuya le front avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne. Elle lui sourit même, une fois, une seule fois, d'un sourire apathique, impersonnel, qui devait être le reliquat, l'épave du sourire avec lequel jadis, il y avait longtemps, elle devait sourire à cette fille quand elle était encore dans ses langes, babillait dans son berceau, agitait son hochet. C'était un sourire fané, presque aveugle. Mais comme un miroir sans tain, il reflétait encore ce que pouvait à l'époque représenter pour elle cette fille.

Elle tenait à la main une cuillère en argent. Elle l'emplit d'un liquide incolore; Esti reconnu aussitôt à son odeur

âcre et volatile – il était bien le rejeton d'une lignée de pharmaciens – que c'était du paraldéhyde. Elle désirait en donner à sa fille, voilà pourquoi elle souriait. « Maintenant tu vas t'endormir gentiment, tranquillement, ma fille », dit-elle en approchant la cuillère de la bouche de la fille. Celle-ci avala le médicament. « Dors, ma petite fille, fais de beaux rêves. »

Ils arrivaient à Zagreb.

Le train endormi se ranima. On manœuvrait, on sifflait. Des coups de marteau résonnaient sur les roues échauffées, et ce bruit mélodieux déferlait sur la gare nocturne. On remplissait les réservoirs de la locomotive. On accrochait à l'avant une nouvelle locomotive, pour qu'à deux elles puissent tirer les wagons dans les hauteurs vertigineuses du Karst. L'aimable contrôleur croate réapparut avec sa lampe. Seuls quelques passagers montèrent. Mais pas dans leur compartiment.

La dame donna un chauffe-cœur à la fille, tira sa jupe sur ses genoux, refit – encore plus joliment – le nœud couleur fraise. Elle l'habillait pour la nuit au lieu de la déshabiller. Elle étendit une couverture jaune et moelleuse sur ses jambes. La fille ferma les yeux. Sa respiration devint égale et profonde.

La dame aussi s'apprêtait à se reposer. Elle attacha ses cheveux blond cendré avec un léger voile noir.

Quand ils quittèrent Zagreb, elle regarda vers la lampe. Esti devina son intention. Il se leva, tira l'abat-jour sur le globe de verre.

Les yeux ouverts, les mains dans son giron, la dame attendit le sommeil. Les scènes qu'elle avait traversées ne devaient pas l'avoir excessivement émue, car elle s'endormit rapidement. Elle poussa un soupir, et déjà elle dormait. Ses paupières lourdes s'étaient fermées. Elle devait être fatiguée,

mortellement fatiguée. Son visage était immobile. Elle dormait sans qu'on l'entende respirer. La respiration égale et profonde de la fille s'était elle aussi assourdie.

Le compartiment devint tout à fait silencieux. La veuleuse diffusait un brouillard vert, une sorte de crépuscule opalescent, du genre de celui qu'on voit dans les grands aquariums, ou sur les images sous-marines.

Esti éprouvait le même soulagement que tout à l'heure, quand elles étaient sorties. C'était une autre sorte de solitude. Ses compagnes de voyage – la tête soutenue par le dossier du siège – étaient assises engourdis, inconscientes. Tandis que le train filait dans une direction déterminée, leur esprit vagabondait ailleurs, qui sait sur quels chemins, sur quels rails. Son esprit à lui vagabondait autour de ces deux esprits. Tantôt il jetait un coup d'œil à la mère, tantôt à la fille. Quelles souffrances et quelles passions devaient les tirailler. Les pauvres, pensa-t-il.

Les deux locomotives essouffées grimpaient vers les rochers arides, toussant, haletant lourdement, faisant de plus en plus d'efforts. On passait déjà entre de hautes montagnes. C'était un monde inconnu. De sombres forêts bruissaient tout là-haut, avec leurs mystères insondables. Des eaux clapotaient ici et là, ruisseaux montagnards et rivières souterraines, parfois proches à faire peur. Des feux s'allumaient sur une cime. Une forge, veillant de son œil unique de cyclope, chauffée au rouge sang. Plus tard étincela le miroir d'un fleuve. Ses eaux gris foncé, glaciales, vagabondaient ici et là, plongeaient de rocher en rocher. Il accompagna longtemps le train. Il trotta derrière lui, fit la course avec lui, jusqu'à ce qu'il se fatigue. L'air fraîchit subitement.

Esti avait froid. Il remonta le col de son manteau, et s'absorba dans la contemplation de cette nuit d'un romantisme sauvage.

Maintenant de petites gares inconnues surgissaient de l'obscurité, ruisselant de lumières jaunes, salles d'attente closes, avec leurs épaves de chaises et de tables, potagers avec salades et choux, parterres de gazon, avec les pétunias et les résédas chéris de la femme du chef de gare. Les tuteurs portaient des billes de verre. Un chat noir sauta par-dessus la haie dans un éclair de lumière. Le chef de gare, à cette heure tardive, salua en portant sa main gantée à la visière de sa casquette. À ses pieds son chien sage tendait l'oreille, fidèle. Une tonnelle surgit des ténèbres, avec les anciens éclats de rire retentissants des petits déjeuners en famille, au soleil, et entre les feuilles de la vigne vierge, formidablement intempestif, tremblait un liseron mortellement effrayé, assombri par la nuit, violacé de peur. Ces objets, ces hommes et ces animaux qu'Esti surprenait à cet instant – tel celui qui, dans son sommeil, se découvre et parle en rêve –, se révélaient à lui de façon presque obscène, tolérant qu'un jeune poète de nulle part dérobe leur vie jusqu'alors craintivement gardée, soigneusement celée, et qu'il l'emporte avec lui, à jamais.

Depuis qu'il était parti pour ce « premier voyage italien », depuis plus de deux jours, il n'avait pas dormi. Toutes ces expériences l'avaient harassé. Ses oreilles brûlaient, sa colonne vertébrale était douloureuse. Il ferma les yeux pour se reposer un peu.

Comme il somnolait ainsi, errant entre veille et sommeil, il entendit le bruissement mat d'une robe. Quelqu'un était debout à côté de lui, si près que sa main était suspendue au-dessus de la sienne. C'était la fille. Esti bougea. Sur quoi la fille se retira à sa place.

Cette fille ne dormait pas. Elle ne venait pas de se réveiller, mais l'était depuis longtemps déjà. Après Zagreb, le somnifère ne l'avait pas endormie, elle avait donné le

change, à lui ainsi qu'à sa mère. Elle attendait quelque chose, elle se préparait à quelque chose. À présent elle était étendue, la tête renversée en arrière, et sa respiration était égale et profonde. Elle faisait semblant de dormir, comme jusqu'alors. Esti l'épiait par une fente entre ses cils. Les yeux de la fille n'étaient même pas complètement fermés. Elle aussi l'épiait de la même façon, par une fente entre ses cils. Esti ouvrit les yeux. La fille aussi ouvrit les yeux.

Elle lui adressa un gloussement. Elle gloussa si bizarrement qu'Esti en eut presque froid dans le dos. Elle croisa ses échasses. Son jupon de dentelle se souleva, on voyait ses genoux et ses cuisses, un fragment dénudé de ses pattes de moineau. Elle gloussa de nouveau. Elle gloussait avec une coquetterie inepte, sans équivoque.

Ah, que c'était répugnant. Cette fille était amoureuse de lui. Amoureuse de lui, cette larve, ce poulet, ce vermisseau. Ces jambes étaient amoureuses de lui, ces yeux et aussi cette bouche, cette horrible bouche. Elle voulait danser avec lui à cet obscène bal pour enfants, avec sa huppe, avec son nœud couleur fraise, ce petit masque, ce petit spectre de bal. Ah, que c'était répugnant.

Que pouvait-il faire ? Il ne voulait pas causer de scandale. C'était ce qui l'épouvantait plus que tout. Il aurait pu réveiller la dame qui dormait en face de lui. Mais il avait pitié d'elle.

Son front était inondé de sueur.

Sa tactique serait d'une part de tenir la fille en respect, d'autre part de lui tendre un piège et de la démasquer. Dans ce but il signala à intervalles réguliers qu'il ne dormait pas, en toussant ou en se grattant l'oreille ; mais il mima aussi le sommeil, également à intervalles réguliers, car il voulait savoir quel était exactement le dessein de la fille. Il fit alterner assidûment ces deux méthodes, prenant toujours grand soin qu'aucune ne dure plus longtemps que l'autre.

La lutte fut longue. Entre-temps le train progressait vers son but assigné. Parfois il semblait s'immobiliser dans une gare, alors qu'il ferrailait tant qu'il pouvait; et parfois il semblait rouler à toute vitesse, alors qu'il stationnait dans une gare, que retentissait la voix étrangement éveillée des gardes-voie, et que justement un mécanicien longeait d'un pas traînant le ballast, vers l'entrepôt à charbon. Retournaient-ils en arrière, ou avançaient-ils? Une demi-heure avait-elle passé? Ou seulement une demi-minute? Les fils du lieu et du temps s'emmêlaient dans sa tête.

Ce manège était extrêmement fatiguant. Esti aurait aimé se libérer de ce traquenard, arriver à Fiume, être chez lui, à Sárszeg, dans la chambre à coucher où son frère et sa sœur dormaient près du tic-tac de la pendule, et dormir à leurs côtés, dans son ancien lit. Mais il n'osait pas dormir, et d'ailleurs il n'y tenait pas. Il s'escrimait en grinçant des dents. Lorsqu'il s'assoupissait un peu, il recourait à diverses ruses. Il se terrorisait lui-même, surtout avec l'idée que, pendant qu'il dormirait, cette grenouille se glisserait jusqu'à lui, l'embrasserait de sa bouche froide : rien ne pouvait être plus repoussant et plus répugnant.

C'est ainsi que vers trois heures, Esti, qui ne cessait de s'occuper de ces obsessions et de surveiller ce qu'il devait faire – feindre tantôt d'être éveillé, tantôt d'être endormi –, essaya d'ouvrir les yeux, essaya de se réveiller, mais n'y parvint pas. Il ne respirait plus. Il y avait quelque chose sur sa bouche. C'était une froide horreur, une serpillière lourde et trempée, cela pesait sur sa bouche, l'aspirait, gonflait de l'intérieur, s'engraissait de lui, se raidissait comme une sangsue, ne voulait pas se détacher de lui. Ne lui permettait plus de respirer.

Il gémit douloureusement, tenta de s'agripper ici ou là, gesticula longtemps. Puis un hurlement bref jaillit de sa gorge. « Non, râla-t-il, non ! »

La dame sauta sur ses pieds. Elle ne savait plus où elle était. Elle ne savait pas ce qui se passait. Elle n'y voyait rien. Le compartiment était plongé dans l'obscurité. Quelqu'un avait soufflé la veilleuse. Une épaisse fumée entraînait en tourbillonnant par la fenêtre. Quelqu'un cria de nouveau à l'aide. Elle crut qu'un accident de chemin de fer s'était produit.

Quand elle ralluma la lampe en toute hâte, sa fille se tenait en face d'Esti. Elle pressait un index espiègle sur ses lèvres, le priant de se taire : chut, chut ! Esti se tenait devant elle, hors de lui, tremblant de tous ses membres, blanc comme un linge. Il s'essuyait la bouche et crachotait dans son mouchoir.

« Oh, fit la dame d'une voix sourde, je vous demande pardon. Mais vous voyez bien... » C'est tout ce qu'elle dit. Ça aussi, elle le dit comme quelqu'un qui demande pardon parce que son chien a léché la main d'un inconnu. Elle devait être infiniment humiliée.

Puis, sans avoir jeté un regard à Esti, elle se tourna vers sa fille.

« Edith, cria-t-elle, Edith, Edith », plusieurs fois de suite, peut-être uniquement pour qu'elle entende son nom. Elle la tirait en tous sens. Comme si son étonnante maîtrise l'avait abandonnée un instant. Elle s'en repentait aussitôt. Elle l'étreignit, se mit à l'embrasser. Elle l'embrassait éperdument, n'importe où, même sur la bouche.

Esti, qui ne s'était pas encore remis de l'effroi de ce baiser, et en était si dégoûté qu'il aurait pu vomir tripes et boyaux, contemplant cette scène, haletant.

Il venait d'éprouver le mystère du baiser. Quand les gens sont paralysés par le désespoir ou par le désir, et que la parole ne sert plus à rien, ils ne peuvent communiquer que comme cela, en mêlant leurs souffles. C'est ainsi qu'ils

tentent d'accéder l'un à l'autre, aux profondeurs où peut-être ils trouveront un sens et une explication à tout.

Le baiser est un grand mystère. Lui ne le connaissait pas encore. Il ne connaissait que l'amour. Il ne connaissait que les fantasmes. En esprit il était resté vierge, comme la plupart des garçons de dix-huit ans. C'était son premier baiser. Son premier vrai baiser, c'était de cette fille qu'il l'avait reçu.

Edith s'était blottie à côté de sa mère. À présent elle haussait une épaule. Toutes les dix secondes – exactement toutes les dix secondes – elle levait imperceptiblement l'épaule gauche. Elle ne boudait pas. Cela ne s'adressait ni à sa mère, ni à Esti. Elle faisait des signes. À qui ou à quoi, personne ne le savait, pas plus qu'elle-même. Seul peut-être le savait celui qui a créé la terre pour son propre plaisir, et sur celle-ci, les hommes.

La dame, qui devait avoir des remords de s'être oubliée tout à l'heure, serrait les deux mains de sa fille. Elle manifestait par là sa solidarité avec elle, maintenant et à jamais.

Ils se taisaient. Tous trois se taisaient. Cela dura longtemps.

Soudain la dame parla. « C'est l'aube, articula-t-elle pour elle-même, bientôt ce sera l'aube. » Pourquoi était-ce triste à s'évanouir ? Parce que cela voulait dire : « L'aube ne vient pas, l'aube ne viendra jamais. »

Esti courut dans le couloir. Il fallait qu'il se dépêche. À peine était-il sorti qu'il éclata en sanglots. Ses larmes coulaient le long de son visage.

Mais c'était l'aube, c'était vraiment l'aube. Dans le ciel, à l'est, une traînée de lumière blême apparaissait.

Il repensait à ce qui s'était passé. Ce qui s'était passé ici était tragique et intéressant. Son orgueil était aussi un peu flatté que, des bancs de l'école – du fait d'un hasard –, il se soit

directement retrouvé au cœur ténébreux de l'existence. Cela lui en avait plus appris que tous les livres lus jusqu'à présent.

L'an dernier, il avait connu d'autres combats. Dans sa classe de littérature, il avait affirmé au sujet d'un poème de Schiller qu'il s'agissait d'une ballade. Le professeur avait soumis la question à la discussion, et après avoir écouté l'opinion des élèves, il avait tranché : le poème en question n'était pas une ballade, seulement une romance. Esti en avait aussitôt « tiré toutes les conséquences ». Il avait démissionné du poste de chef de classe, que l'honorable confiance de ses condisciples lui avait octroyé.

Comme il en avait souffert alors ! À présent, il se rendait compte que ce n'était pas si important. Ce n'est ni la ballade, ni la romance qui sont importantes. C'est la vie qui est importante, la vie seule. Même ce baiser surgissait de la richesse de la vie et l'avait enrichi. Il ne pourrait le raconter à personne, pas même à son frère, tout le monde s'esclafferait. Mais à ses propres yeux, il n'en avait déjà plus honte.

Il se cita la phrase de Térence : « Je suis un homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », et repensa en frissonnant à ce baiser transi. Peut-être même aurait-il pu y prendre plaisir, car la volupté – à ce qu'il supposait – ne doit pas être loin du dégoût. Il ne faut pas en avoir honte. *Epicurus non erubescens omnes voluptates nominatim persequitur*. Au fait, qui avait dit ça ? C'est quelque part au milieu de la grammaire, en haut de la page, un peu à gauche, un exemple d'emploi du participe présent, avec une petite conjonction de négation. On ne doit pas en rougir. On ne doit avoir honte de rien. Étoile et ordure sont notre destin.

Déjà plusieurs personnes étaient debout autour de lui, des lève-tôt, portant qui un fixe-moustache, qui un bonnet de nuit. Ils guettaient le lever du soleil. Ils avaient baissé les vitres pour respirer l'air matinal. Esti suivit leur exemple.

On avait éteint les lampes. Le train roulait, fuyant la nuit, les angoisses, vers le soleil. Avec une rapidité féerique, le premier rayon vint dorer une cime. Une petite église au clocher de bois s'y trouvait, attendant ses fidèles. Elle était si haut perchée que l'imagination d'Esti, dès qu'elle l'atteignit, exténuée, succomba et rendit l'âme juste au seuil de l'église ; en bas, au fond du terrible précipice, la vallée verdoyante était si profonde que son imagination y dégringola, et se tua net sur un rocher. C'était un paysage aride, désolé. À flanc de montagne s'étiraient des murets de pierre, remparts avec lesquels les habitants protégeaient leurs petites récoltes, leurs pommes de terre, leur bien contre les éléments déchaînés. Ici, il faut mener un farouche corps à corps avec la nature. Les ouragans hurlent, déracinent les arbres, emmêlent les sillons, et jettent les semilles au diable. Par ici, même les aigles ont peur. Par ici, même les vaches ont un regard intelligent, parce qu'elles sont maigres et neurasthéniques. L'hiver la neige tombe, recouvre tout. Des hordes de loups aux queues hirsutes cheminent dans la blancheur, lentement. Dans une cabane, on joue de la guzla, on pleure. C'est ici qu'Esti aurait souhaité vivre. Il imagina aussitôt qu'il descendait du train, s'installait dans cet enfer de roche, devenait forestier ou plutôt casseur de pierres, épousait une fille croate au pâle visage rond comme une pomme, en fichu noir, jupe blanche et tablier noir, et puis qu'il vieillissait avec elle sans donner de ses nouvelles et serait enterré dans la vallée, anonyme. Mais il imagina aussi qu'il était le maître de ces montagnes et de ces forêts, riche, puissant, connu et admiré de tous, peut-être même plus grand qu'un roi. Son imagination s'exerçait sur toute chose. Il pouvait jouer avec sa vie, puisqu'elle était encore devant lui.

À six heures, un médecin militaire monta – ou, comme Esti s'en vanterait plus tard à son frère : un « médecin-

major de haut rang ». Il était sans bagage, frais et dispos. Sur le revers de velours de son col étincelaient joyeusement des étoiles dorées. Il habitait dans les environs, et se rendait à Fiume pour se baigner.

Par hasard, il s'installa à la fenêtre d'Esti qui, avec son obligeance bien connue, lui fit aussitôt de la place. Le médecin-major s'accouda à côté de lui et, en dépit de leur différence d'âge et de son rang élevé, engagea la conversation.

C'était un homme très cultivé, qui avait couru le monde. D'un étui mince et coloré il tira du tabac au parfum de miel. Il portait des ongles longs, soignés, qui s'incurvaient vers la pulpe des doigts. C'était un homme fort intéressant. D'ailleurs, il avait souvent vu la mer.

Esti l'assaillit des questions les plus saugrenues, surtout au sujet de la mer. Le médecin-chef y répondit dans la mesure du possible. Parfois longuement, parfois brièvement, d'un oui ou d'un non.

À Plase, vers six heures et demie, il l'avertit que le golfe de Fiume n'allait pas tarder à apparaître. Le frémissement des feuillages indiquait que la mer n'était pas loin. Une vapeur saline flottait dans l'air.

À chaque instant elle pouvait être là. Mais elle n'était toujours pas là. Esti croyait que le médecin-major s'était trompé, ou avait plaisanté. La mer ne venait pas, elle ne viendrait jamais, elle ne souhaitait pas lui être présentée. Il piaffait pour accélérer le galop du train. Dans sa nervosité il composa un dithyrambe, des vers solennels pour saluer la mer. Peu à peu les mots se figèrent sur ses lèvres. La mer tardait.

Des rangs s'étaient formés d'un bout à l'autre du wagon. De vieux fonctionnaires, de jeunes mariés, des dames et des enfants, et aussi des nounous avec des bébés dans les

bras, et aussi des malades, des tuberculeux, des incurables qui venaient chercher la guérison, tout ce monde se dressait sur la pointe des pieds, côte à côte ou l'un derrière l'autre, étirant le cou pour saluer la mer au bon moment, transporté, avec un soupir de bonheur déchirant. La mer faisait salle comble. Mais malgré cela, elle ne se montrait pas. Comme une prima donna, elle se faisait prier, titillait la curiosité. Elle avait besoin d'un crescendo, d'une gradation, d'un décor encore plus formidable.

Les deux locomotives l'une derrière l'autre gravissaient toujours la pente escarpée. Elles aussi s'impatientsaient, avaient soif de l'eau libératrice, rédemptrice. Elles pressaient l'allure et s'emportaient, fougueuses. Leur désir était si incandescent qu'elles ne se souciaient peut-être même pas de dérailler, de culbuter sur ces pierres calcaires et de se briser en mille morceaux. Elles brûlaient de toucher au but. Leurs roues tournaient si vite qu'elles étaient escamotées, paraissaient presque arrêtées. Elles s'engouffraient sans cesse dans de nouveaux tunnels. D'abord elles poussaient un sifflement d'effroi, puis elles se frayaient un passage entre les rochers noirs et visqueux, cliquetant et hoquetant, et quand elles sortaient, elles lançaient un cri interrogatif. Elles cherchaient la mer sans la trouver. Leurs pistons mobiles brillaient dans les logements huilés. Infatigables, elles trottaient plus loin. De nouveau elles s'enfoncèrent en ferrailant dans un tunnel. Esti avait déjà abandonné tout espoir. Cependant le médecin-major, quand ils sortirent du tunnel dans un virage, tendit son index bagué de cornaline dans la lumière du soleil, et dit : « La voilà. »

Où ça ? Elle était là, en dessous de lui, devant lui, elle était vraiment là, c'était la mer, la mer elle-même, calme et bleue, telle qu'il l'avait vue sur la carte murale de l'école primaire. Seulement un petit coin de mer, le golfe de Fiume, un petit

pan du Quarnéro. La bouche ouverte, il la fixait. Mais il ne put même pas jouir de son émerveillement, elle avait déjà disparu. La mer jouait à cache-cache avec lui.

C'est plus tard qu'elle se déploya devant lui, longtemps après, dans sa paisible majesté.

Il ne l'avait pas rêvée plus belle ni plus vaste. Elle l'était bien davantage qu'il ne l'avait imaginé jadis. Un bleu lisse, infini, dessus les barques, coquilles de noix ébréchées et voiles blanches, oranges, noires, basculant de biais comme des ailes de papillons exténués venus se poser sur le miroir de l'eau pour y boire. Il n'entendait pas le murmure des vagues. Il ne les voyait pas retomber. Les bateaux eux-mêmes ne bougeaient pas plus vite que ses propres jouets d'autrefois, que sa main d'enfant tirait en tous sens dans une cuvette. Pourtant elle était solennelle, elle était gigantesque, dans son unique, son antique auréole de millénaires.

Alors éclata en lui cette espèce de poème qu'il avait déjà balbutié plus tôt, le dithyrambe qui, dans les heures angoissantes de la nuit, s'était enraciné en lui ; et les soldats fanatiques de Xénophon, l'armée défaite de l'Anabase, ces dix mille affamés qui aspiraient à rentrer dans leurs foyers, ces dix mille voix ensemble ne durent pas crier aussi fort que lui tout seul : « *Thalassa, thalassa. Ô toi l'immuable, l'éternellement-une, le tout, dans la cathédrale des montagnes, entre les pilastres des cimes, toi, l'eau bénite de la terre dans son bénitier de roc, fonts baptismaux de toute grandeur qui ait jamais paru en ce monde, toi, lait de la terre-mère. Allaitte-moi, sauve-moi, éloigne de moi les spectres. Rends-moi tel que je suis né.* » Il se baigna dans l'odeur de la mer, se lava par avance dans son souffle. Il tendit les bras vers elle pour s'en rapprocher.

Plus tard se dressa, austère, le Scoglio di San Marco, les ruines de l'ancienne forteresse pirate. Après le crescendo vint le decrescendo. Le train descendit par paliers la pente

rocheuse. La première maison italienne apparut. Elle n'était pas aussi soignée que chez lui, pas aussi propre ni confortable. Elle s'élançait avec une grâce aérienne. Des chiffons, des chemises multicolores pendaient à la fenêtre, la crasse authentique de la vie qu'ici, on ne dissimulait pas. Sur de hautes hampes le vent faisait claquer triomphalement des drapeaux rouge-blanc-vert, signalant le port maritime hongrois. Il dut rentrer prendre ses bagages.

La mère et sa fille étaient toujours ensemble. Il en fut presque stupéfait. Entre-temps il les avait oubliées. Il n'y avait plus pensé depuis plusieurs heures. À travers cet oubli, il sentit combien ces deux êtres ne faisaient qu'un, et qu'il en serait toujours ainsi. À présent, il comprenait ce qu'est le destin.

Elles aussi rassemblaient leurs affaires. La mère ajustait un chapeau florentin à larges bords sur la tête de sa fille, attachait l'élastique à son maigre menton. Elle-même avait déjà mis un chapeau de paille en forme de nid, surmonté de deux roses blanches. Esti l'aida à descendre ses valises.

Il fallait prendre congé. Il avait décidé qu'il lui dirait mot pour mot : « Madame, je ressens pour vous un respect indicible et une compassion profonde. Dès le premier instant, je vous ai trouvée extrêmement sympathique. Sur votre front, j'ai remarqué un signe, une douleur que je n'avais encore jamais vue. Vers Zagreb, vous avez attaché vos cheveux blond cendré avec un léger voile noir. À l'aube, quand subitement – et grossièrement – je suis sorti en courant de ce compartiment, tout à coup j'ai eu l'impression que ce voile avait obscurci le monde entier. Vous êtes une mère-martyre, vous êtes une sainte mère-martyre, avec sept poignards dans le cœur. Je vous plains tellement. Votre fille aussi, je la plains tellement. Étrange fille. Donnez-lui peut-être du bromure de potassium, une cuillère à café chaque soir, et

des bains froids. Moi aussi, ça m'a aidé. En ce qui concerne cette – pour m'exprimer ainsi – affaire, elle ne m'a aucunement choqué. J'ai eu un peu peur. Mais je n'ai plus peur. Je l'ai d'ailleurs oubliée. La seule chose qui me tracasse, c'est de savoir où vous avez disparu après minuit. Je vous ai cherchées partout sans vous trouver. Encore maintenant, je ne comprends pas où vous avez pu être si longtemps. L'idée m'est venue qu'alors vous, madame, pour complaire à votre fille que vous aimez tant, pour complaire à votre fille qui ne vit pas dans ce monde, vous êtes partie avec elle dans un royaume fantastique, et que là-bas vous êtes devenue invisible avec elle. Ce n'est pas une explication satisfaisante, j'en conviens. Mais c'est une pensée profondément poétique. C'est pourquoi j'ai la hardiesse de vous en faire part. Je me prépare à être écrivain. Si un jour je parviens à apprendre ce métier difficile – car ayez la bonté de croire que ce métier s'apprend : veiller sans trêve, souffrir, nous comprendre nous-même et les autres, être cruel envers nous-même et envers les autres –, alors, peut-être qu'un jour j'écrirai cela. C'est un sujet très difficile. Mais voilà, c'est ce genre de choses qui m'intéresse. Je veux être de ces écrivains qui cognent aux portes de l'être et tentent l'impossible. Tout ce qui est en dessous, je le méprise – veuillez excuser mon immodestie, car je ne suis encore rien ni personne –, oui, je le méprise, je le dédaigne profondément. Ce que j'ai vécu ici, je ne l'oublierai jamais. Je le conserverai parmi mes souvenirs, et je veux dire par là que mon deuil n'aura pas de fin. Je ne crois plus en rien. Pourtant, je crois en cela. Et maintenant permettez-moi, madame, avant de m'éloigner enfin, de vous baiser la main en signe de sympathie et d'hommage filial. » Voilà ce qu'il voulait dire, mais il ne le dit pas. Un garçon de dix-huit ans ne peut encore que ressentir. Il ne peut pas formuler de telles phrases. Aussi se

borna-t-il à s'incliner. Plus profondément qu'il ne l'avait projeté. Il s'inclina presque jusqu'à terre.

La dame en fut surprise. Elle regarda par terre, dissimulant toujours ses yeux dans lesquels autrefois il devait y avoir de la vie, mais désormais seulement de la crainte et une éternelle anxiété. Et elle pensa : « Pauvre garçon, pauvre garçon. Quelle nuit épouvantable tu as dû passer. Quand tu t'es installé avec nous, j'ai pensé qu'il faudrait que je t'éloigne d'une façon ou d'une autre. J'ai vu que tu tremblais. Parfois tu as même été un peu ridicule. J'aurais voulu t'avertir. Seulement, je ne peux pas m'occuper de ce genre de choses. Ou alors il faudrait que je parle tout le temps, il faudrait que je dise à tout le monde, ici dans le train, chez moi aux voisins, à l'étranger aussi et partout, ce qui nous est arrivé. C'est impossible. Donc je préfère me taire. Et puis, pour être franche, je suis devenue un peu indifférente aux êtres. À minuit, quand j'ai quitté ce compartiment avec ma fille et que – quelque part, ailleurs – s'est déroulée une scène telle que tu peux m'être à jamais reconnaissant de ne pas l'avoir vue, j'ai espéré que tu changerais d'avis et qu'entre-temps tu te serais installé ailleurs. Tu ne l'as pas fait. Sans doute par délicatesse. Tu ne voulais pas me faire savoir que tu savais à peu près ce que tu sais. Tu t'es bien conduit. Tu t'es conduit comme il convient à un jeune homme bien élevé. Je t'en remercie. Tu es encore un enfant. Eh oui, tu pourrais être mon fils. Tu pourrais être mon gendre. Voilà ce que tu pourrais être, mon gendre. Regarde ce qui traverse l'esprit d'une mère. Même d'une pareille mère. Même la mère d'une pareille fille. Mais tu ne peux pas être mon gendre. Personne ne peut être mon gendre. Tu ne connais pas encore la vie. Tu ne connais pas le diagnostic des médecins. Les professeurs suisses et allemands ne sont pas très optimistes. Mais, n'en déplaise aux

professeurs, nous voyageons. Pas loin d'ici, il y a une petite île. Elle s'appelle Sansego. Des pêcheurs y habitent, des hommes simples. Ils cultivent l'olivier et pêchent la sardine. Ceux-là ne remarquent rien. Je l'emmène ici pour la cacher. Cet été encore je veux être avec elle. Peut-être est-ce notre dernier été. Ensuite – à ce qu'il paraît – il faudra quand même la « placer ». Depuis des années des spécialistes me le recommandent, ceux de chez nous et ceux d'ailleurs. Il existe des « institutions » dignes de confiance. Là-bas elle aura une chambre individuelle, on veillera à la santé de son corps. Je pourrai même lui rendre autant de visites que je souhaiterai. Tu ne connais pas encore cela. Je voudrais que tu ne le connaisses jamais. Dieu t'en préserve. Moi, je crois en Dieu. Il faut bien que je croie en lui, car autrement je ne pourrais pas faire mon devoir. Va, mon fils. Oublie tout ça. Sois heureux, mon fils. » Voilà ce qu'elle pensait. Mais elle non plus ne le dit pas. Celui qui souffre ne parle guère. Elle se borna à rejeter la tête en arrière, découvrit son visage dévasté, et pour la première fois regarda Kornél Esti et lui permit, en guise de récompense, de plonger longuement dans ses yeux d'un vert tilleul.

Le train parcourait déjà une rue de Fiume, entre les barrières baissées. Des porteurs se ruèrent sur les wagons. Esti traîna lui-même sa malle et la mit à la consigne; il ne souhaitait pas prendre de chambre à Fiume, par économie, car il ne restait ici que jusqu'à huit heures du soir, heure à laquelle son bateau, le *Daniel Erño*, partirait pour Venise. *O navis referent in mare te novis fluctus...*

Sur la place devant la gare, une voiture particulière attendait parmi les fiacres. La mère et sa fille y montèrent. Esti les suivit du regard jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans la rangée de platanes mélancoliques de la Viale Francesco Deák.

Lui aussi s'engagea dans cette avenue ombragée, mouchetée de soleil, son imperméable négligemment jeté sur les épaules. *Latte, vino, frutti*, l'interpellaient les enseignes. « *Buon giorno* », se disaient les passants, « *Annibale* », cria une mère à son fils, et une marchande qui vendait des figues au coin d'une rue gronda ainsi sa fille : « *Francesca, vergognati* ». Tout le monde jasait dans cette langue si belle qu'elle ne convient pas au quotidien, dans cette langue qui ne lui était pas inconnue, qu'il avait accueillie dans son cœur au milieu des tourments du lycée, en bûchant. Ici, on sentait un vacarme constant dans l'air, un joyeux tapage, la grande et libre gaieté de la rue. Les gens, tant qu'ils étaient en vie, faisaient du bruit, puisqu'ensuite, ils ne pourraient plus en faire. Sur une charrette on empilait des poissons, de grands poissons de mer et des crabes. Les pâtisseries exhalaient une odeur de vanille. Il vit même un laurier et des huîtres. Devant le rideau de perles de verre éraillé qui pendait à l'entrée d'un salon de coiffure, se tenait le *parruchiere* superbement attifé, tel un divin histrion, modèle recommandé à ses clients, un peigne blanc collé dans ses cheveux noirs pommadés. Son savon de toilette : *italianissimo*. Tout était excès, superlatif, extase.

Esti s'installa à la terrasse d'un café. Depuis hier après-midi il n'avait ni bu ni mangé. Mais plus qu'à manger et à boire, il aspirait à parler enfin, pour la première fois de sa vie, l'italien avec un véritable Italien. Il s'y préparait avec une certaine appréhension. Le garçon mit très longtemps à venir, un vieil Italien avec une barbe blanche taillée en pointe.

Celui-ci savait que l'express de Budapest était arrivé, aussi s'adressa-t-il à son client dans un hongrois savoureux : « Vous voulez prendre un petit déjeuner ? » Esti ne répondit pas, attendit un peu, puis parla : « *Si, una tazza di caffè.* » Le

garçon revint volontiers à sa langue maternelle : « *Benissimo, signore* », et le voilà reparti. Esti, dans sa joie d'avoir si parfaitement réussi cet examen et désireux de converser encore, lui lança : « *Cameriere, portatemi anche pane, acqua fresca e giornali. Giornali italiani* », ajouta-t-il négligemment et d'un air entendu. « *Sissignore, subito* », répondit le garçon, et il s'éloigna d'un pas pressé, avec ses *s* inénarrables.

Esti était heureux. Il était heureux de passer pour un autre que ce qu'il était, peut-être même pour un Italien, en tout cas pour un autre, un étranger, un homme, et de pouvoir continuer à jouer son rôle, se libérant du carcan dans lequel on l'avait enfermé depuis sa naissance. Il but d'un trait son café, que le garçon avait versé d'un grand pichet d'aluminium dans un verre, mit en pièces six croissants, quatre petits pains, puis, comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie, se plongea dans le *Corriere della Sera*.

Tandis qu'il lisait, une voix lui cria : « *Pane* ». Un gamin des rues loqueteux, crasseux, se tenait devant sa table, un même de quatre ans, pieds nus, et désignait la corbeille à pâtisseries d'un air fort résolu. Esti lui donna un petit pain. Mais le garçonnet ne s'en alla pas. « *Un altro* », cria-t-il à nouveau. « *Che cosa?* » demanda Esti. « *Un altro pane*, dit le garçon, *due* », et il montra, levant deux doigts en l'air, comme c'était l'usage ici, qu'il n'en voulait pas un, mais deux – *per la mamma* – et elle aussi, il la montra, sa maman qui se tenait à quelques pas de lui sur la chaussée comme sur une scène, démonstrative et émouvante, comme dans un mélo à vous tirer des larmes, et pourtant sublime. C'était une maman toute jeune, malmenée par la vie, pieds nus elle aussi, en chemise, sans corsage; elle n'avait qu'une jupe crasseuse qui flottait sur elle, elle était dépeignée, et son teint était olivâtre comme on en voit dans les Abruzzes. Ses yeux sombres flamboyaient. Elle et son marmot, bien droits

et sans se courber, observaient ce que le *straniero* allait faire. Esti tendit au garçonnet un autre petit pain. Celui-ci s'en alla plus loin avec sa mère, sa *mamma*, qu'il devait tellement aimer. Aucun des deux ne le remercia de sa gentillesse.

Cela plut indiciblement à Esti. Voilà, se dit-il, ceux-là ne mendient pas, ceux-là exigent. C'est un peuple ancien et libre, glorieux même dans sa misère. Il est toujours assis à la table de la vie. Il sait que la vie est à lui, et le pain aussi. Il faudrait que je reste longtemps ici. Cette sensibilité, cette sincérité, ce soleil radieux qui illumine tout, cette forme légère derrière laquelle peut se cacher un fond insoupçonné, m'intriguent. Les liens du sang ne peuvent pas être aussi forts que mon attirance pour ces gens. Il n'y a qu'eux qui puissent me guérir de ma sensiblerie fumeuse.

Au moment de payer survinrent quelques différends, car Esti ne comprenait pas certains chiffres, et le garçon, qui avait tout de suite remarqué à sa prononciation qu'il n'était pas italien, avec la franchise qu'on peut se permettre à l'égard d'un aussi jeune homme, se mit à l'interroger sur sa nationalité. Il énuméra un grand nombre de peuples : « *Austriaco ? Tedesco ? Croato ? Inglese ?* » Esti se contentait de secouer la tête. Ensuite le garçon demanda où il habitait, de quelle ville il venait, d'où il était. Esti ne répondit pas. D'un geste sévère, il congédia le vieux, qui se retira derrière un pilier non loin de sa table, et de là toisa ce garçon incompréhensible.

D'où je viens ? se déclamait Esti, enivré de café et d'insomnie. Là d'où vient tout homme. De l'ancre pourpre d'une matrice. Moi aussi, je suis sorti de là pour un voyage incertain, dont ni la mission, ni la dernière station n'apparaissent sur la feuille de route. Voyage d'agrément ? J'espère qu'il le sera, car j'aime terriblement jouir de tout. Ou voyage

d'étude? Puissé-je apprendre tout ce qu'on sait jusqu'ici. Ou seulement *affaire de famille**? Ça, je ne m'en plaindrais pas, car j'adore les enfants. Bref, je suis la vermine de la terre, un homme comme toi, cher vieux, bon et mauvais à la fois. Cependant, par-dessus tout je suis sensible et curieux. Tout et tout le monde m'intéresse. J'aime tout et tout le monde, tous les peuples et tous les pays. Je suis tout le monde et personne. Oiseau migrateur, transformiste, magicien, anguille qui ne cesse de glisser entre les doigts. Impénétrable, insaisissable.

Sur le môle Adamich, il vit la mer de près. Des débris de fruits, de vieux godillots, des arêtes de poisson flottaient sur le miroir taché d'huile. Il fut indigné qu'on utilisât le sublime océan, qu'on ne se contentât pas de le vénérer. Un vapeur partait pour le Brésil. Pour Rio de Janeiro. Dans l'air des goélands criaient, les goélands des mers, rois des tempêtes.

Il aurait déjà dû écrire à la maison une nouvelle carte postale à sa maman inquiète. Mais il remit cela à plus tard. D'ailleurs, il n'aurait pas pu faire entrer dans une carte postale toutes les aventures qui lui étaient arrivées. Il avait fait la connaissance de tellement de gens nouveaux, et aussi de deux autres mères. Sa famille s'était agrandie.

Il alla se baigner, pour se laver des maux de tête et battements de cœur de la nuit, de la poussière de l'école et de tout.

Déshabillé, en maillot de bain, il resta longtemps assis sur un rocher. Il écoutait le grondement de l'eau, qui à chaque instant débouchait du champagne frais en pétaradant. Plus tard il descendit vers elle, se lia d'amitié avec elle, la flatta. Quand il vit qu'elle ne lui faisait pas de mal, il la gifla des deux mains, avec l'arrogance lèse-majesté de

* *En français dans le texte.*

la jeunesse, aussi téméraire qu'un nourrisson qui frappe un tigre royal. Il s'immergea en elle. Il en ressortit en s'ébrouant et s'esclaffa. Il se balançà à sa surface fragile comme du verre. Il chanta et hurla. Il se rinça la gorge avec cette eau salée et l'y recracha, car la mer est aussi un crachoir, le crachoir des dieux et des jeunes gens indociles.

Puis, les bras grands ouverts, il jeta son corps dans le bleu perlé pour s'unir enfin à elle. Il n'avait plus peur de rien. Il savait qu'après cela, il ne pourrait plus lui arriver grand mal. Ce baiser et ce voyage l'avaient consacré.

Il nagea loin, au-delà de la ligne de bouées, là où il soupçonnait déjà des dangers – requins, cadavres, ancres rouillées, épaves de bateau –, pour faire sien tout ce qui est beau et laid, tout ce qui est visible et invisible.

Il nagea droit devant lui, avec les vagues et le vent matinal, du côté où il devinait dans la brume dorée la Venise dorée, la terre qu'il ne connaissait pas encore, mais que, même inconnue, il aimait déjà; et quand ses épaules émergeaient de l'eau, il levait son visage exalté vers l'autre rive latine : vers l'Italie, la sainte Italie adorée.

CHAPITRE IV

*Dans lequel il fait un tour avec son vieil ami
dans la « ville des honnêtes gens »*

– Bref, tu viens avec moi? demanda Kornél Esti.

– Avec joie! m'écriai-je. J'en ai jusque-là de tous ces gens malhonnêtes.

Je sautai dans l'avion. Nous décrivîmes des cercles en vrombissant.

Nous tourbillonnâmes à une telle vitesse qu'à côté de nous, les aigles royaux avaient le vertige, et les hirondelles attrapaient une congestion.

Soudain nous atterrîmes.

– C'est ici, dit Esti.

– Ici? Mais c'est exactement pareil que là-bas.

– Seulement de l'extérieur. À l'intérieur, c'est différent.

Nous déambulâmes à pied dans la ville, pour passer tout en revue minutieusement.

La première chose que je remarquai, c'est que les passants ne se saluaient guère.

– Ici, expliqua Esti, on ne salue quelqu'un que si on l'aime et le respecte vraiment.

Un mendiant portant des lunettes noires était accroupi sur l'asphalte. Une écuelle en fer-blanc sur les genoux. Sur sa poitrine, une feuille de carton :

Je ne suis pas aveugle. Je ne porte des lunettes noires qu'en été.

– Mais pourquoi le mendiant a-t-il écrit ça?

– Pour ne pas tromper ceux qui lui font la charité.

Sur l'avenue, des magasins plus resplendissants les uns que les autres. Dans une vitrine tapissée de miroirs, je lus :

Chaussures abîmant les pieds. Cors, abcès garantis. Plusieurs de nos clients ont été amputés des pieds.

Une image en couleurs, suggestive, montrait comment deux chirurgiens sectionnaient à la base, avec une énorme scie en acier, le pied de la victime hurlante dont le sang dégoulinait en rubans rouges.

– C'est une plaisanterie ?

– Certainement pas.

– Ah ah. Un jugement du tribunal oblige le commerçant à se dénoncer ainsi ?

– Mais non, fit Esti avec un geste de dédain. C'est la vérité. Essaie de comprendre : c'est la vérité. Ici, personne ne met la vérité sous le boisseau. L'autocritique, dans cette ville, est poussée à un tel degré qu'on n'a plus besoin de ce genre de choses.

Poursuivant notre promenade, j'allais d'étonnement en étonnement.

Au magasin de confection, cette annonce tapageuse :

Vêtements coûteux et de mauvaise qualité. Prière de marchander, car on vous escroque.

Au restaurant :

Plats immangeables, boissons imbuivables. Pire que chez soi.

À la pâtisserie :

Gâteaux rassis, à la margarine et à l'ersatz d'œuf.

– Ils sont fous ? bredouillai-je. Ou bien candidats au suicide ? Ou alors, des saints ?

– Des sages, répondit Esti d'un ton résolu. Ils ne mentent jamais.

– Et ils ne courent pas à la ruine avec cette sagesse ?

– Jette un coup d'œil à leurs magasins. Ils sont tous bondés. Ils sont tous florissants.

– Comment est-ce possible ?

– Écoute un peu. Ici, chacun sait que lui-même – et aussi son prochain – est honnête, sincère, modeste, et a plutôt tendance à se diminuer qu'à se gonfler, à baisser

ses prix qu'à les augmenter. Si bien que les gens d'ici ne prennent pas pour argent comptant ce qu'ils entendent ou lisent, contrairement à vous. Entre vous et eux, toute la différence est que chez vous, les gens doivent toujours retirer quelque chose d'une affirmation, et pas qu'un peu, alors qu'ici, ils doivent toujours ajouter quelque chose, un petit rien. Vos marchandises et vos personnes ne sont pas si excellentes qu'elles le prétendent. Les marchandises et les personnes d'ici ne sont pas aussi exécrables qu'elles le prétendent. En quelque sorte, les deux reviennent au même. À mon avis pourtant, le dernier système est plus honnête, plus sincère, plus modeste.

Dans la vitrine d'une librairie les nouveautés, ceintes de bandes de papier coloré, se dénonçaient elles-mêmes :

Nul et illisible... Le dernier ouvrage du vieil écrivain gâteux, qui jusqu'à présent n'en a pas vendu un exemplaire... Les poèmes les plus écœurants, les plus maniérés d'Ervin Bronche.

- Incroyable, fis-je, ahuri. Et ici, on achète ces choses-là ?
- Pourquoi diable on ne les achèterait pas ?
- Et on va jusqu'à les lire ?
- Chez vous, peut-être, on ne lit pas ce genre de choses ?
- Tu as raison. Mais là-bas au moins, on les sert autrement.

– Je te le répète : nous sommes dans la ville de la lucidité. Si quelqu'un est conscient qu'il a mauvais goût, et qu'il aime les belles phrases ronflantes – ce qui est vulgaire, vide et prétentieux –, alors il achète les poésies d'Ervin Bronche, et il ne peut pas être déçu par elles, puisqu'elles correspondent à ses exigences. Tout est affaire de tactique.

Pris de vertige, je voulus entrer dans un café pour me rafraîchir les idées.

Esti m'amena devant un café de mauvais goût, à entrelacs dorés, qui se donnait pour *le rendez-vous préféré des*

escrocs et des parasites, et attirait les clients par ses prix inabordable, ses garçons grossiers.

Tout d'abord je ne voulus pas y entrer. Mon ami me poussa dedans.

– Bonjour, saluai-je.

– Pourquoi tu mens? me réprimanda Esti. Ici, tu ne souhaites pas le bonjour, mais tu souhaiterais un bon café, seulement tu ne peux pas l'avoir, vu qu'en ces lieux, on trafique le café avec de la chicorée, et son goût évoque celui d'un vernis médiocre. Je veux seulement te montrer les journaux.

Il y avait une quantité de journaux. Pour cette fois, je ne citerai que *Le Mensonge*, *L'Intérêt personnel*, *Le Brigand poltron* et *Le Mercenaire*.

Le Mercenaire, en première page et en caractères gras, annonçait au public en guise d'en-tête permanent :

« Chacune des lignes de ce journal est payée. Il est à la solde du gouvernement quel qu'il soit, il n'exprime jamais son opinion, sauf quand de basses considérations de profit l'y obligent. C'est pourquoi nous avertissons nos lecteurs, qu'individuellement et en bloc nous méprisons et dédaignons profondément, qu'ils ne prennent pas nos articles au sérieux, et qu'ils nous méprisent et dédaignent en retour autant que nous le méritons, si du moins c'est humainement possible. »

– Formidable, m'enthousiasmai-je. Regarde ça, vraiment, ça me plaît.

– Ici la sincérité est si générale, poursuivit mon ami, que chacun la pratique uniformément. Écoute par exemple les petites annonces qui suivent – et il se mit à lire dans divers journaux : *Caissier avec casier judiciaire chargé, plusieurs fois condamné, sortant de prison, cherche emploi... Gouvernante neurasthénique s'occuperait de petits enfants... Professeur de langue écorchant le français, et désirant assimiler la pronon-*

ciation correcte auprès de ses élèves, dispose encore de quelques heures libres...

– Et ceux-là trouvent un emploi ? demandai-je pétrifié.

– Naturellement, répondit Esti.

– Pourquoi ?

– Parce que la vie, fit-il en haussant les épaules, est ainsi faite.

Il désigna un épais cahier ; sur sa couverture gris foncé, quelque chose était imprimé en caractères gris foncé.

– Voici la meilleure revue littéraire. Elle est très lue.

– Moi, je n'arrive même pas à lire son titre.

– *L'Ennui*, épela Esti. Voilà le titre.

– Qu'y a-t-il d'intéressant là-dedans ?

– Le fait que son titre est *L'Ennui*.

– Et c'est vraiment si ennuyeux ?

– Je ne voudrais pas t'influencer. Feuillette-la.

Je parcourus quelques articles.

– Allons, fis-je en faisant la moue, elle n'est pas si ennuyeuse que ça.

– Tu es sévère, me reprit Esti. Enfin, aucune attente ne saurait être entièrement comblée. Ton attente a été excessivement réduite par le titre. Je t'assure que si tu la lisais chez toi, tu la trouverais juste assez ennuyeuse. Tout dépend de quel point de vue nous regardons les choses.

Sur la place devant le Parlement, quelqu'un haranguait une foule de plusieurs milliers de personnes :

– Il suffit que vous jetiez un coup d'œil à mon front étroit, à mon visage déformé par une avidité bestiale, et vous verrez tout de suite à qui vous avez affaire. Je ne m'y connais en aucun métier, aucune science, je ne suis doué pour rien au monde, si ce n'est pour vous expliquer le sens de la vie et vous guider vers un but. Ce qu'est ce but, ça aussi je vous le révèle. Je veux m'enrichir en moins de deux,

vous rançonner pour avoir le plus d'argent possible, et vous en laisser le moins possible. Voilà pourquoi je vais devoir vous abêtir encore davantage. Ou vous estimez peut-être que vous êtes déjà assez bêtes ?

– Non, non, claironna la foule, indignée.

– Eh bien, agissez donc en votre âme et conscience. Chacun de vous connaît mon adversaire. Un homme noble, désintéressé, cerveau puissant, esprit lumineux. Y a-t-il quelqu'un dans cette ville qui prenne son parti ?

– Personne ! hurla la foule comme un seul homme.

– Il n'y a personne, et des poings menaçants se levèrent.

La nuit tomba.

Je flânais, lorsque tout à coup, les cieux noirs resplendirent comme si le soleil s'était levé, plusieurs soleils, tout un système solaire. Des lettres de feu étincelèrent :

Nous vous volons, nous vous trompons, nous vous dépouillons.

– Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Esti.

– L'enseigne lumineuse d'une banque, fit-il, indifférent.

Tard dans la nuit, nous échouâmes à la maison. Sans doute ces expériences extraordinaires m'avaient-elles éreinté. J'avais de la fièvre. J'éternuais, je toussais même. J'appelai un médecin. Je me plaignis :

– Docteur, j'ai pris froid, je suis enrhumé.

– Enrhumé ? s'affola le médecin, et il recula à l'autre bout de la pièce, se couvrant la bouche d'un mouchoir. Alors s'il vous plaît, détournez la tête, car même à cinq mètres, vous pouvez me contaminer. J'ai des enfants.

– Vous ne m'examinez pas ?

– Superflu. Contre le rhume, il n'y a pas de remède. C'est une maladie incurable, comme le cancer.

– Il ne faut pas que je transpire ?

– Vous pouvez transpirer. Mais ça ne sert à rien. En général, l'expérience scientifique nous montre que si nous

traitons le rhume, il peut durer jusqu'à un mois. Si nous ne le traitons pas, il peut éventuellement passer dès le lendemain.

– Mais si j'ai une pneumonie ?

– Alors vous mourrez, déclara-t-il.

Il s'absorba dans ses réflexions, puis parla ainsi :

– Un jour, Frédéric le Grand se promenait après le combat sur un champ de bataille. Un soldat mourant tendit en gémissant les bras vers lui. L'empereur fit claquer son fouet dans sa direction, et l'apostropha ainsi : « Canaille, tu veux donc vivre éternellement ? » J'ai l'habitude de citer cette petite histoire à mes malades. On y trouve une profonde sagesse.

– En effet, répondis-je. Mais moi, j'ai mal à la tête. Tellement mal qu'elle va éclater.

– C'est votre affaire, dit le médecin. Ça n'a pas d'importance. Vous savez ce qui en a ? C'est que moi, en ce moment, je n'ai pas mal à la tête. Ensuite, ce qui en a encore plus, c'est que vous allez payer ma visite en honoraires de nuit, qui comptent double. Par ici la monnaie, et vite, je suis pressé.

Il avait raison. Le lendemain j'étais sur pied. Frais et dispos, je me rendis en hâte à l'hôtel de ville pour me procurer un certificat de résidence, et m'établir définitivement dans cette ville d'honnêtes gens.

– Enchanté de faire votre connaissance, balbutiai-je quand je me retrouvai face au maire.

– Eh bien, je ne peux pas en dire autant, fit le maire, froidement.

– Je ne comprends pas, bredouillai-je. Justement, je venais vous prier d'agréer mes serments de fidélité.

– Le fait que vous ne compreniez pas prouve que vous êtes un fieffé imbécile. Je vais vous expliquer pourquoi je ne suis pas enchanté. Je ne suis pas enchanté, premièrement

parce que vous me dérangez, et que je ne sais même pas d'où vous sortez. Je ne suis pas enchanté, deuxièmement parce que vous m'importunez avec une affaire publique, alors que moi, je ne m'occupe que de mes trafics privés. Je ne suis pas enchanté, troisièmement parce que vous mentez quand vous vous dites enchanté, d'où je déduis que vous êtes un coquin hypocrite, indigne d'être admis parmi nous. En conséquence, je vous fais expulser.

Séance tenante, on me renvoya par avion d'expulsion accélérée dans la ville que j'avais fuie.

Depuis lors, je végète ici. Il y avait beaucoup de choses plus sympathiques là-bas. Mais je dois avouer qu'ici, c'est mieux. Car si les gens de là-bas et d'ici sont à peu près pareils, ceux d'ici peuvent se prévaloir de maints bons côtés. Entre autres, du fait qu'ici au moins, on se ment parfois d'une façon agréable et pittoresque.

CHAPITRE V

*Lequel renferme la description mouvementée et instructive
d'une seule journée, le 10 septembre 1909, et ressuscite l'époque
où l'empereur François-Joseph était encore sur le trône,
et où les cafés de Budapest n'abritaient que des poètes
modernes ralliés à diverses tendances ou écoles*

Esti, à onze heures du matin, dormait encore à poings fermés sur le divan où ses logeurs avaient coutume de faire son lit.

Quelqu'un le toucha. Il ouvrit les yeux.

Du monde qu'il avait perdu dans son sommeil, tout d'abord il n'aperçut que la silhouette maussade qui était assise au bord de son divan.

– Je t'ai réveillé ?

– Pas du tout.

– J'ai écrit un poème, dit Sárkány, telle une estafette excitée arrivant d'une autre planète. Tu veux l'entendre ?

Mais il n'attendit pas la réponse, il lisait déjà, à toute vitesse :

*« La lune, elle s'évanouit, dame aérienne,
Elle embrasse la sauvage nuit nègre,
Elle a bu du champagne... »*

– C'est beau, marmonna Esti.

La remarque troubla Sárkány. Il prit l'attitude de quelqu'un qu'on interrompt au beau milieu d'un long baiser. Il lui jeta un regard vindicatif. Mais, une fois qu'il eut compris le sens de la phrase, un sourire de gratitude se glissa sur son visage.

Esti pria son ami de recommencer.

Sárkány recommença :

« *La lune, elle s'évanouit, dame aérienne,
Elle embrasse la sauvage nuit nègre,
Elle a bu du champagne et se drape
Dans sa chevelure défaite, mélancolique... »*

Sa main gauche tenait un papier quadrillé arraché à un calepin, et sa main droite pressait sa joue, comme s'il avait un peu mal aux dents. C'est ainsi qu'il lisait.

Ce garçon ressemblait à un premier violon tzigane malheureux. Il était sombre et ardent.

Des cheveux noirs comme suie couronnaient sa tête pâle. Sa bouche était rouge, presque pourpre. À son index velu brillait un anneau de laiton.

Il portait une cravate mince. Un gilet lilas échancré. Des vêtements noirs usés, mais repassés. Des souliers vernis flambant neufs. Il utilisait un parfum à l'orchidée qui embaumait toute la pièce.

Esti écoutait le poème les yeux fermés. La veille au soir, ils s'étaient promenés ensemble, avaient admiré la lune au-dessus des immeubles-casernes de Ferencváros et des entrepôts de la gare. Maintenant cette lune se montrait de nouveau derrière les cils clos d'Esti, sur ses prunelles obscurcies, tout comme hier dans les cieux. C'est là que flottait la lune, la lune du poème qui, suivant la mode des années 1900, était un peu peinturlurée, un peu coquette et apprêtée, mais beaucoup plus belle que dans la réalité.

– Magnifique ! s'écria Esti quand le poème fut fini, et il sauta sur ses pieds. Magnifique !

– Vraiment ?

– Vraiment.

– Mieux que *La Balançoire démente* ?

– Ça ne se compare pas.

– Tu me jures ?

– Je te jure.

Sárkány frémissait encore de la pulsation de ses vers. Il sentait qu'un événement très significatif se produisait.

Esti aussi le sentait. Il parcourut du regard le désordre de la chambre louée au mois. Pendant qu'il cherchait une chaussette par terre, il demanda :

– Quand as-tu écrit ça ?

– Cette nuit. Quand je suis rentré à la maison.

Ils se turent un moment.

Sárkány se tourna vers lui :

– Et toi, tu n'as pas écrit de poème ?

– Non, fit Esti, abattu. Pas hier. À qui tu l'envoies ?

– À *La Hongrie indépendante*.

Il s'assit au bureau d'Esti pour recopier ses vers à l'encre.

Pendant ce temps, Esti s'habilla lentement. Tandis qu'il enfilait son pantalon, il lut le feuilleton et les poèmes du journal du matin. Il s'humecta le visage. Pour lui, à cette époque, la toilette se limitait à cela. Il était si attaché à son individualité qu'il était contrarié de nettoyer les strates accumulées pendant la journée. Ceux qui sacrifiaient à la superstition des ablutions exagérées, il les tenait pour des incapables.

Il n'utilisait ni peigne ni brosse. Ses cheveux, auxquels collaient les duvets de l'oreiller, il les ébouriffa de ses doigts pour être dépeigné autrement que la nuit, et il arrangea ses boucles devant le miroir jusqu'à ce qu'il y aperçoive la tête qu'un jour il s'était imaginée, et qu'il avait le plus volontiers être la sienne. Puis il noua sa cravate avec un grand soin.

Sárkány, qui avait fini de recopier, fredonnait une chanson de cabaret.

– Chut, dit Esti, désignant du menton la porte barrée par une armoire.

Derrière celle-ci habitaient les maîtresses de céans, deux dames d'un certain âge, les locataires : ennemies des sous-locataires et de la littérature.

Tout deux s'assombrirent. Ils regardèrent l'armoire et y virent la réalité, qui toujours les désespérait.

– Qu'est-ce qu'on fait ? chuchotèrent-ils.

Devant eux, une journée, une nouvelle journée, avec sa liberté et ses virtualités illimitées.

Ils descendirent, s'installèrent dans le restaurant voisin, la salle à manger d'un hôtel.

Ici, ils étaient encore seuls.

La salle à manger rayonnait de blancheur. La lumière lilas des lampadaires bruissait sur les nappes de batiste fraîchement lavées, autels intacts et vierges, auxquels personne n'avait encore communiqué. Des garçons s'empressaient en plastron immaculé, tout frais avant le travail, tels des cavaliers de bal. Un ascenseur cliquait entre les murs de l'hôtel. Par la porte entrouverte on apercevait le hall, des fauteuils de cuir, des palmiers. Une femme de chambre bâillait, avec la divine promesse des amours de hasard. Comme en ce moment en dehors d'eux il n'y avait personne, ils s'imaginaient que tout cela leur appartenait, et puisqu'ils l'imaginaient, cela devenait réel.

Aucun d'eux n'avait faim, mais ils décidèrent de déjeuner, simplement pour s'en acquitter. Sárkány, invoquant son nouveau poème que dès cet après-midi à trois heures, mais au plus tard entre six et sept, il devait infailliblement vendre au rédacteur en chef, lui emprunta deux couronnes sur parole. Ils mangèrent des filets d'anchois, saucant l'huile avec un petit pain, un cuissot de chevreuil aux aînelles, une crème à la vanille. Ils burent du vin coupé d'eau de Seltz. Ils fumèrent quelques Médias blonds mouchetés de vert.

Midi sonnait quand ils sortirent sur le boulevard. Budapest, la jeune ville, resplendissait. Le soleil de début septembre tapissait d'or les façades des maisons. Leurs faites baignaient dans la lumière radieuse. Le ciel était bleu, d'un bleu inusable, comme le plafond des appartements badigeonnés de frais, encore poisseux et fleurant la peinture. Tout était si neuf autour d'eux. C'était la rentrée des classes. Des écoliers trottaient, cartable au dos, serrant bien fort les décalcomanies qu'ils avaient reçues en cadeau du papetier.

Esti et Sárkány s'arrêtèrent net.

En face d'eux, un jeune homme approchait en leur tournant le dos, progressant à reculons à la façon d'un crabe, mais à une allure très rapide, très exercée.

Au sommet de sa tête dansait un chapeau de paille de bazar. Il portait un pantalon couleur porcelaine, un manteau d'épais drap gris, des manchettes de caoutchouc couleur chair. Il balançait une canne en métal.

L'instant d'après, eux aussi s'étaient retournés et se dirigeaient vers lui, de dos, lestement.

Quand ils se trouvèrent face à lui, ils s'esclaffèrent.

– Salut, espèce d'abruti! crièrent-ils, et ils s'embrassèrent.

Enfin ils étaient réunis tous les trois, Kanicky, Sárkány et Esti, personne ne manquait, le cercle se refermait, le monde réalisait sa plénitude : le club s'était rencontré, le club des Balkans, qui s'était fixé pour première tâche l'exercice libre, hardi et public de ce genre de procédés et d'autres analogues.

Les passants examinaient avec un brin de mépris réprobateur, mais tempéré d'intérêt, ces trois joyeux drilles, ces trois blancs-becs farceurs. Ils ne les comprenaient pas, et les haïssaient en conséquence.

Kanicky cracha sur l'asphalte. Sa salive était noire. Aussi noire que de l'encre.

Il mâchonnait de la réglisse.

Ils trouvèrent la réglisse dans sa poche gauche, et dans la droite il y avait des nèfles, dans un sac en papier.

Ils prirent la direction de leur repaire, le café New York.

Chemin faisant, Sárkány lut son nouveau poème à Kanicky. À la devanture d'un marchand de meubles, il y avait une chambre à coucher, deux larges lits de peuplier avec des couvertures de soie, des oreillers, des tables de nuit. En pensée ils s'allongèrent dans le lit, avec leurs chaussures. À côté d'eux ils imaginèrent une épouse idéale, une poupée de porcelaine géante, avec une coiffure en coque, des sourcils peints à l'encre de Chine. Tout cela était si lointain et invraisemblable qu'ils eurent honte de leurs élucubrations et les écartèrent en tant que sujet poétique. Ils entrèrent chez un vendeur d'animaux. Ils marchandèrent un singe, ils demandèrent combien pouvait coûter un lion. Le vendeur, voyant à quelle sorte d'acheteurs il avait affaire, les envoya promener.

– Et si on saluait ? suggéra Kanicky.

Sur quoi ils se mirent à saluer tous les gens qu'ils croisaient. Les trois chapeaux s'ébranlaient en même temps, comme par magie. Leurs yeux fixaient respectueusement les yeux des gens salués. Ceux-ci étaient parfois charmés de jouir ainsi de la considération générale ; parfois cependant ils s'étonnaient, remarquaient la malice, et après les avoir toisés, passaient leur chemin. Mais cette fois, le score fut assez bon. Sur quinze « personnalités », onze leur rendirent leur salut.

Ça aussi, ils le laissèrent tomber.

Au coin de l'avenue Rákóczi, Esti acheta deux ballons de baudruche. Il attacha les ficelles à sa boutonnière, et se hâta de rejoindre ses amis.

Non loin du café, un attroupement s'était formé. On

disait que deux messieurs allaient se battre, l'un avait bousculé l'autre, ils n'allaient pas tarder à en venir aux mains.

On entendait l'altercation :

– Je ne le tolérerai pas !

– Vaurien effronté !

– Effronté vous-même, vaurien vous-même !

Kanicky et Sárkány, blêmes, échangèrent des regards hostiles. Kanicky leva la main. Un monsieur flegmatique s'interposa :

– Voyons, messieurs, pour l'amour du ciel, messieurs !

Kanicky jeta un coup d'œil au monsieur flegmatique, et comme il en avait l'habitude en pareil cas, demanda à Sárkány :

– Dis-moi, s'il te plaît, qui est-ce ?

– Je ne sais pas.

– Bon, alors, viens.

Il prit Sárkány par le bras comme si de rien n'était et, à l'ébahissement des témoins, déguerpit avec lui en le tenant enlacé. Esti se rallia à eux.

– Ils ont marché ? leur demanda-t-il.

– Oui, dirent-ils en ricanant.

Ils lâchèrent l'un des ballons.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au café.

Le café – entre les repas – était silencieux, délaissé. Des femmes de ménage passaient ici et là, avec des balais, des seaux, essuyant les tables de marbre. Des consommateurs attardés payaient. Un artiste de cabaret fluet traversa le salon des dames.

On brûlait le café de l'après-midi. Son arôme vint chatouiller leurs narines. Là-haut la galerie, avec ses colonnes torsadées, dorées, baroques, tel un temple bouddhiste, semblait attendre quelque chose.

C'est là qu'ils s'installèrent, à leur table d'habituez. Tout

d'abord ils tentèrent de régler les affaires d'ordre matériel. Kanicky avait seize fillérs, Sárkány trente. Esti, une couronne et quatre fillérs. C'était peu, pour soutenir le combat du jour.

Sárkány, devant qui s'ouvraient les plus grandes perspectives puisqu'il avait écrit son poème, fit signe au garçon de recettes du matin, lui fit noter vingt *Princesses*, commanda un express, puis, lui montrant son manuscrit que dès cet après-midi à trois heures, mais au plus tard entre six et sept, il devait à coup sûr vendre à *L'Indépendant*, lui emprunta dix couronnes. Le garçon, d'un air résigné, posa la somme devant lui. Esti commanda un double express. Kanicky, du bicarbonate de soude, de l'eau, du papier.

Il prit le bicarbonate. Peu à peu, par distraction, il but à petites gorgées les trois verres d'eau posés devant lui, bien que dans l'un d'eux, Esti ait secoué la cendre de sa cigarette. Il se mit à rédiger une pochade pour se faire de l'argent. Tout à coup il sauta sur ses pieds, se frappant la tête. Il fallait qu'il téléphone d'urgence. Son front pur était cerné d'un essaim de pressants soucis. Il demanda à ses amis de l'accompagner à la cabine téléphonique. Il n'aimait pas être seul.

Pendant qu'ils descendaient au rez-de-chaussée, ils se donnèrent des coups de coude, blaguèrent, rencontrèrent des connaissances et, à vrai dire, oublièrent ce qu'ils voulaient faire. Aux téléphones étaient pendues de répugnantes silhouettes, telles des sangsues, parlant en allemand, de vieux chnoques de quarante-cinquante ans, qui du reste n'en avaient plus pour longtemps avant de crever. Une demi-heure plus tard, Kanicky obtint sa communication. Il sortit triomphalement de la cabine. La femme viendrait à trois heures de l'après-midi. Sárkány lui emprunterait cinq couronnes sur parole, et

alors Esti récupérerait l'une des deux couronnes qu'il lui avait prêtées tout à l'heure.

Après avoir arrangé leurs affaires d'ordre matériel, soulagés, ils se rassirent à leur table. Kanicky rédigea quelques phrases de sa chronique. De nouveau il cessa d'écrire. Il appela un chasseur, et envoya un billet à celle à qui il venait de téléphoner. Ils fumèrent et soupirèrent. Ils rirent et se lamentèrent coup sur coup. Quand le garçon passa avec des fruits devant eux, ils les baptisèrent. La pomme : Charles, le raisin : Hélène, la prune : indiscutablement, Ödön, la poire, à cause de sa mollesse, de sa lascivité : Yolande, etc. Une sorte d'inquiétude les démangeait. Ils jouèrent à des jeux de société avec des lettres, des couleurs et des sons, mélangeant tout, brodant et rafistolant. Ils soulevèrent les questions les plus étranges : que se passerait-il si une chose n'était pas comme elle est ? Non, ils n'étaient pas satisfaits de la création.

À trois heures, Sárkány partit au galop chercher son mandat. Le café bourdonnait, sur la galerie le bruit ne cessait de s'amplifier. Dans ce strident vacarme ils sentaient battre le pouls de la vie, ils sentaient qu'ils allaient quelque part, qu'ils progressaient. Chaque table, chaque alcôve étaient occupées. Des nuages de fumée s'accumulaient. Il faisait bon s'étirer dans cette vapeur, dans ce chaud borborygme, ne penser à rien, le regarder bouillonner et gargouiller, et savoir que ceux qui y barbotaient, petit à petit il les ramollirait, cuirait, mijoterait, fricasserait, en un unique bouillon grouillant. Dispersées à différentes tables, sur des banquettes de velours, sur des chaises, ils apercevaient des connaissances. Tout le monde était arrivé.

Il y avait Bogár, le jeune romancier, Pataki et Dani Ürögi. Il y avait Arácsy, le peintre, qui s'était fait photographe en costume de chevalier florentin, avec une dague au côté, et

jouant du piano. Il y avait Beleznay, le célèbre amateur d'art, ami personnel de Wilde et de Rodin. Il y avait Szilvás, le « marquis », avec sa canne au manche de corne, le causeur inégalable, qui folâtrait avec nos plus récents termes polis-sons et les mêlait magistralement aux expressions surannées des archéologues, des académiciens, des dictionnaires de rénovation de la langue. Il y avait Elián, le neurologue, Gólya, le décorateur, Sóti, le savant, qui s'occupait de l'origine de nos contes populaires, Boldog, le photographe moderne, qui avait étudié à Berlin, et Kopunovits, le tragédien en herbe. Il y avait Dayka, le fils blond d'un grand propriétaire terrien, qui étudiait les néo-kantiens et parlait de critique de la raison. Il y avait Kovács, qui n'ouvrait jamais la bouche, collectionnait les timbres, et souriait ironiquement. Il y avait Mokosay, qui était déjà allé à Paris, lisait Verlaine et Baudelaire dans le texte, et citait l'original en français, avec un grand enthousiasme et une prononciation médiocre. Il y avait Belényes, le « chimiste assermenté » qui, à cause d'une irrégularité, avait perdu son emploi et à présent rôdait dans les rédactions des journaux, fournissant la matière pour les articles à scandale. Il y avait Kotra, le dramaturge, qui exigeait de la pure littérature jusque sur scène, la plus pure littérature, et voulait faire monter la pièce en préparation de Géza Géza, son ami assis à côté de lui, pièce intitulée *En attendant la mort*, dans laquelle ce n'était pas des êtres humains qui jouaient, mais des objets, et la clé y menait avec le trou de la serrure un long et profond débat philosophique. Il y avait Rex, le marchand de tableaux qui, bravant l'opinion publique, encensait Rippl-Rónai et injurait Benczúr. Il y avait Ikrinszky, l'astronome, Christian, le conférencier, Magass, le compositeur de musique. Il y avait Pirnik, le social-démocrate international. Il y avait Scartabelli, l'esthète et polygraphe qui, de sa chaude

voix de basse, dissertait d'une part sur Wundt et la psychologie expérimentale, d'autre part sur les petites rues de Buda, d'une façon fort sentimentale, en soulignant qu'il n'était pas du tout sentimental. Il avait Exner, dont chacun savait seulement qu'il avait la syphilis. Il y avait Bolta, qui ne tenait pas Petőfi pour un poète, car seul Jenő Komjáthy était le poète. Il y avait Spitzer, qui tenait Max Nordau pour le plus grand génie du monde. Il y avait Wesselényi, une belle âme, apprenti pharmacien. Il y avait Sebes, qui avait déjà fait paraître deux nouvelles dans des quotidiens, et une autre avait été acceptée. Il y avait Moldvai, le poète lyrique. Il y avait Czakó, un autre poète lyrique. Il y avait Erdődy-Erlauer, un troisième poète lyrique. Il y avait V. Valér Vándory, le traducteur, qui traduisait toutes les langues mais n'en connaissait aucune, sa langue maternelle incluse. Il y avait Specht, un gosse de riches, modeste, taciturne jeune homme, qui n'écrivait rien, mais avait été traité pendant deux ans dans une institution fermée, et gardait tout le temps dans sa poche l'attestation cachetée, signée par trois psychiatres, selon laquelle il était sain d'esprit. Il y avait absolument tout le monde.

Et tout le monde parlait en même temps. Sur le libre arbitre de l'être humain, sur la forme du bacille de la peste, sur les salaires en Angleterre, sur la distance de la Terre à Sirius, sur ce que Nietzsche entendait par « l'éternel retour », sur la légitimité de l'homosexualité, et sur la question de savoir si Anatole France était juif. Ils voulaient s'initier à tout, rapidement et à fond, car bien qu'ils fussent très jeunes les uns et les autres, guère plus de vingt ans, ils avaient l'impression de ne plus avoir beaucoup de temps devant eux.

Esti connaissait vaguement cette société. Il n'était pas toujours certain de savoir qui était qui, mais ce n'était

pas grave, les personnes en question non plus n'étaient pas encore certaines de savoir qui elles étaient, puisque leur individualité, leur tempérament étaient justement en train de se former ici et maintenant. Il arrivait qu'il confonde un photographe avec un poète, et il arrivait aussi qu'on le confonde, lui, avec un photographe. De part et d'autre on ne s'en offusquait pas. Ils se racontaient leur vie, leurs souvenirs, leurs amours antérieures, leurs projets, puis, s'ils le jugeaient opportun, ils se présentaient pour la forme, et le cas échéant ils allaient jusqu'à retenir leurs noms respectifs.

Il était assis là au milieu d'eux, écoutant le bourdonnement des paroles. Elles l'attiraient. Dans ce brouhaha, chaque son frappait une touche dans son âme, il était proche de chaque être et de chaque chose. Il ne comprenait pas la vie. Il n'avait aucune idée de la raison pour laquelle il était venu au monde. Il pensait que celui qui recevait en partage cette aventure au but inconnu, dont la fin est l'anéantissement, celui-là était exempt de toute responsabilité, et se trouvait en droit de faire ce qu'il voulait; par exemple, se coucher en travers de la chaussée et se mettre à hurler sans raison, sans mériter de blâme particulier. Mais, justement parce qu'il considérait la vie dans sa totalité comme une absurdité, il comprenait chacun de ses détails pris isolément, chaque être humain sans exception, chaque point de vue sublime ou bas, chaque doctrine, et d'ailleurs l'adoptait immédiatement. Si quelqu'un tentait sérieusement pendant cinq minutes de le convertir à la foi mahométane, il s'y convertissait, à condition qu'on lui épargne l'entrave de l'action, qu'on le croie sur parole, et qu'on ne lui donne pas le temps de revenir sur sa décision par la suite.

Vivre ainsi dans l'absurdité majeure au milieu d'absurdités mineures, à son avis ce n'était pas une si grande sottise, voire peut-être le plus convenable, le plus naturel des modes

de vie. En outre il avait besoin de ce chaos sauvage, de ce bain corrosif. Il voulait écrire. Il attendait l'instant où le désespoir et le dégoût atteindraient le degré auquel il lui faudrait vomir, et alors tout ce qui est important et essentiel jaillirait de lui, et pas seulement l'accessoire et le contingent. Mais cet instant n'était pas encore arrivé. Il ne se sentait pas encore assez mal pour pouvoir écrire. Il se gavait de nicotine, il commandait un autre double express, pour faire cogner son cœur, pour continuer à tourmenter son esprit insatiatement curieux, avide et joueur, et il observait fiévreusement ses pulsations internes, il comptait les battements de sa carotide, cent trente à la minute, il les comptait joyeusement, comme un usurier son argent.

Des femmes l'entouraient. La « dame de Csongrád » qui, tous les quinze jours, faisait un tour loin de son mari et passait son temps libre parmi les écrivains; des jeunes filles littéraires, des vamps, une artiste de cabaret blême qui devait être malade, et une femme bouffie au visage jaune, grande et effrayante comme Clytemnestre. En blanc, en bleu, en noir, elles étaient assises là, s'épanouissant dans le brûlant borborygme, tels des nénuphars aux bords de Héviz. Il désirait chacune d'elles. Son regard hésitant, inquiet, zigzaguait entre elles. Il jouissait de leurs guet-apens hasardeux et de leurs caprices mortels qui, à chaque seconde, pouvaient changer sa vie et devenir sa destinée. Il observa la main de la « dame de Csongrád », ses ongles à l'extrémité de ses doigts tendres, qu'elle vernissait en rose et taillait en pointe; il imagina que cette femme pourrait éventuellement incarner son destin, mais ses ongles étranges, qui griffaient doucement comme les épines des roses, lui firent horreur, et il repoussa l'idée avec effroi. La « dame de Csongrád » lui demanda à quoi il pensait en ce moment. Esti eut un sourire dédaigneux, inventa un mensonge de

nature à ce qu'elle puisse quand même se douter de ce qu'il pensait.

Kanicky inclina la tête sur la poitrine de son ami. Lui n'attendait pas toutes les femmes, il n'en attendait qu'une seule qui, à la suite de quelque malentendu, ne se montrait pas, bien que trois heures fussent passées depuis longtemps. Le chasseur non plus n'était pas revenu, celui qu'il avait envoyé à midi avec l'important message. Il confia pour mission à un autre chasseur de retrouver le précédent. Il alla voir dans le café d'en face et dans le petit restaurant appelé Le Brigand. Retournant à la cabine téléphonique, il appela pendant une heure à divers endroits, sans résultat. Il fit signe à Esti que c'était la fin de tout. Il commanda une petite « assiette littéraire », qu'il consomma de bon appétit, puis reprit du bicarbonate.

Vers sept heures revint Sárkány qui, depuis trois heures, s'était volatilisé. Il rayonnait de bonheur. Il raconta qu'une ère tout à fait nouvelle s'ouvrait dans sa vie. Il avait revu la prétendue maîtresse d'école maternelle, dont il avait déjà tellement parlé à ses amis qu'ils la connaissaient peut-être mieux que lui-même, il s'était raccommo- dé avec elle, et maintenant, à la fin des fins, tout, tout était arrangé, définitivement. Esti et Kanicky entendaient tous les jours Sárkány dire qu'une ère nouvelle s'ouvrait dans sa vie et qu'il avait enfin déniché la femme unique. Ils étaient plutôt curieux de son mandat. Le visage de Sárkány s'assombrit. En premier lieu il les informa qu'il avait dépensé tout son argent. En ce qui concernait le mandat, à trois heures, comme il sied, il s'était présenté chez le rédacteur, celui-ci était de mauvaise humeur, il lui avait crié par-dessus l'épaule de revenir entre six et sept. Aussi était-il repassé entre six et sept, et il lui avait doucement et courtoisement tendu son poème, l'implorant de le lui prendre, lorsque le rédacteur, ce salaud frisé et sangui-

naire qui ressemblait à Hérode, lui avait balancé des grossièretés inouïes, avait craché sur son manuscrit, l'avait piétiné, et quant à lui, il l'avait littéralement jeté dehors à coups de pied. Comment s'était réellement déroulée cette scène, sur la base de ce récit très personnel, ses amis ne pouvaient guère l'imaginer, mais ils étaient quand même indignés par le manque de tact du rédacteur.

Ils se retrouvaient donc ici tous les trois sans un sou, avec sur les bras une quantité de cafés, de cigarettes, de courses, sans même parler de la petite « assiette littéraire », et devant eux la nuit vide, sans issue. Il fallait faire quelque chose. La vie roulait ses flots indifférents. Scartabelli leur parlait de la Bhagavad-gîta et du Nirvana, entouré d'un intérêt modéré. V. Valér Vándory traduisait un roman français. À ce sujet, il s'enquit auprès des personnes présentes de ce que pouvait signifier en hongrois : *derechef**. Mokosay critiqua sa prononciation. Il lui demanda le livre. Il était d'avis que c'était le nom d'une sorte de fleur, qui d'ailleurs ne pousse pas chez nous. D'autres soupçonnaient une obscénité. La plupart lui conseillèrent de laisser tomber le mot, sur quoi V. Valér Vándory laissa tomber tout le passage, et continua son travail. C'est alors qu'Hannibal s'approcha d'eux, un marchand ambulancier nocturne au teint plombé, un rictus figé sur la bouche ; il proposa ses cartes postales cochonnes, et tout de suite après ses préservatifs, comme si le simple examen de ces cartes postales pouvait nuire à leur santé.

Esti se leva, alla trouver le garçon de recettes du soir. Il obtint une pièce d'or. Il aurait dû la partager avec ses amis, envers lesquels il avait également des dettes plus anciennes, et après des calculs compliqués il trouva le marché à peu

* *En français dans le texte.*

près juste, espérant qu'au moins il récupérerait tout de suite la couronne que Sárkány ne lui avait toujours pas rendue aujourd'hui. Mais il décida autre chose. Tout simplement il s'enfuit. Il se précipita dans la rue. Il projetait de se rendre au Cercle des Écrivains, de gagner au moins soixante couronnes, de les partager fraternellement en trois, chacun vingt couronnes. À la table de baccara, devant le cercueil, était assis Homona, le célèbre joueur, un journaliste estimé, qui vivait en rançonnant les banques. Esti prit cela pour un mauvais présage. Il jeta quand même la pièce d'or ronde et tentante sur le tapis vert, en une fois. Sa mise fut rafiée sans tambour ni trompette.

Il put le constater immédiatement. Mais il resta figé environ dix minutes, comme s'il attendait qu'une révolution mondiale change la décision sans appel du sort, et que le banquier lui rende la pièce d'or.

Au café, on l'attendait comme le sauveur. Kanicky était entouré par les deux chasseurs, qui étaient revenus et exigeaient leur argent. Lui essaya un moment de leur expliquer en raisonnant qu'ils avaient tort, puis il prit une aspirine, en cinq minutes il torcha sa chronique sous l'escorte des chasseurs, et la vendit, également sous l'escorte des chasseurs. Il rapporta même de l'argent chez lui, et glissa quelque chose à ses amis.

Ils se rendirent rue Mária, chez Sárkány, qui attendait une lettre de la maîtresse d'école maternelle. Ils se rendirent chez Kanicky où ils prirent un thé. Toute la famille tenait dans une unique pièce gigantesque. L'une des tantes de Kanicky peignait, l'autre jouait du piano, la troisième, tout le temps que les invités furent là, se tint le visage tourné vers le mur, on ne sait pourquoi. Le père, un charmant vieux monsieur, inspirant l'affection, était assis au milieu de la pièce et écrivait avec le flegme du grand âge ; il plon-

geait sa plume dans l'encrier, ôtait soigneusement d'une chiquenaude l'encre superflue de la pointe, et ne s'occupait pas du bruit déchaîné autour de lui. Ils redescendirent après la fermeture de la porte d'entrée. Kanicky déclamaient *La Tragédie de l'homme*. Sur une place sombre, un paysan, sorte de cocher, un fouet à la main, marcha droit sur lui, posa la main sur son épaule, et fit :

– Vous savez quoi ? Je préfère vous rendre les cinquante fillérs, mais donnez-moi la bride.

– Non ! répondit Kanicky, j'ai besoin de la bride.

Esti ne comprit pas les cinquante fillérs et la bride, il ne savait pas si c'était un dialogue codé ou un hasard, et il prit peur. Les chiffons noirs de la nuit gisaient autour de lui. Il ferait bon être déjà à la maison, étendu seul sur son divan. Il se haïssait, il haïssait aussi ses amis, mais il n'osait pas se séparer d'eux. L'épouvante s'empara de lui, comme pendant son enfance, lorsqu'il sentait qu'il accomplissait quelque chose d'interdit. Les gens sous les becs de gaz le dévisageaient, l'air abruti par le travail quotidien, comme s'ils le surveillaient, ils marchaient derrière lui en faisant claquer fort leurs chaussures, comme s'ils le suivaient. Il fut content d'arriver au Brigand.

Le piano mécanique jouait l'ouverture de *Tannhäuser*. József Gách, son cousin, étudiant en médecine, appliquait ses paumes sur son nez et les lui fit renifler. Ce jour-là, il avait disséqué pour la première fois. Faltay, le tolstoïen aux sandales de cuir, dînait de semoule au lait. Bisszám, le jeune théosophe barbu, aux joues rouges comme une pomme d'api, et aux dents blanches comme de la porcelaine, plongeant son regard chaleureux dans leurs yeux, les exhorta à aimer la Nature et à vivre en harmonie avec l'Univers.

Pour ça, pensaient-ils, ils avaient bien le temps, et ils refirent un tour au café.

Ici la haute, la spirituelle orgie tournait déjà à la débauche. Sur la galerie, le deuxième état-major avait pris place, des jouvenceaux de dix-huit, dix-neuf ans. Putterl, le petit Hajnal et le petit Wallig, devant des cafés au rhum et des cigarettes égyptiennes, fondaient une revue militante, d'une ambition on ne peut plus élevée, contre les traditions fossilisées, l'académisme et les vieux chnoques. À côté d'eux, Abmentis écrivait les paroles d'une musique, chantant le premier vers : *Oh, mon tendre oiselet*. À la place de tendre, il aurait fallu un mot iambique de deux syllabes, c'est pourquoi il tourna le vers ainsi : *Oh, mon cruel oiselet*. Mais il ne pouvait quand même pas utiliser cela. Fredonnant, il chercha une autre épithète, qui convienne aussi bien au texte qu'à l'oiseau. Erdődy-Erlauer représentait la vieille génération. Dans la première alcôve, il couvait, l'œil fixé sur sa feuille manuscrite où, de tout l'après-midi, il n'avait écrit que ceci : *Ma vie est comme...* Mais depuis lors, il n'avait pu continuer. Il ne savait pas comment était sa vie, il ne pouvait lui trouver de comparaison, ce qui d'ailleurs n'avait rien d'étonnant : en fait, la vie d'Erdődy-Erlauer ne ressemblait à rien d'autre qu'à sa propre vie.

Ils les plantèrent là avec leurs manuscrits, avec leur vie pénible, accablée d'épreuves. Ils allèrent flâner sur la rive du Danube, autour de la gare de l'Est. À chaque coin de la ville ils cueillaient des apprentis écrivains qui vagabondaient dans la nuit, assurant pour ainsi dire une permanence : Exner, Szilvás, Dayka, le néo-kantien, Moldvai, Czakó, outre ceux-là, quelques autres encore qui, à coup sûr, avaient également quelque chose à voir avec les arts et les connaissances spirituelles : Orbán, le professeur de musique, Csiszér et même Valentini, qui devait être un genre d'ébéniste d'art. Cette petite équipe battue par les vents échoua vers trois heures du matin dans le quartier de Ferencváros.

Au coin se tenait une fille des rues. Exner l'aborda, et les autres l'entourèrent. Ils ne laissaient échapper aucune occasion d'étudier les mystères de la vie et, ce faisant, d'afficher leur expérience. Dédaigneux, ils tutoyaient en camarades ces femmes, qui d'ordinaire étaient beaucoup plus âgées qu'eux, au moins aussi âgées que les amies de leurs mères, dont ils devaient baiser poliment la main chez eux, en s'inclinant profondément. Cette licence irrévérencieuse renforçait leur bonne opinion d'eux-mêmes.

Ils discutaient de quelque chose. Un dialogue se déroulait entre eux et la fille, interrompu d'instant en instant par les éclats de rire du groupe. Au milieu, Exner gesticulait avec sa canne arrogante. La femme répondait tout bas.

Esti était resté loin d'eux, seul. Lui ne voulait pas entrer dans ce jeu-là. Il le trouvait à la fois de mauvais goût et indécent. Pourtant, il connaissait mieux ces parages qu'aucun d'entre eux. Il connaissait ces rues, à chaque phase du jour et de la nuit, car une sorte d'affinité horrifiée le poussait à venir de ce côté, souvent telle qu'il sautait de son lit et fonçait ici. Il connaissait ce quartier tôt le matin, quand il n'y avait pas un chat, le samedi soir, au moment du grand tohu-bohu, entre huit et onze, sous la canicule, les jours torrides, entre une heure et deux heures, quand les filles aux vêtements voyants irradiaient une chaleur poisseuse, comme des berlingots bon marché. Il connaissait les maisons une par une, les portes et les fenêtres où une lampe s'allumait et s'éteignait. Il connaissait aussi les hommes qui rôdaient ici, l'air distrait, comme s'ils cherchaient autre chose, et entraient furtivement les yeux fermés, pour ne rien voir jusque-là, et puis les indifférents et les lourdauds, qui lorgnaient ouvertement la marchandise, les gras, vieux messieurs solitaires, qui fumaient leur cigare avec leur fume-cigare et examinaient d'un air songeur les fleurs

de macadam se promenant sur le trottoir d'en face, puis, avec une résolution subite, comme tirés par un fil, se dirigeaient vers une porte cochère couleur chocolat. Il connaissait les expressions techniques du secteur, que son oreille avait captées maintes fois, concernant les détails concrets du métier. Il connaissait surtout les femmes, chacune d'elles, personnellement ou de vue, les gentilles et les brutes blasées, les distinguées et les paysannes, les grandes perches et les naines, celles qui avaient une cicatrice rose sur le menton, ou une morsure, telle une chenille, ou qui menaient des chiens en laisse, ou qui portaient des lunettes, ou ce monstre qui apparaissait parfois vers l'aube, cachant son visage d'une double voilette noire, car elle n'avait pas de nez. Il connaissait aussi la fille entreprise en ce moment par ses amis, il l'avait vue plusieurs fois ici, il l'avait observée, il l'avait répertoriée.

La fille attrapa la canne d'Exner et partit lentement avec lui dans la rue adjacente. Le groupe les suivit. Esti aussi se dirigea vers eux, pour voir ce qui se tramait encore. Ils sonnèrent à la porte. Ils entrèrent tous les onze.

À l'intérieur, dans la pièce basse du rez-de-chaussée, le vacarme ressemblait à celui d'une maison en feu au moment de l'arrivée des pompiers. Ils piaillaient et s'égo-sillaient devant la bizarrerie de la situation. La femme craignait qu'un gendarme ne la verbalise pour tapage nocturne et trouble de l'ordre public. Elle essaya de les calmer, mais en vain. Cinq d'entre eux étaient assis sur son lit, de sorte qu'il couinait, s'effondrant presque sous leur poids. Le marquis, les bras écartés, s'exprimant en périodes arrondies, sermonnait la femme pour qu'elle sorte de la fange et rentre dans le droit chemin, puis il la bénit comme son enfant, et la baptisa « Violette ». Exner regardait ses photographies au collodion. Sárkány fouinait dans ses affaires. Czako soule-

vait le couvercle de la casserole émaillée de rouge posée sur le petit poêle en fonte, dans lequel il trouva les restes de son dîner mis de côté pour le lendemain, du ragoût de bœuf figé et des pâtes refroidies.

La femme tapait du pied pour qu'ils fassent silence. Elle les avait à l'œil, ces types-là, qu'ils n'aillent pas lui piquer quelque chose. Son regard furetait de-ci de-là.

Kanicky souffla quelque chose à Sárkány. Celui-ci souffla à son voisin, la nouvelle fit le tour, et dès qu'elle eut frappé les tympanes des onze, ce fut l'hilarité générale. Tous regardaient la femme.

À la lumière de la lampe, ils pouvaient voir qu'en fait elle était beaucoup plus âgée qu'ils ne l'avaient cru dehors, dans la rue. Elle portait une mouche ronde et noire en haut du menton, et une perruque fauve, exubérante. D'après Kanicky, sous la perruque sa tête était aussi chauve qu'une boule de billard, et elle n'avait plus une seule dent. C'est de cela qu'ils riaient.

L'atmosphère tourna à la grimace. Plus personne ne parlait. Ils se repentaient d'être entrés, et cherchaient un moyen de décamper. La femme les toisait avec méfiance. Dans ses yeux flottait une inquiétude qu'elle n'osait exprimer.

Kanicky se glissa jusqu'à la porte, fila sans dire au revoir. À sa suite Sárkány, puis Szilvás, puis Exner, puis Moldvai, puis Czakó, puis Dayka, puis Valentini, Csiszér et Orbán.

La bande s'était enfuie sans demander son reste.

– Vous aussi, vous partez ? dit la femme alarmée, regardant Esti, qui s'apprêtait à sortir le dernier.

– Oui. Il posa la main sur la poignée de la porte. Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Esti ouvrit la porte, que ses amis lui avaient claquée au nez, pour blaguer. Il tendit l'oreille vers l'extérieur.

Ses copains, en attendant le concierge, tenaient concile dans l'escalier. On entendit un hurlement épouvantable, la voix de Sárkány, ensuite celle de Kanicky, qui cria quelque chose d'horrible dans leur direction.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda la femme.

– Rien, répondit Esti, et il referma la porte, pour qu'elle n'entende pas ça.

La femme le regarda.

– Alors, vous vous êtes ravisé ? Vous restez ici ?

– Oui, dit Esti. Je m'assois une minute.

Et il resta debout. À cet instant, la porte cochère se referma en grondant, le concierge les laissait sortir. Le silence retomba.

– Quels fous, remarqua la femme dans le soudain silence. Elle haussa les épaules, stupidement.

Esti la plaignit pour ce geste. Son cœur, son cœur malade s'emplit de larmes, comme une éponge.

Quelques instants plus tard, le vacarme éclata de nouveau devant la fenêtre. La compagnie se tenait en dessous. Exner pianotait avec sa canne sur les stores baissés, et des voix familières disaient bonne nuit à Esti, lui souhaitaient bonne chance et de bien s'amuser.

Il regarda vers la fenêtre comme s'il se trouvait pris au piège, et voulait s'échapper. Ils le laissaient tomber. Il devenait la victime d'une farce, la victime de leur dernière vilaine farce. Le vacarme cessa. Le silence tomba de nouveau, un grand silence définitif.

– Ils sont partis, chuchota la femme, et elle ferma la porte à clé.

Esti voulait réparer une faute de forme. Mais d'après sa conception, toute « faute de forme » était une faute de fond, et il n'y avait pas de plus grande faute que la faute de forme. Il ne supportait pas qu'on blesse quelqu'un ouver-

tement. Ce genre de choses lui faisait si mal qu'il préférait rester des heures avec des gens ennuyeux, parce qu'il n'arrivait pas à trouver la façon adéquate de s'en débarrasser avec tact.

La femme poussa devant lui un siège en rotin. Elle aussi s'assit, sur le divan en face de lui.

Ils avaient raison: cette fille n'était plus jeune, elle était éreintée, et dans son sourire il y avait quelque chose de dérangé. Mais autrement, elle se laissait regarder. Elle commençait à échauffer son imagination, et alors la réalité disparut. Non, ils n'avaient pas tout à fait raison, ils exagéraient : sa peau était flétrie, mais blanche, blanche comme un lys. Elle avait même des dents, presque toutes. Ses yeux de chat verts, brumeux, son visage arrondi, pâle et famélique, son front étroit lui plaisaient.

– Comment vous appelez-vous ?

– Paula, répondit la femme, d'une voix tendre, enchi-frenée.

Les mots impressionnaient Esti de façon superstitieuse. Ce prénom lui faisait l'effet d'une rose thé fanée. Il ferma les yeux.

– Qu'est-ce que vous faisiez avant ?

– Coiffeuse.

C'est alors qu'Esti s'agrippa désespérément à sa main et à ses jupes.

Dans les casernes, on sonnait la diane. Les hommes se mettaient en rangs pour évacuer une cour. À leur tête le capitaine se tenait sur son cheval dansant, sabre au clair, faisant claquer des commandements en allemand entre ses dents, sur quoi cette terrible mécanique faite de chair humaine et d'acier s'ébranla, vira et s'engagea dans l'avenue Üllöi. De jolis sous-lieutenants parfumés à l'eau de Cologne dirigeaient la manœuvre. Sur leur sabre, sur leur dragonne jaune et noire

étincelait la matinée. L'empereur et roi François-Joseph régnait, il siégeait là-haut à Vienne, sur son grand trône.

Esti rentra lentement chez lui par l'avenue Úllői. La porte d'entrée était déjà ouverte, il n'avait pas besoin de donner de l'argent au concierge. Il se précipita au quatrième étage, dans sa chambre où, la veille, à onze heures du matin, Sárkány l'avait réveillé.

Sur son bureau, il trouva une carte postale de la province, de ses parents. Cela lui fit grand plaisir.

Ils la lui envoyaient de la célèbre fête d'anniversaire de son oncle, à laquelle chaque année se retrouvaient les trois familles parentes, les Csendes, les Esti et les Gách. Il y avait eu des abattis d'oie au riz, du rôti de porc à la tsigane, des croissants à la vanille et aux amandes. Beaucoup, beaucoup de salutations de tout le monde, des parents, des connaissances, et même de l'amie de sa sœur cadette. Son petit frère écrivait que son professeur principal était sévère, sa sœur, qu'elle fréquentait l'école de danse, sa mère, qu'elle aimerait le voir. Qu'il vienne sans faute à la fin du mois, pour les vendanges. Son père n'avait écrit que son nom, de son écriture droite sévère.

Esti lut la carte avec émotion, plusieurs fois de suite. Il marchait dans les vignes de chez lui, sous la tonnelle tapissée de vigne vierge, entre les fauteuils de velours vert du salon. Il embrassait ses chéris avec adoration car, pour comble, il était resté un bon garçon et un frère affectueux. Il pensait : ma mère a une broche d'améthyste de la même couleur que ses yeux. Il pensait : mon père est également déjà debout, depuis quatre heures du matin il est au travail. Il pensait : je n'arriverai à rien, je tournerai mal. Il pensait : je serai tout. Il pensait : je mourrai l'année prochaine, à vingt et un ans. Il pensait : je ne mourrai jamais. Il pensait tout cela en même temps.

La journée qu'il venait de vivre avait été pleine à craquer et mouvementée, mais pas très différente des autres journées. Sa confusion à présent se figeait en chagrin massif. Tremblant, il pressa la carte postale contre lui pour y trouver refuge, il plongea dans la province paisible, là où étaient ses racines et sa force.

Il était bourrelé de remords. Il révisa une fois les verbes irréguliers espagnols. Puis il se déshabilla.

Mais il se releva. Il écrivit une réponse à la carte afin de pouvoir envoyer sa lettre demain matin, dès qu'il descendrait.

Il écrivit :

Chers parents et chers frère et sœur, je vous remercie de vos gentilles nouvelles. En pensée, je suis tout le temps avec vous.

Il aurait fallu aussi répondre quelque chose à l'invitation. C'est alors qu'il se souvint de Sárkány et de Kanicky, qu'il n'aimait pas moins que ses frère et sœur.

Il poursuivit ainsi :

Malheureusement, dans l'immédiat je ne peux pas partir. La nouvelle littérature est en effervescence. Je dois rester ici, je dois être sur la brèche.

Il songea à un meilleur prétexte, mais se borna à ajouter ceci :

Je travaille.

CHAPITRE VI

Dans lequel il fait un très gros héritage, et découvre à quel point il est difficile de se débarrasser de l'argent pour qui le veut à tout prix

Vers l'aube, nous étions dans un cabaret. L'orchestre nègre faisait une pause. Nous bâillions.

Kornél Esti me souffla à l'oreille :

– Vite, donne-moi cinq pengős.

Il paya, puis il dit :

– Bizarre.

– Quoi donc ?

– L'expression : « ennuis d'argent ». On croirait que c'est l'argent qui cause des ennuis. Alors que ce n'est pas l'argent qui en cause, mais justement l'inverse, le manque d'argent, le fait d'être désargenté. Dis-moi (il se tourna vers moi d'un air profondément intéressé), toi qui, à tes moments perdus, as coutume de te mêler de linguistique : y a-t-il une expression pour rendre l'idée que, parfois, l'argent peut être aussi un poids ?

– Oui. Mais c'est en français. *Embarras de riche* *.

– En hongrois, il n'y en a pas ?

– Non.

– Caractéristique, grommela-t-il.

Sur le chemin du retour, il méditait toujours à ce sujet :

– Pas de doute, sale affaire que ces ennuis d'argent. Mais l'inverse l'est tout autant. Quand, vraiment, l'argent cause des ennuis. Quand on en a beaucoup trop. Ça aussi, je connais.

– Toi ?

* *En français dans le texte.*

– Hmmm. J'ai eu autrefois des tas d'argent. Naguère, fit-il rêveur, naguère, guère.

– À la guerre ?

– Non, ici à Budapest. Quand j'ai fait un héritage.

– De qui as-tu hérité ?

– D'une vague tante maternelle. Mária Terézia Anselm. Elle habitait à Hambourg. C'était la femme d'un baron allemand.

– Intéressant. Tu ne m'en avais jamais parlé.

– C'est vrai. Je devais avoir trente ans. Un matin, on m'informe officiellement que ma tante m'a laissé toute sa fortune. La nouvelle ne m'a pas pris au dépourvu. Mais elle m'a étonné. Il faut dire que j'avais entendu dire que ma tante avait un autre neveu, et qu'elle partagerait l'héritage entre nous deux. Celui-ci était mort entre-temps. Quelque part au Brésil. Tu n'as pas une cigarette ?

– Sers-toi.

– Alors je suis parti pour l'Allemagne. Pour être franc, je me souvenais à peine de feu ma bienheureuse tante. Dans mon enfance, on m'avait emmené quelquefois chez elle. Elle habitait dans un luxueux château sur sa propriété, une ferme modèle. Elle était terriblement riche, et terriblement ennuyeuse. Dans l'étang du jardin nageaient des cygnes blancs et noirs. C'est tout ce que je savais à son sujet. Et qu'elle avait beaucoup de terres, plusieurs immeubles à Berlin et à Dresde, et des tas de dépôts dans des banques suisses. Étant donné que depuis dix ans je ne répondais pas à ses lettres, je n'avais plus aucune idée du montant de sa fortune. À l'inventaire, elle s'est avérée plus grosse que je ne pensais. Après avoir tout vendu, tout réalisé en argent liquide – déduction faite des impôts, taxes, honoraires d'avocats – une banque de Hambourg m'a versé presque deux millions de marks.

- Deux millions de marks ? Arrête de blaguer.
- D'accord. Alors parlons de choses plus sérieuses. Tu as combien de tension ?
- Excuse-moi. Continue.
- Toujours est-il que moi, cet argent, changé en monnaie hongroise, je l'ai fourré dans ma valise, et je suis rentré chez moi. Là, j'ai vécu comme auparavant, griffonnant des vers. Je faisais attention à ne pas ébruiter la chose, car je savais qu'alors, c'en serait fini.
- Pourquoi ?
- Écoute : un poète riche, chez nous ? C'est une absurdité pure. À Budapest, on s'imagine que tous ceux qui ont un peu d'argent sont des jobards. S'il a de l'argent, à quoi lui sert d'avoir de la jugeote, du sentiment, de l'imagination ? Ainsi le punit-on. Cette ville est excessivement intelligente. Et par là même, excessivement bête. Elle n'est pas encline à reconnaître que la nature est une païenne qui distribue ses grâces de façon imprévisible, absolument pas charitable. Ici, personne n'aurait reconnu que Byron, qui a été lord et multimillionnaire, avait un brin de talent. Ici, on octroie le rang de génie à titre de compensation – comme une aumône – aux crève-la-faim, aux malades, aux souffredouleur, aux morts-vivants ou aux morts véritables. On affectionne particulièrement ces derniers. Moi, ça n'a jamais été mon truc de braver la titanesque bêtise des gens. Je m'incline humblement devant elle comme devant un puissant phénomène naturel. Cette fois, je n'ai pas manqué aux devoirs de la tradition bohème. J'ai même continué à fréquenter le repaire crasseux de la bohème. J'ai continué à boire mon café à crédit. Chaque matin, je noircissais mes cols avec de l'encre. Je perçais des trous avec une vrille à chantourner dans la semelle de mes chaussures. Je n'allais pas ruiner ma réputation de poète ! Par ailleurs, c'était plus

commode et plus intéressant. Si j'avais crié ma chance sur les toits, aussitôt on se serait rué, du matin au soir on aurait assiégé ma porte, et on ne m'aurait plus laissé travailler.

– Mais qu'est-ce que tu as fait de cette marée d'argent ?

– Ça n'a pas été pour moi un mince casse-tête. Naturellement je ne l'ai pas déposé à la banque. Je me serais immédiatement trahi. Je l'ai enfermé dans un tiroir de mon bureau, au milieu de mes manuscrits. Étonnamment petite, la place que prennent deux millions de couronnes, deux mille billets de mille. Ça faisait un petit tas comme ça. Aussi chiffonné, aussi sens dessus dessous que les autres papiers. Chaque soir, quand je le regardais, des sentiments mêlés s'emparaient de moi. Je mentirais si j'affirmais que je ne m'en réjouissais pas. Moi, j'ai beaucoup de respect pour l'argent. Il signifie tranquillité, estime, puissance, presque tout. Mais autant d'argent était pour moi davantage une entrave qu'un soulagement. Pour commencer une vie nouvelle, pour avoir des voitures, pour déménager de mon cher appartement de trois pièces dans un autre de dix, pour sortir de mon vieux train-train, et pour me coltiner de nouveaux fardeaux, de nouveaux soucis, à l'époque j'étais déjà trop sage. Je n'avais jamais aspiré aux festins arrosés au champagne. Je méprisais le faste, tu le sais. Toute ma vie, j'avais dîné de pain beurré et bu de l'eau. Je n'aimais que les mauvaises cigarettes et les femmes de mauvaise vie. Donc, je me suis mis à réfléchir froidement, logiquement. Quel est mon but, ma vocation, ma passion ? Écrire. En ce temps-là, avec ma plume, je gagnais déjà cinq cents couronnes par mois, facilement. À cela j'ajoutai encore mille couronnes par mois, pour m'assurer une indépendance définitive. Combien de temps vivrais-je ? Mes parents, mes grands-parents sont morts avant cinquante ans. Nous ne vivons pas longtemps dans

la famille. Moi, je m'accordai soixante ans. Cette rente confortable pour trente ans, pour toute la durée présumée de ma vie, sans compter les intérêts, s'élevait seulement à 360 000 couronnes. Je sentais que le reste était superflu. J'ai décidé de le distribuer.

– À qui ?

– C'était là le hic. Je n'ai ni frère ni sœur. Je n'ai qu'un seul parent, un riche industriel, que dans mes rêves je vois toujours en guenilles, et mon plus cher désir, c'est qu'une nuit, par un froid de loup, tandis que je me chaufferai au coin de la cheminée, le ventre plein, lui, dehors, il hante mon seuil, quémendant un morceau de pain, et que je puisse lui crier que je ne suis pas chez moi. Que je donne mon argent à celui-là, ou à ses gamins bien élevés, répugnants, que je déteste encore plus que lui ? Non, non.

– Tu n'as pas pensé à tes amis ?

– À l'époque je n'avais pas d'amis. Nous deux, on ne se voyait plus.

– Merci.

– En général, je n'avais pas une seule relation – ni proche, ni éloignée – que, d'un certain point de vue, je puisse considérer comme plus sympathique que l'inconnu que j'aperçois dans la rue pour la première fois. Ne te méprends pas. Je ne haïssais pas le genre humain. Seulement, je le regardais avec une sorte de tristesse résignée, je ressentais l'inutilité de la vie et la relativité de toute chose. C'est justement pourquoi je ne voulais pas laisser à mon tour un héritage, pour que les autorités en disposent. Je savais – je savais par mon exemple – combien les héritiers sont ingrats. Dis-moi, qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ?

– Ce que tout le monde fait en pareil cas. J'aurais consacré ma fortune à quelque noble dessein, quelque charitable institution.

– C'est ça. C'est ce que je tournais et retournais dans ma tête. Tout d'abord j'ai pensé à des orphelinats, à des asiles pour les vieux, à des institutions pour les aveugles, pour les sourds-muets, pour les filles abandonnées, à des hôpitaux, etc. Mais à cet instant m'est apparue l'image d'un gras trafiquant qui, avec l'argent des orphelins, des vieux, des aveugles, des sourds-muets, des filles abandonnées, des malades, achetait des brillants à sa femme et à ses maîtresses. J'ai laissé tomber le projet. Camarade, je ne suis pas né pour sauver cette humanité qui, quand elle n'est pas frappée par l'incendie, l'inondation et la peste, organise des guerres et déclenche artificiellement l'incendie, l'inondation et la peste. Il y a beau temps que je me suis désintéressé de la prétendue société. D'ailleurs je n'en fais pas partie. La nature insensée, indomptable et vivante, voilà ma famille à moi. Ensuite, j'ai projeté de créer un prix littéraire, une fondation de grande envergure. J'avoue que ça m'a plu pendant un moment. Mais je n'ai pas tardé à voir clairement comment, au fil du temps, les différentes commissions allaient fausser mon intention originale, récompenser des abrutis et des crétins qu'il aurait fallu massacrer d'emblée, cultiver avec mon argent les nabots intellectuels, les bâtards nuisibles au détriment des viables, puis j'ai même entendu les œuvres couronnées traitant des « variantes du genre dramatique » ou de « l'influence de la littérature française », et j'ai été désespéré à l'idée que cette sottise se perpétuerait de génération en génération jusqu'à la fin des temps, comme une malédiction héréditaire. Ça aussi, j'y ai renoncé.

– Quelle a été finalement la solution ?

– Celle-ci : je devais jeter mon argent au hasard exactement comme je l'avais reçu, individuellement. Tout à coup m'est apparu cet empereur dément de l'antiquité romaine

qui, à cheval, semait l'or des deux mains aux heureux et aux malheureux, sans distinction, pour qu'il soit à tout le monde et à personne.

– Autrement dit, tu en as donné à tous ceux que tu rencontrais ?

– Holà, mon garçon. Ce n'était pas si simple. On m'aurait alors reconnu, et tout aurait été découvert. Pense donc, on aurait ricané sur mon compte, on se serait confondu en remerciements, on m'aurait flagorné, les journaux m'auraient sacré « donateur au noble cœur ». Je ne supporte pas ce genre de choses. Il fallait que tout reste absolument secret.

– Et tu as réussi ?

– Attends, s'il te plaît. Crayon en main, j'avais calculé qu'en dehors des 360 000 couronnes pour moi, j'avais encore 1 million 640 mille couronnes, dont je devais me débarrasser de mon vivant – donc, selon mes prévisions, en trente ans au plus. Chaque année, je devais refiler individuellement environ 54 000 couronnes, environ 4 500 couronnes par mois, environ 150 couronnes par jour. Par où commencer ? Au début, ça a marché sans anicroche. Le soir, quand j'avais fini mon travail, je remplissais un mandat – à la machine, cela va de soi – sans mettre le nom de l'expéditeur, et j'envoyais par la poste 150 couronnes, toujours à un inconnu dont j'avais pris le nom et l'adresse au jugé dans l'annuaire, sans chercher à savoir si le quidam était riche ou pauvre. Je ne suivais que les ordres du hasard. Il m'est même arrivé d'envoyer de l'argent à l'une de nos plus grandes banques. La bénédiction pleuvait à tort et à travers. Je sentais autour de moi pétiller, bouillonner cette ville misérable. Ceux qui recevaient mes mandats commençaient sûrement par s'étonner. Qui ça pouvait bien être ? Mais ensuite, chacun se rappelait quelqu'un, un parent, un

philanthrope, un débiteur qui finissait par payer sa dette. Sans doute se disaient-ils : « Comme c'est beau de sa part ! Allons, allons, il a quand même un fond d'honnêteté... » Je fonctionnais comme une sorte de force aveugle, comme une fée espiègle, omniprésente, secouant son invisible corne d'abondance. Mais un an plus tard – hélas –, je me suis fait pincer.

– À la poste ?

– J'étais plus prudent que ça. Je travaillais avec des commissionnaires, des coursiers, des domestiques dans divers coins de la ville, souvent depuis la province, et même depuis l'étranger, par le biais de mes agents. Mais j'ai commis la bêtise, une fois – également sous l'inspiration du hasard –, d'envoyer la somme habituelle à un journaliste, le chroniqueur des affaires policières d'un grand quotidien de Budapest. Celui-ci avait déjà entendu courir des bruits au sujet des dons mystérieux – puisque sur 365 personnes il y a au moins 300 bavards, même si cela va à l'encontre de leur intérêt personnel, matériel –, et le lendemain, ayant recueilli des renseignements, il a fait défiler et s'exprimer dans son journal divers témoins oculaires et auditifs, pis, il a reproduit en fac-similé un de mes mandats tapés à la machine, et il a pondu un conte à dormir debout, une chronique sur un maharadjah indien qui se cacherait ici, intitulée *Pluie d'or*. Oui, j'étais découvert sans qu'on m'ait arraché mon masque. En tout cas j'ai pris peur. Il fallait que j'interrompe aussitôt l'envoi des mandats. Ce qui m'ennuyait pas mal. Je devais inventer de nouveaux moyens, plus astucieux.

– Je ne te comprends pas. Pourquoi tu n'as pas misé toute la somme sur une seule carte ?

– Parce que j'aurais été démasqué.

– Alors, pourquoi tu ne l'as pas donnée aux femmes que tu aimais ?

– Parce que j’aurais été humilié. Tant que c’est possible, je m’efforce de conserver l’illusion que les femmes m’aiment pour moi-même. On dirait qu’en effet, tu ne me comprends pas. La résolution de distribuer cet argent était enracinée en moi comme une obsession, seulement, pas en me fondant sur la justice humaine et la réflexion, mais de façon capricieuse, autrement dit selon la justice supérieure, plus mystérieuse, de la nature. Moi, je ne trouve pas la vie rationnelle. Mais je souffrais quand même, et j’étais révolté par cette absurdité : qu’une pareille fortune pourrisse simplement dans le tiroir de mon bureau, et que non seulement moi, je ne puisse pas l’utiliser, mais que d’autres non plus n’y trouvent aucun profit. Les jours où je n’arrivais pas à me débarrasser de la somme prévue, j’étais bourrelé de remords. Ma tâche était toujours plus difficile, plus compliquée. Il s’était déjà produit que plusieurs rations quotidiennes s’accumulent. Plusieurs fois j’avais commis des âneries téméraires, m’exposant à me faire remarquer et attraper. Une nuit où je traversais le pont – assez étourdiment –, j’ai jeté 600 couronnes sur les genoux d’un mendiant accroupi là, puis j’ai pris mes jambes à mon cou. Mais je faisais rarement ce genre de choses.

– Alors, comment as-tu écoulé ton argent ?

– Tantôt comme ci, tantôt comme ça. Par exemple, quand je voyageais, je descendais aux plus grandes gares, je mangeais une saucisse, une pomme, je liais conversation avec le buffetier qui tenait son restaurant ambulant sur un plateau accroché à son cou par une courroie, je tardais à le régler jusqu’au dernier moment, et lorsque la locomotive sifflait, je lui jetais un billet de cent couronnes, je sautais dans mon compartiment, je me cachais, et je laissais le buffetier me chercher, et agiter la monnaie vers ma fenêtre. Au café, j’oubliais sous ma serviette de table un billet de

cinquante couronnes, et ensuite j'évitais jusqu'aux environs de ce café. Je m'inscrivais dans des bibliothèques publiques, et entre les pages des livres je glissais un ou deux billets. Dans mes promenades, je semais des sommes plus ou moins importantes. En pareil cas je continuais en retenant mon souffle, comme si j'avais fait un mauvais coup. La ruse a réussi plusieurs fois. Mais il m'est arrivé – deux fois, même – qu'on coure après moi – une fois un écolier, et une fois une dame en deuil – et qu'on me rapporte mon argent. J'ai rougi, bafouillé quelque chose, et j'ai fourré les billets dans ma poche. Et eux, les pauvres, ils ont mal pris que je ne les remercie même pas de leur gentillesse, et que je ne leur donne pas de récompense pour m'avoir rapporté honnêtement l'argent.

– Inoui.

– Tu ne soupçonnes pas comme il y a peu d'endroits où bazarder l'argent quand on s'y efforce vraiment. On n'en veut tout simplement pas. Même les chiens n'en veulent pas. Pendant un an je me suis débattu ainsi, péniblement. J'avais déjà si mal géré mes affaires que – selon la formule – « après vérification de mes livres de comptes », il me restait 1574 couronnes qui n'avaient pas trouvé preneur. Au début de la troisième année, la chance m'a souri. J'étais allé voir à Buda un petit dentiste débutant, modeste. Il m'a détartré les dents, et m'a posé cette superbe dent en or qui, depuis lors, fait partie intégrante de ma personnalité de poète. Au portemanteau de la salle d'attente pendaient quatre ou cinq pardessus. Moi, profitant d'un moment d'inattention, j'ai fourré dans la poche de chaque pardessus un ou deux billets. Le lendemain j'ai poursuivi la manœuvre. Le surlendemain aussi. En une semaine, j'ai dilapidé avec succès tout mon excédent. Les patients s'asseyaient les yeux brillants dans la salle d'attente. Ils se faufilaient de temps

en temps dans l'entrée, et revenaient joyeux, galvanisés, avec dans leur poche l'argent qu'ils avaient fait passer de leur pardessus en un lieu plus sûr. D'ordinaire ils cachaient leur visage dans leur mouchoir, comme s'ils avaient mal aux dents, de peur que leur joie ne se voie et que d'autres ne soupçonnent qu'en fait, ils étaient surtout en mal d'argent. Certains même ressortaient faire un tour dans l'entrée, dans l'espoir que cet inexplicable miracle de la nature se répéterait plusieurs fois dans l'après-midi, ou peut-être dans la crainte que quelqu'un d'autre ne leur pique le cadeau. Moi, hypocritement, je restais tapi au milieu d'eux. Je jouissais de la situation. Mais ça aussi, d'un coup c'est tombé à l'eau.

– Peut-être que ce journaliste l'a appris ?

– Non. Mais le bruit a couru que dans Budapest, il n'y avait pas de dentiste aussi habile, à la main aussi légère que le mien, et son cabinet a pris un tel essor qu'on a commencé à distribuer des numéros d'ordre, et moi, j'ai eu le numéro 628, si bien que je ne pouvais pas savoir quand viendrait mon tour. La bonne ne m'a même pas laissé entrer. Alors j'ai passé mon chemin. Je suis allé exercer mon commerce ailleurs, là où ma pluie d'or fécondante n'était pas encore tombée. Il n'y avait presque plus d'endroits comme ça. Par ailleurs, je devais travailler en faisant toujours plus attention. Eh oui, camarade. Les mailles du filet se resserraient autour de moi.

– Mon pauvre ami.

– Au début de la quatrième année, j'ai trouvé un nouvel expédient. J'ai un ami très proche qui a fait cinq ans de prison pour vol à la tire. J'ai suivi son enseignement. Les leçons étaient douloureuses. Tout d'abord il m'a allongé l'index, il a étiré, assoupli ses phalanges, pour qu'il soit exactement de la même longueur que le majeur, car les voleurs à la tire ne « barbotent » qu'avec ces deux doigts. À la fin de

ses cours, j'opérais déjà plus hardiment, parfois même tout à fait effrontément. À l'occasion d'un défilé officiel, j'ai réussi à fourrer mes 150 couronnes quotidiennes dans l'habit de gala d'un de nos pairs chenu, universellement respecté, connu dans l'Europe entière, et 50 couronnes dans la fourrure de sa toque à aigrette. Mieux, dans le couloir du Parlement, tandis que je papotais avec le ministre des Finances sur la crise économique, j'ai bazardé cent couronnes dans sa poche. De telles occasions se présentaient rarement. La plupart du temps, je rôdais dans les grandes foules, aux matches de football, dans les lieux touristiques où les gens se bousculent et prennent d'assaut les divers moyens de transport. Un dimanche soir, à la gare de Húvösvölgy – je cite cela comme une chance exceptionnelle –, on a volé dans ma poche 750 couronnes. Ce jour-là, je n'avais pas trouvé de travail. À cette époque déjà, je n'osais placer que des sommes plus petites. J'avais l'impression que les détectives m'avaient à l'œil. Imagine, je fourrais des couronnes dans la poche, dans la serviette de mes prochains. Du matin au soir, je restais assis dans des tramways, pour respecter mes engagements. Un jour de mai – je m'en souviens –, je me suis retrouvé à côté d'un vieux monsieur aux yeux bleus, à la barbe d'argent bien taillée, qui, l'air songeur, tenait ses deux mains posées sur le pommeau de sa canne. Il portait un manteau minable. Il avait l'air d'un quelconque percepteur retraité. J'étais en train d'extraire de ma poche une pièce en argent de cinq couronnes et manigançais de l'introduire en douce dans la poche de son pardessus, avec mes deux longs doigts agiles, lorsque le vieux monsieur a emprisonné ma main sous son bras et s'est mis à hurler au voleur. Le contrôleur a aussitôt arrêté le tramway en sonnant l'alarme et appelé un gendarme. J'ai eu beau protester. J'étais pris sur le fait. C'est là que s'est achevée ma carrière...

Kornél Esti ne dit plus rien. Absorbé, il marchait dans la rue déjà inondée de lumière, puis il s'arrêta devant un grand immeuble rouge sombre où il habitait au sixième étage, dans une mansarde. Il tira la sonnette.

– Tu es fou, dis-je, et je l'embrassai.

– Bref, ce n'est pas ennuyeux? demanda-t-il. C'est assez intéressant? Assez absurde, invraisemblable et incroyable? Ça fera assez enrager ceux qui recherchent dans la littérature une démonstration psychologique, un sens, un enseignement moral? Bon. Alors je vais le rédiger. Demain, si je touche de l'argent pour ça, je te rendrai même tes cinq pengős. Allez, salut.

CHAPITRE VII

*Dans lequel apparaît Kütchük, la fille turque,
qui ressemble à une pâtisserie au miel*

L'Orient-Express filait à toute allure, raconta Kornél Esti, me ramenant chez moi par un été brûlant.

Dans le compartiment de première classe aux rideaux tirés où je m'étais assis, en dehors de moi trois femmes voyageaient, trois Turques, trois Turques modernes jusqu'au bout des ongles, sans voile ni préjugés : l'aïeule, la mère et une fille de quinze ans, qui s'appelait Kütchük, autrement dit Kitty, petite Kitty.

Je regardai longuement, ravi, cette charmante famille. L'aïeule, la mère et la fille se trouvaient ici réunies, toutes proches, comme sur certaines montagnes des Alpes l'Hiver, l'Été et le Printemps.

L'aïeule, une matrone grande et sèche de quatre-vingts ans, vêtue de noir, dormait sur la banquette, portant d'énormes perles noires autour du cou. Dans son sommeil elle parlait turc. Elle levait parfois nerveusement ses mains ridées, aux veines mauves et gonflées, à son visage pour le couvrir car, pendant la majeure partie de sa vie, elle avait porté le voile, et même dans son sommeil elle devait sentir que son visage était découvert, de façon indécente.

La mère était d'autant plus moderne. Progressiste quasi ostentatoire. Ses cheveux, qui devaient jadis être d'un noir de jais, étaient décolorés en jaune paille. Elle était directe. Elle fumait une cigarette après l'autre. Elle serra la main – démocratiquement – au contrôleur qui venait d'entrer. Par ailleurs, elle lisait le dernier livre de Paul Valéry.

Kütchük était comme une pâtisserie au miel, blanche et rose. Elle portait une robe de soie rose, et son petit minois

était aussi blanc que de la crème fouettée. Ses cheveux aussi étaient décolorés en jaune paille. En tout point elle semblait une disciple de sa mère. Elle avait presque honte d'être turque. Seules le révélait ses babouches de cuir rouge qu'elle avait mises dans le train, et la quantité de bouquets de roses qu'elle avait apportés avec elle, toutes ces roses de Constantinople d'un rouge ardent, saignant, qui depuis l'aube embaumaient tout le compartiment comme un jardin, et puis son chat angora sous lequel elle avait étendu un tapis turc, son chat angora aux yeux bleus, sourd, sur le sommeil duquel elle veillait tendrement.

Cela me rappela Mahomet, leur prophète débonnaire et touchant qui, un jour que son chat s'était assoupi sous son manteau, préféra couper un petit coin de celui-ci, plutôt que de réveiller son minou favori.

Elles se rendaient à Vienne, de là, à Berlin, de là, à Paris, de là, à Londres. Elles étaient splendidement instruites. La fille parlait des vitamines B et C, la mère, de Jung et d'Adler, des nouvelles écoles hérétiques de psychanalyse.

Elles savaient parfaitement toutes les langues. Elles commençaient avec le français, dans la langue littéraire la plus pure, puis elles passaient à *l'argot* *, peu après elles y mêlaient des mots d'allemand – faisant alterner le parler berlinois avec le dialecte de Lerchenfeld –, mais entre-temps elles papotaient en anglais, et même en italien. Elles n'en tiraient absolument pas vanité. Elles s'en réjouissaient seulement, comme en Europe de l'Ouest des enfants qui se font comprendre des adultes, et circulent, s'affirment partout comme chez eux. Il semblait que leur ambition soit d'être prises au sérieux et considérées comme des Occidentales.

Je voulais leur donner à entendre qu'elles surestimaient

* *En français dans le texte.*

peut-être un peu l'Europe de l'Ouest, et que moi, j'étais loin d'être aussi ravi par la culture occidentale qu'elles-mêmes. Mais j'abandonnai cette intention. Pourquoi gâcher leur plaisir ?

Je préférerais leur montrer mes huit stylos-plume, que je gardais en permanence dans ma poche, mes deux molaires en or, que je gardais également en permanence dans ma bouche, et je me glorifiais de ma tension élevée, de ma radio à cinq lampes, de mon début de calcul rénal, et de l'appendicectomie de nombre de mes parents. À chacune, je disais ce qu'il fallait.

Cela leur fit un effet extraordinaire.

Kütchük souriait, me regardait émerveillée de ses sombres yeux féériques, avec un tel respect, une sincérité si ouverte, que cela me troublait. Je ne savais pas ce qu'elle me voulait. Au début je crus qu'elle se moquait. Mais ensuite, elle attrapa mes deux mains et les pressa contre son cœur. C'est ainsi qu'une colombe doit attaquer un vautour.

Dans tout cela, il n'y avait aucune coquetterie ou perversité. Elle croyait que les filles bien élevées, progressistes d'Europe de l'Ouest se comportent ainsi avec les hommes qu'elles viennent de rencontrer dans le train. En conséquence, moi aussi, je m'efforçais de me comporter comme les hommes bien élevés, progressistes d'Europe de l'Ouest se comportent dans un cas semblable.

Sa maman voyait tout cela, mais ne s'occupait guère de nous. Comme je l'ai mentionné, elle était plongée dans Paul Valéry.

Nous sortions dans le couloir. Là, nous jouions à nous poursuivre, nous éclatons de rire, nous nous serrions les mains. Ensuite nous nous accoudions à la fenêtre. C'est ainsi que je la courtisais :

– Tu es la première fille turque, disais-je, car je la tutoyais déjà, la toute première fille turque que je rencontre. Kütchük,

Kitty, ma Kitty à moi, je t'aime. Autrefois, à l'école, j'ai appris la défaite de Mohács*. Je sais que tes ancêtres ont répandu le sang de mes ancêtres, et qu'ils nous ont réduits en un esclavage honteux pendant un siècle et demi. Pourtant, je voudrais être à nouveau pendant cent cinquante ans ton esclave, ton valet, ton tributaire, ma chère petite ennemie, ma chère parente orientale. Tu sais quoi? Faisons la paix. Moi, je n'en ai jamais voulu à ton peuple, parce que c'est de lui que nous avons reçu nos mots les plus beaux, ces mots sans lesquels je serais malheureux. Je suis un poète, un amoureux, un fou des mots. Vous nous avez donné le mot : *perle*, et le mot : *miroir*, et le mot : *cercueil*. Toi, la perle qui respandit dans le miroir de mon âme, jusqu'à ce qu'on cloue mon cercueil. Est-ce que tu comprends, quand je dis : *anneau, dé, froment, vin*? Comment ne comprendrais-tu pas, puisque ceux-là aussi sont des mots à vous, et même les lettres, l'écriture qui me fait vivre. Toi mon anneau, toi mon dé, mon froment nourrissant, mon vin enivrant. Je vous dois trois cent trente de nos mots les plus élégants. Depuis longtemps déjà, je cherchais quelqu'un, un Turc, à qui je puisse exprimer ma reconnaissance indéfectible pour cela, à qui je puisse rembourser au moins en partie cet emprunt lexical, envers qui je puisse m'acquitter de cette dette étymologique qui depuis lors m'a tellement, tellement rapporté...

Ainsi flambais-je et m'exaltais-je, quand soudain notre train s'engouffra dans un sombre tunnel. Kütchük défaillit tendrement contre moi. Et moi – lestement et fougueusement – je me mis à baiser sa bouche.

Si mes souvenirs sont exacts, je lui donnai exactement trois cent trente baisers.

* En 1526 à la bataille de Mohács, les Ottomans battirent les Hongrois.

CHAPITRE VIII

*Dans lequel le pauvre journaliste Pali Mogyoróssy
perd subitement la raison dans un café,
après quoi on l'enferme à l'asile*

Ils tâchaient de le calmer :

– Pali, allons, Pali.

– Pali, attention. Tout le monde te regarde.

– Garçon ! Gergely, le vieux, l'excellent journaliste qui connaissait tous les scandales étouffés, tapa dans ses mains. Garçon ! Un café noir dans un verre ! Pali, assieds-toi. Bois ton café, Pali...

Ainsi palizaient les journalistes, tous chroniqueurs des affaires policières qui, par cette nuit d'août enchanteresse, autour de onze heures, avaient déboulé dans ce café, repaire nocturne des chroniqueurs des affaires policières.

Au milieu du groupe, il y avait quelqu'un qu'on ne distinguait pas tout de suite. Il portait un imperméable transparent, un chapeau de paille flambant neuf, c'était également un chroniqueur des affaires policières : Pali Mogyoróssy.

Déjà ils avaient pris place à la table qu'ils occupaient depuis des décennies. Tous les cinq, ils observaient Pali, avec une curiosité mal déguisée.

Pali Mogyoróssy ôta son chapeau de paille flambant neuf. Ils regardèrent ses cheveux blonds, soyeux, séparés par une raie sur le côté, qui couvraient son crâne menu, d'une délicatesse féminine. Quand il suspendit son magnifique imperméable au crochet de fer, un garçon svelte, courtois, fort sympathique apparut devant eux, malgré ses quarante ans quasiment un garçonnet, qui aurait pu porter des culottes courtes. Il était joliment habillé. Costume Burberry vert à pois, chemise en zéphyr, nœud papillon en

soie blanche où courait, presque invisible, une raie jaune pâle. Comme s'il sortait d'une boîte.

Sur la table de marbre, il jeta un paquet enveloppé de papier qui contenait une autre chemise de zéphyr, et deux paires de gants en peau de chamois. C'était tout son bagage.

L'après-midi, à une heure et demie, il était arrivé à la gare du Sud, par le rapide du Balaton; depuis il n'était même pas rentré chez lui.

Il avait passé ses vacances d'été, un mois entier, aux bains de Héviz, où il s'était reposé, et joignant l'utile à l'agréable, avait pris soin de sa santé. Il s'était baigné dans le lac brûlant, riche en radium, sur le sombre miroir duquel flottaient des lotus indiens exubérants, gigantesques; il s'était étiré dans la vase, il avait pelleté sur lui la boue soufrée, en particulier sur son bras gauche qui, dernièrement, lui causait des douleurs lancinantes.

Le rhumatisme avait disparu en une semaine. Avec lui les maux de tête, et aussi l'épuisement causé par l'insomnie. Pendant ses vacances, il était resté en effervescence. Il écrivit cinq chroniques « pittoresques », qu'il envoya par lettres express recommandées à sa rédaction. Les semaines s'envolaient à la vitesse de l'éclair. Mais il ne put supporter que trois semaines. À la quatrième, il fit ses bagages, sa patience était épuisée, et sans tarder il prit le chemin du retour.

Quand il descendit du train et qu'à une heure et demie, il aperçut le parc Vérmező et le mont Gellért, une joie indicible étreignit son cœur. Budapest, ce garçon né à Budapest l'adorait. L'après-midi lumineux rayonnait, tout était promesse, bonheur. Son léger bagage à la main, il monta au Château, admira la vue du haut du Bastion des Pêcheurs, se fit prendre en photo – il fit tirer trente exemplaires, pour pouvoir en distribuer à ses amis et éventuellement les publier dans certains journaux illustrés –, prit son goûter

dans un salon de thé, ensuite il se promena, des heures agréables, délassantes s'écoulèrent; puis tout à coup, ce fut le crépuscule, et la lumière couleur de bière tourna au brun rosé, et alors, sous les feuillages frais, il descendit doucement de la colline, traversa le Danube vers Pest et, aux alentours de la préfecture de police, tomba sur ses amis.

– Encore un café! cria Gergely au garçon qui s'approchait de leur table. Sept (il montra avec les doigts), sept. Car Esti venait d'arriver.

Une demi-heure plus tôt, ils lui avaient téléphoné pour qu'il vienne tout de suite. En lui expliquant pourquoi.

Esti n'écrivait pas d'articles sur les meurtres crapuleux, les fraudes bancaires, les arrestations, mais des histoires sur lui-même et sur ses prochains, qui ne s'étaient peut-être pas produites, mais auraient pu se produire, des vers, des romans; bref, il exerçait le métier d'écrivain au sens strict.

D'ailleurs, il n'était encore jamais venu dans ce café, où les chroniqueurs des affaires policières fumaient de petites cigarettes nerveuses et, vers deux heures du matin, pendus aux téléphones, hurlaient dans le combiné des histoires de domestiques assassins, de monstres terrorisant les familles, de satyres, au sténographe de service siégeant à la rédaction, épelant les noms des faits et des victimes – Sükki comme Sándor, Üxhüll, Károly, encore une fois Károly, non, de nouveau Károly, et Ilona –, ou traînaient jusqu'à l'aube en bavardant sur le divan de peluche élimé, et bâillant, gesticulant, veillaient sur les mourants récalcitrants de la nation, homme politique d'un âge avancé ou vieil écrivain chevronné pour, quand à la fin des fins ils consentaient à mourir, « transmettre à la rédaction », et que le rédacteur de nuit puisse mettre en page les colonnes de plombs déjà composées depuis des semaines, attachées avec une ficelle, ruisselantes d'une consternation fraîche et larmoyante.

Dépaysé, Esti regarda autour de lui.

C'était un homme de haute taille, d'une constitution de champion, d'apparence vigoureuse, mais intérieurement, il était mou et faible. Ses yeux bleus et las reflétaient une sorte d'effroi perpétuel. Ses gestes étaient fiévreux, hésitants. Dans son incertitude, il était toujours enclin à faire le contraire de ce qu'il avait projeté. Son esprit sceptique était confus. Il était tellement hypersensible qu'autrefois, à tout bout de champ, il pouvait éclater en sanglots sur n'importe quoi, à la vue d'un porte-allumettes abîmé ou d'un visage fatigué; au fil des années cependant, il avait éduqué cette tendance naturelle de son système nerveux à entrer en résonance, il l'avait endurcie jusqu'à la cruauté et, comme une force motrice, il la connectait sciemment à son art. Il voulait seulement ressentir, regarder. L'unique chose qui le maintienne en vie et le relie un tant soit peu à la communauté des hommes, c'était cela, et sa crainte devant la suprême obligation de mourir. C'est pourquoi, chez lui, il s'entourait d'un rempart de livres médicaux, avant les repas il se désinfectait les mains, il était effrayé et attiré par ce qui est malade et maladif, corrompu et étrange, il recherchait les occasions d'observer les affections mortelles, peut-être dans l'intention, s'il ne pouvait supporter l'idée de la mort, de jeter au moins un regard dans son antichambre; et en général, il était fatalement excité par les choses horribles, les petits et les grands drames de l'anéantissement, la destruction lente ou rapide, car il espérait qu'il pourrait quand même surprendre quelque chose du mystère de ce moment où nous sommes foulés par des pieds inconnus et où l'être bascule insensiblement dans le néant.

Cette fois aussi, c'est cela qui l'amenait.

Après avoir entendu la nouvelle, il avait reposé le combiné sur la fourche, éteint sa lampe et, abandonnant sur

son bureau les manuscrits en meules désordonnées, s'était précipité au café des journalistes.

Ses amis campaient sous un lustre, dont les ampoules à moitié grillées diffusaient sur la compagnie une lumière écarlate, hostile. Il eut peine à les repérer dans l'épaisse fumée âcre. Gergely lui tendit sa main droite, dans laquelle se consumait un Média blond au bout d'un fume-cigare.

Esti serra la main à ses collègues, à Gergely qui lui avait téléphoné, à Skultéty au teint verdâtre, à Vitényi auquel il se présenta, à Zima, le journaliste allemand, et au cher et chauve Bolza, qui pour faire de l'humour saluait tout le monde ainsi : « Salve ».

Il garda Pali Mogyoróssy pour la fin.

Pali, à ce qu'il semblait, était content qu'Esti soit venu. Il se leva sur-le-champ, attendit pendant qu'il serrait la main aux autres, puis retint longuement sa main, la réchauffant dans sa paume veloutée, adoucie par la glycérine, plus brûlante que la sienne. Il s'inclina même un peu vers lui, comme s'il voulait l'embrasser, comme s'il voulait pencher la tête sur sa poitrine.

– Esti, fit-il d'une voix basse, enrouée, comme c'est bien que tu sois là, toi aussi. J'ai besoin de toi cette nuit, dit-il avec un regard reconnaissant. Je t'attendais.

Cela surprit Esti.

Eux deux, ils n'avaient jamais été copains, bien qu'ils se soient connus à l'adolescence. Leur vocation, leurs centres d'intérêt les avaient appelés en des lieux différents. De ce fait, dans toute leur vie, c'est tout juste s'ils avaient échangé trente ou quarante phrases, consistant en fragments du genre : « Salut, qu'est-ce que tu deviens ? – Rien. – Bon, salut. » Cependant, Esti – c'est seulement maintenant qu'il le réalisait – avait pour lui une sympathie secrète. En un éclair, il comprit que durant ces vingt années trop tôt révolues, tandis

que leur jeunesse s'enfuyait, malgré lui il avait observé Pali, s'était occupé de lui davantage qu'il ne l'avait cru.

Avant tout, il était intéressé par ses manières de garçonnet, qui avaient préservé son aspect extérieur du vieillissement. Ce qui lui plaisait aussi, c'est qu'il était un taciturne obstiné qui, parfois pendant des semaines, ne parlait à personne, et ne parlait jamais de lui. Pour Esti, qui ne savait parler, écrire, entendre de propos qu'à son sujet, cela le rendait mystérieux. Ses ennuis d'argent qui, dans ce milieu, étaient presque un titre de gloire, il ne les mentionnait pas. Ses habits, sa chemise, ses ongles polis et brillants étaient toujours impeccables. Il se taisait sur sa famille de noblesse ancienne. En outre, il exerçait consciencieusement et excellentement son métier de marmiton dégourdi, mais avec un certain dédain, et il savait tenir à distance les gens que, par ailleurs, il traitait avec une courtoisie recherchée. Si bien qu'Esti se sentait inconsciemment honoré lorsque Pali, dans quelque débit de boisson, l'invitait à sa table d'un geste distingué, imperceptible; aussi s'installait-il à côté de lui et le fixait-il pendant quelques minutes, mais il ne tardait pas à s'éloigner, car Pali ne quittait pas, même pour lui complaire, son silence tenace, apparemment lourd de sens. Il buvait comme un trou, vin, eau-de-vie, ce qui tombait. Il « descendait » des litres, il était presque tout le temps ivre. Mais son ivresse ne se voyait pas. Il pâlisait seulement un peu plus, un masque de cire tombait sur son visage, et cela accentuait encore davantage son sérieux.

Esti s'était rappelé tout cela dans un tel raccourci que sur le moment, il n'aurait guère été capable de le détailler ainsi. Ensuite il vit encore deux images, deux séquences de cinéma tournées jadis, dont le souvenir superbe n'avait pas déteint. Une fois – il devait y avoir vingt ans de cela –, Pali Mogyoróssy sablait le champagne au Café-concert, après

minuit, et sous la clarté diurne des lampes à arc, il avait posé la main sur les cuisses enfarinées et décaties d'une danseuse en jupe jaune, qui avait sur le visage une mouche plus grande que d'ordinaire, sans doute pour voiler quelque défaut ou cicatrice. L'autre image était moins significative, mais pas anodine. Deux ans plus tôt, un après-midi de novembre à cinq heures moins le quart, Pali Mogyoróssy était assis derrière la vitre du grand café du boulevard, seul, plongé dans ses pensées, un porte-journal en osier à la main, mais ne lisant pas ; et Esti, qui passait tout près de lui sur le boulevard, avait toqué à la vitre. Pali Mogyoróssy n'avait pas entendu, il avait continué à bayer aux corneilles, mais Esti, en rentrant chez lui, s'était demandé à quoi il pouvait bien penser à ce moment-là.

À présent, Pali l'invitait à sa table d'un geste distingué, imperceptible. Esti s'assit. Il demanda ce qu'il y avait de neuf. Mais personne ne répondit.

À partir de là, les cinq journalistes observèrent Esti. Pali n'était plus le centre d'intérêt, comme tout à l'heure, car ils savaient ce qu'ils savaient. Maintenant, la stupeur qu'ils avaient dégustée avec une douloureuse, une horrible volupté, l'épouvante et le ricanement, ils auraient aimé les voir naître à nouveau sur le visage d'Esti, de même qu'ils étaient à nouveau charmés par des anecdotes souvent entendues, lorsqu'ils les racontaient à d'autres.

Le visage d'Esti ne trahissait rien. Sa tête – soit par gêne, soit par arrogance – restait baissée. Il prit le journal sur la table de marbre, et se cacha derrière.

Par en dessous, il ne jeta qu'un seul coup d'œil à Pali. Il était plus agité que d'habitude, et son visage était rose vif. Il semblait avoir bu davantage qu'à l'accoutumée, des boissons plus fortes.

On apporta les cafés, tous les sept ensemble.

Le café était brûlant, imbuvable. Au moins à soixante degrés. Sur le bord interne des verres, de grosses perles liquides ruisselaient.

Les journalistes le repoussèrent. Zima maudit le patron de donner à boire une chose pareille à la « presse ».

Pali attrapa un verre fumant, qui devait lui roussir la peau des mains, et le but d'un trait, jusqu'à la dernière goutte.

Le journal tomba des mains d'Esti. Dans son étonnement, il s'affala sur le dossier de sa chaise et le regarda fixement. Il pensait – et rien que d'y penser, c'était effarant – aux brûlures que ce liquide bouillant devait infliger à l'œsophage, aux parois de l'estomac.

Gergely, guettant l'effet, regardait Esti. Zima frappa dans ses mains. Vitényi, Bolza secouèrent la tête. Quant à Skultéty, qui en avait vu d'autres et était blasé en matière d'hilarité, il étouffa un nouvel éclat de rire dans son mouchoir.

Pali le remarqua et, pour s'en défendre, se solidarisa avec lui. Il rit également, distraitement.

– Donnez-moi une cigarette, fit-il.

Cinq cigarettes surgirent dans la main des cinq journalistes.

Pali en alluma une. Il aspira la fumée et la rejeta. Les autres aussi en allumèrent, à l'exception de Gergely, qui ne fumait que le cigare. À part lui, tout le monde fumait la cigarette. Esti aussi.

Pali ne mordait pas bien à l'hameçon. Il se borna à dire à Zima, assis à côté de lui :

– Je vais aussi me faire refaire les dents.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Il haussa les épaules. Eh bien, pour les changer. Pour pouvoir mastiquer. Là au fond, il ne reste plus que deux racines à extraire. J'ai un excellent dentiste.

Il ouvrit un large bec et, à Zima qu'il connaissait à peine, il exhiba sa cavité buccale. Entre divers chicots luisants de salive, les bridges jetaient des reflets dorés dans les ténèbres. Il glissa un doigt prudent vers les deux racines que l'excellent dentiste allait lui ôter sans douleur.

Ce n'était pas encore assez théâtral. Gergely l'excita, pour lui faire « exécuter » au moins certains de ses meilleurs numéros.

- Heureusement que Pali a un appétit formidable.
- Oui, dit Pali, chaque jour je mange trente abricots.
- Combien ? demanda Skultéty.
- Trente.
- Tu ne pourrais pas en manger par exemple quarante ?
- Non. Trente seulement.

Il se lança dans une explication fleuve à l'intention de Zima, sur l'importance de l'alimentation, l'importance du vêtement, l'importance de la santé. Il mentionna aussi qu'il avait commandé quatre nouveaux costumes.

- Donnez-moi une cigarette, dit-il.

De nouveau les cinq journalistes lui lancèrent des cigarettes, mais c'est tout juste s'il les remarqua. Au cours de la soirée, ils avaient déjà entendu plusieurs fois l'histoire des dents, celle des trente abricots, celle des quatre costumes, et l'affaire commençait à les lasser. Leur système nerveux alerte, fait pour accepter et rejeter immédiatement toutes les horreurs et ensuite manifester de « l'ennui », ne trouvait pas d'aliment ; en outre, ils avaient honte devant Esti de l'avoir « fait rappliquer » pour rien, et de faire chou blanc avec Pali. C'est pourquoi Skultéty pêcha dans sa pochoitrine des épreuves à corriger, le dernier article de Pali Mogyoróssy, envoyé de Héviz une semaine auparavant, que le rédacteur naturellement n'avait pas publié. Au bas de l'article, Pali avait signé avec ses deux titres de noblesse : *Pali Mogyoróssy du Mogyoród Inférieur et Supérieur*.

Pendant que Pali passait en revue ses amours et ses succès, organisant pour ainsi dire une braderie expéditive de sa vie, Esti put parcourir tranquillement l'article sous la table de marbre.

C'était une chronique, une chronique solide, joliment troussée. Elle rapportait que cet été, sur les rives du lac Balaton, on avait inventé une serrure incassable, toutes les villas en avaient été équipées, et de ce fait *les cambrioleurs locaux avaient migré en vingt-quatre heures dans le Nord-Est du pays*. Esti sourit à la dernière phrase.

Gergely, qui avait repéré ce sourire avec l'acharnement passionné du chasseur, donna une tape à Pali en même temps que Skultéty.

– Allons, Pali, qu'est-ce qui se passe avec les veuves et les orphelins de journalistes ?

– Ah là là ! fit Pali, tournant vers eux son visage embrasé, mais veule. On le met dans le secret, lui aussi ? Et il fit un clin d'œil à ses amis, qui étaient déjà au courant.

– Bien sûr, il est venu pour ça, dirent-ils en désignant Esti.

– Esti, tu n'en parleras vraiment à personne ? questionna Pali d'un ton confiant.

– Non, répondit Esti, pas un mot.

– Eh bien, dit-il en jetant un regard circulaire, nous sommes tous milliardaires. Toi aussi, moi aussi. Combien veux-tu pour une de tes nouvelles ? Allons, fit-il, encourageant Esti avec ce genre d'indulgence qui excuse toute cupidité. Cinq cents ? Mille ? Tu les auras.

– Comment ? marmonna Esti, pour dire quelque chose.

– Comment ? répéta ironiquement Pali. Donne ta parole d'honneur que tu n'en parleras à personne. Sinon, terminé. Que d'autres s'en chargent.

– Raconte-nous, le pressèrent les journalistes.

– Donnez-moi d’abord une cigarette. Écoute, fit-il en grattant une allumette, c’est tout simple. Sans compter que le but est très noble. Les veuves de journalistes... les orphelins de journalistes.

– On sait, on sait. Allez, vas-y.

– Bref, moi et toi et encore quelqu’un – nous allons décider qui –, demain, nous ferons le tour de la ville en voiture, nous irons trouver tous les grands commerçants de Budapest, et nous leur communiquerons mon idée, que je vous cède gratuitement. Les veuves de journalistes...

– Laisse tomber les veuves, firent les reporters.

– Donc, nous dirons aux commerçants d’écrire dans leurs vitrines : *à partir d’aujourd’hui, remise de 25 % sur tous les articles*. Seulement ça. Bien sûr, tu ne comprends pas encore.

– Non, reconnu carrément Esti.

– Attends. Qu’est-ce qui arrivera ? Les gens se précipiteront comme des fous dans les magasins, les commerçants vendront tout, ratisseront des milliards, et nous, sur ce profit énorme, nous retiendrons pour nous seulement 5 %, écoute bien : cinq pour cent. Ce n’est pas beaucoup. C’est équitable. Ils marcheront certainement. Tu ne comprends toujours pas ?

– Non.

– C’est-à-dire (et ça, il le chuchota) qu’en fait, les commerçants vendront leurs articles au même prix qu’avant. C’est ça l’astuce. Tu comprends maintenant ?

– Je comprends.

Esti s’assombrit. Il était stupéfait que ce soit seulement ça, aussi stéréotypé et mécanique. Les journalistes aussi étaient déçus par Pali, ils lui avouèrent leur déconvenue. La combine était faible. Leurs chapeaux à la main, ils suggérèrent de s’en aller.

Pali sortit volontiers, car il ne trouvait pas ce café approprié, il cherchait un autre café où il y ait moins de monde, où l'on puisse discuter plus en sécurité. Il se pendit au bras d'Esti, et – oubliant son projet précédent – lui promit une Lancia, qu'il lui ferait amener le lendemain matin devant chez lui.

Dehors, la nuit d'été fraîchissait un peu, elle était merveilleusement douce, peut-être même encore plus envoûtante que l'après-midi si vite réduit en cendres. Elle était calme et ondoiyante. Lentement, rythmiquement, elle se mouvait dans son profond silence, elle palpait en vagues profondes qui se balançaient alternativement selon les lois du flux et du reflux, dissimulant sous elles d'immenses strates et remous. Des étincelles s'allumaient sur les ponts, des couronnes de feu sur le Danube et le mont Sváb, qui semblait un transatlantique en partance avec ses points incandescents. Des lueurs fusaient. Des lampes brûlaient, comme d'habitude, juste un peu plus vives. Les acacias, filtrant les rayons des becs de gaz, projetaient sur l'asphalte des dentelles d'ombre noire qui vibraient aussi, s'étiraient élastiquement, se contractaient, comme la surface de l'eau. Budapest devenait une ville sous-marine. Des camions pagayaient, oscillant paresseusement au milieu de la nuit, des voitures viraient tels des canots à moteur, balayant violemment la jaillissante écume de l'obscurité, et tous ces véhicules aquatiques propulsaient Pali qui, les bras écartés, nageait dans l'ivresse et dérivait vers son but à une allure infernale. Il jouissait de cet ordre, de cette commodité, de cette rapidité. Et où que le rejettent les flots, ce serait bien, délicieux et généreux.

Esti parlait à Pali de rentrer à la maison, de se coucher, de se reposer. C'était comme si Pali n'avait même pas entendu.

Quand ils arrivèrent devant la préfecture de police, Esti prit congé de lui. Pali s'empara de sa main.

– Alors tu t'en vas déjà? demanda-t-il tristement. Tu me laisses tomber, toi aussi? Et ses yeux s'emplirent tout à coup de larmes. Maintenant? Mais il fallait que tu voies tout. Et il ne lâchait pas sa main.

C'est ainsi qu'il le tira à l'intérieur.

Esti fut ému. Lui qui vivait si seul à Budapest, comme s'il habitait à Madagascar ou sur les îles Fidji, n'avait jamais goûté une chaleur aussi amicale. Il resta avec lui.

La compagnie fit une irruption tapageuse dans l'établissement. Des détectives, des commis aux écritures, des employés saluèrent Pali, qu'ils connaissaient depuis deux décennies. Au groupe mouvant au milieu duquel se tenait Pali, accroché au bras d'Esti, plusieurs se joignirent. Des étrangers curieux, souriant d'un air compatissant, lui adressaient des questions et lui emboîtaient le pas sous les voûtes résonnantes. Pali ne s'en étonnait pas. Il trouvait naturel que tout le monde « soit ensemble » pour cette nuit qui n'était pas comme les autres, et que d'autres que lui éprouvent ce changement bénéfique grâce auquel de nouveaux projets sensationnels fusaient dans leur cerveau avec une légèreté sans entrave. Pendant que Gergely et Skultéty, à deux téléphones différents, s'entretenaient en même temps avec la rédaction de ce qu'il fallait faire du malheureux, Esti reporta son attention ailleurs. Il contemplait l'idylle nocturne, les dortoirs plongés dans la lumière verte, vacillante, les grossiers lits de planches, les paillasses où dormaient les gendarmes avec leur sabre et les bagarreurs qui avaient pris un coup de couteau, attendant le constat médical; les commissaires gaillards, fringants, moustachus qui, intacts au milieu de tant de corruption, surveillaient devant une barrière métallique les vagabonds pincés lors d'une rafle; les nourrices

occasionnelles en fichu, les filles des rues à l'aspect presque distingué, les jeunes souteneurs; et il pensait que c'était dans cette richesse douloureuse de la vie, dans ce foyer de la coercition et des lamentations, que s'étaient déroulées les plus belles années de Pali.

De nouveau ils marchaient sur le boulevard. En tête, Pali et Esti. Pali n'avait plus besoin de tenir la main ou le bras d'Esti. Il pouvait le lâcher sans crainte. Esti le suivrait même sans cela. Il était attiré par la compassion.

Dans leur dos, les cinq journalistes discutaient à haute voix. Le cher et chauve Bolza défendait l'idée qu'il fallait tout de suite mettre Pali dans une voiture et le ramener chez lui, à sa famille. Gergely soutenait au contraire qu'il pouvait s'attaquer à n'importe qui, car c'était un « danger public ». Skultéty approuvait. En revanche, Pali rabâchait obstinément qu'à une heure et demie, il avait rendez-vous avec une femme à la gare de l'Ouest, qu'à deux heures et demie, il devait parler à la Taverne de Transylvanie devant au moins cinq cents collègues, de l'association à 25, ou plutôt à 5 %, des veuves et orphelins de journalistes et des commerçants de Budapest. En tout cas, l'idée prévalut que dès cette nuit, on allait « le transférer » quelque part.

Pour l'instant, ils entrèrent dans un nouveau café. Là, ils burent du vin doux, jaune. Dix minutes plus tard, ils s'assayaient dans un autre café et buvaient un alcool de poire duchesse. Dix minutes plus tard, dans un troisième café, ils buvaient du vin rouge. Partout ils fumaient des cigarettes. Partout ils étaient connus des garçons, fidèles amis prolétaires des journalistes, qui passaient d'un café à l'autre exactement comme eux d'une rédaction à l'autre. Partout ils bénéficiaient d'une attention spéciale. Pali n'était satisfait nulle part, ce n'était bien nulle part, il fallait encore et encore repartir, une sorte de piété fiévreuse le poussait à faire le pèlerinage du

quatrième café dans un cinquième. Le café est l'église du journaliste.

Là, Gergely et Skultéty, après une longue et savante consultation, décidèrent de téléphoner au service psychiatrique de l'hôpital Saint-Nicolas. Le docteur Wirth leur dit de le lui amener simplement, qu'il était de garde et se tenait à leur disposition. À la caisse du café, ils discutèrent longuement des modalités du transfert, car en tant que chroniqueurs des affaires policières, ils s'étaient fixé pour but que tout se passe sans anicroche, avec tact.

Ils étaient dans ce grand café où Esti, un après-midi de novembre à cinq heures moins le quart, l'avait aperçu plongé dans ses pensées. Pali et Esti étaient installés justement à la table où Pali était alors assis. Mais maintenant les vitres étaient ouvertes, et la nuit affluait dans le café tranquille et délaissé, se fondant presque avec lui. Tous deux étaient accoudés à la rambarde de cuivre. À un moment, le patron aussi vint auprès de leur table, le front plissé, il écouta le pauvre monsieur journaliste et, comme on l'appelait ailleurs, il le salua très bas, bien comme il faut, sans doute pour faire sentir sa délicatesse. Le cher et chauve Bolza se préparait à repartir. Il avait trois filles, c'est pour elles qu'il travaillait nuit et jour, et il se levait toujours tôt. Devant Pali, il souleva en silence son chapeau melon. Pour une fois il ne dit pas : « Salve ».

Vitényi et Zima l'accompagnèrent.

Pali les congédia avec mépris. Comme Gergely et Skultéty mijotaient toujours quelque chose devant la caisse, il resta seul avec Esti.

– Je vais écrire, fit Pali.

– Bien.

– Des romans, des nouvelles, ajouta-t-il, et dans un geste désespéré, il tendit la main vers la tête d'Esti. Je laisse

tomber le journalisme. Je n'écrirai plus de chroniques. Ça ne vaut rien.

Il jeta un regard à la nuit. Une voiture filait sur les pavés en bois.

– Les roues des voitures « grondent », dit Pali. « Grondent », souligna-t-il. Comme c'est beau, la langue hongroise. C'est comme ça qu'il faut écrire. Elles ne roulent pas, mais elles « grondent ».

– Elles « grondent », répéta Esti, et lui qui avait tant de fois jeté tous les mots sur le tapis, s'en était lassé et les avait de nouveau repris, il ne pouvait nier qu'à présent, ce mot lui plaisait, à lui aussi.

– Mais que vais-je écrire ? éclata Pali d'une voix hoquettante, suppliante.

– N'importe quoi. Ce qui t'intéresse. Ce qui te vient à l'esprit.

– Dis-moi, ça par exemple, c'est bien ? « La femme monte dans mon appartement. » Tu m'écoutes ?

– Je t'écoute, fit Esti, dont les oreilles tintaient déjà.

– Tu sais, elle a des cheveux bruns, mais pas noirs, pas châains non plus. (Il réfléchit.) Elle a des cheveux couleur cacao. Ses yeux sont comme ces petites fleurs bleues. Comment les appelle-t-on, déjà ?

– Des violettes ?

– Non, non, dit Pali en secouant la tête.

– Des myosotis ?

– C'est ça. Des myosotis. Et elle est comme le feu, ajouta-t-il si sauvagement qu'à présent, il était effrayant. Son corps est tiède, mais moi je n'aime pas ça. Je vaporise de l'eau de Cologne glacée sur ses cuisses, sur sa colonne vertébrale, jusqu'à ce qu'elle refroidisse complètement. Sur sa tête, je pose une couronne de ces petites fleurs bleues. Comme une mariée morte dans son cercueil. Alors elle s'en

va. (Il médita.) Mais comment finir ? Que dire, quand elle s'en va ?

– Ce qu'on dit d'habitude : « Au revoir ».

– Non, protesta Pali, et dans sa tête flamba une idée, je lui dirai : « avec mon sincère jeu de cœur ». Avec ça, tu peux conquérir toutes les femmes. Elles ressentent alors quelque chose d'irrésistible. Tu entends ? Comme ça : « avec mon sincère jeu de cœur », martela-t-il avec un étrange sourire rusé, fixant Esti de ses yeux de feu. Hoche la tête, si tu ressens ça toi aussi. Tu le ressens maintenant ?

Esti, qui ne ressentait pas ce que les femmes étaient censées ressentir, mais ressentait ce que devait ressentir Pali en ce moment, hocha la tête.

Ce fut pour lui une délivrance, lorsque Gergely et Skultéty interceptèrent Pali et le firent sortir dans la rue. Il ne voulait pas entendre parler de voiture. Il faisait signe à ses amis journalistes de s'arrêter, il s'arrachait continuellement à leurs bras. Il cherchait Esti. Il ne cessait de l'interpeller, tandis que Gergely et Skultéty le conduisaient.

– Esti, j'apprendrai aussi l'italien. Cette nuit même j'apprendrai l'italien, Esti.

À la gare de l'Ouest, heureusement, il oublia la femme aux cheveux cacao. Mais il n'avait pas oublié la Taverne de Transylvanie.

Là, une déception l'accueillit. Il s'attendait à une foule en rumeur, semblable à celle qu'il avait vue aux assemblées extraordinaires des journalistes quand, dans une ambiance explosive, on renversait un président ; mais le bistrot noctambule, dans cette trêve des réjouissances, entre deux et trois heures, où les dîneurs se sont déjà éloignés et les noceurs de l'aube ne sont pas encore arrivés, était vide, seuls rôdaient quelques garçons, posant qui un couteau, qui une cuillère sur une table fraîchement dressée. Les collègues n'étaient

pas venus. Personne n'était venu. Décontenancé, Pali jeta un regard circulaire, fit un geste de dédain. Ça ne valait pas la peine de bouger le petit doigt pour cette vile engeance.

– La Hongrie, soupira-t-il. Les veuves de journalistes, les pauvres petits orphelins de journalistes. Et il pria ses amis de s'asseoir à une table.

Il commanda une soupe. Les autres ne pouvaient plus ni manger, ni boire.

Pali resta à contempler sa soupe sans y toucher, il la mélangea longuement, puis il y versa tout le contenu de la salière, le poivre, le paprika et les cure-dents, et commença à manger. Les cure-dents craquaient entre ses dents.

Ses trois compagnons bondirent.

– C'est épouvantable, se récria Skultéty, épouvantable. Et il regarda dans un miroir son visage verdâtre d'où le rictus acerbe et fiévreux avait dégouliné comme du vinaigre.

– Épouvantable.

– Faisons quelque chose, dit Esti. C'est affreux.

Pali recrachait les cure-dents dans son assiette. Il n'arrivait pas à les ronger.

Gergely, qui avait introduit un nouveau Média blond dans son fume-cigare, se dirigea avec Skultéty vers la cabine téléphonique contiguë à la table. Ils ne téléphonèrent pas. Ils se contentèrent de se lamenter. Le pauvre, le pauvre.

Quelques instants plus tard, Gergely, les cheveux dressés sur la tête, se rua hors de la cabine téléphonique. Il fonça droit sur Pali.

– Saloperie, hurla-t-il, hors de lui, saloperie !

Pali restait assis, l'air niais et indifférent.

– Pali, fit Gergely en lui secouant le bras comme pour le réveiller, on moleste les malades mentaux.

– Où ça ? dit-il, sortant de sa torpeur, et les muscles de son visage bougeaient mollement.

– Mais à l'hôpital Saint-Nicolas. On vient de nous téléphoner. Cette nuit, on a battu deux malades mentaux jusqu'au sang.

– C'est un scandale! renchérit Skultéty. Un scandale national.

– Une affaire à sensation, dit Pali. Payez. Et, tel un soldat qui dans son sommeil entend le commandement, il bondit sur ses pieds, se rappelant ses devoirs de journaliste, son rôle d'informateur du public, le mandat donné par l'humanité. Ne bouclez pas cette édition, ordonna-t-il. Je veux dix colonnes. Et donnez-moi une autre cigarette.

Esti sentit le moment opportun pour s'éclipser. Il n'en pouvait plus. Il haïssait ce cirque. Il se dégoûtait lui-même. Il s'enfuit furtivement sur le trottoir d'en face et, de là, guetta la suite des événements.

C'est Gergely qui sortit le premier de la Taverne de Transylvanie, en tant qu'organisateur né et expérimenté de toutes les affaires horribles, et il siffla une voiture. Il promit au chauffeur un bon pourboire et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Ensuite vint Skultéty. Après lui Pali, nu-tête. Sur ses cheveux blonds et soyeux, il posa son chapeau de paille flambant neuf, dont les fibres végétales jadis vivantes étaient à présent aussi flétries, aussi mortes que le crâne qu'elles recouvraient. C'est lui qui monta le premier dans la voiture, puis Gergely et Skultéty. Ils partirent.

Esti rentra chez lui à pied par l'avenue Andrassy. Il avait fumé trente cigarettes cette nuit-là, et bu huit cafés, il était intoxiqué de nicotine et de caféine. Il haletait. Il ne cessait de s'arrêter en s'accrochant aux murs des maisons, il tâtait son pouls au radius de son bras droit, à son cou. Son cœur fragile battait la chamade. Il avait des nausées. Malgré tout, il ne regrettait pas d'être venu. En même temps que la pénible expérience, il avait emporté quelque chose de

chaud, une sorte de chaleur animale et d'attachement auquel il avait plaisir à penser, la dernière affection d'un homme. Il se sentait plus riche d'avoir été aimé pendant quelques heures par erreur, de façon désintéressée.

Il n'était pas plus triste que d'habitude. Des étoiles brillaient encore dans le ciel. Sur le pont un petit vent soufflait, le Danube dans son lit profond roulait irrévocablement au rythme de la progression, de l'écoulement. Quand il entra dans son bureau où, grâce à une pratique de plusieurs années, il était tout le temps sur le pied de guerre, il s'assit machinalement devant sa table, pêcha une ou deux feuilles dans une meule en désordre, les parcourut pour retrouver le ton approprié à la suite, et jeta sur le papier le chapitre de roman qu'en imagination il avait déjà façonné. Ce qu'il avait vu et entendu cette nuit, il le mit de côté pour l'oublier un peu, de sorte qu'un jour, au moment propice, il puisse l'extraire de son âme et s'en servir.

La voiture grinçait dans la nuit.

Le chauffeur accélérail, dans l'espoir d'un pourboire il dépassait largement la vitesse autorisée, filant à toute allure. À l'arrière de la voiture, une petite lanterne lilas brûlait d'une lumière chimique, artificielle. À l'avant, les phares jetaient un tapis de rayons sur les pavés sombres, sans que les pneus arrivent à le rattraper. Ce tapis semblait changeant, parfois il avait l'air de se renouveler à chaque instant, et parfois de rester le même, la voiture le coltinait plus loin avec elle et, n'en ayant pas besoin, le chassait devant elle encore et encore à la vitesse de l'éclair, dans son éclat intact.

Pali, qui occupait la banquette, observait cela, et le jeu le distrait. De nouveau revenait cette sensation, mais beaucoup plus intense, qu'une mer bienfaisante le soulevait et le submergeait. Il se penchait de temps à autre pour regarder

son visage à la surface de l'eau, mais les hautes vagues le fouettaient. Il ne voyait rien.

Gergely était assis à côté de lui sur la banquette. Skultéty en face d'eux, sur le petit strapontin. Ils se demandaient s'ils viendraient à bout de lui, à deux. Cependant Pali était calme. Il se moquait bien des exhortations avec lesquelles on l'avait monté contre les psychiatres inhumains. Il léchait ses lèvres minces, fleurant l'alcool. Il ne parlait pas.

C'est ainsi que sur ce trajet, il fut relégué tout à fait à l'arrière-plan. Dans les ténèbres où, de temps à autre, bougeaient trois têtes : la sienne, celle de Gergely, et celle de Skultéty.

Eux non plus ne parlaient pas. Gergely bâillait.

La voiture fit un bond sur le terrain accidenté, elle émit un puissant coup de klaxon, comme si c'était de terreur, et voilà qu'elle s'arrêtait devant la porte d'entrée de l'hôpital Saint-Nicolas.

Pas besoin de sonner, au coup de klaxon, le portier avait ouvert la porte.

Gergely descendit, puis Skultéty. En dernier, Pali. Il s'approcha du portier :

– Qui est le médecin de garde ? lui demanda-t-il solennellement.

– Le docteur Wirth.

Pali se tenait très droit. Le vent s'engouffrait dans les deux pans ouverts de son superbe imperméable.

Quand les garçons l'entourèrent, il fit :

– Donnez-moi une cigarette.

La flamme du briquet éclaira son visage. À présent il était calme et sérieux, comme au temps jadis. Il s'enquit :

– Quelle heure est-il ?

– Trois heures moins le quart.

– Bon, allons-y, dit-il, et il partit d'un pas décidé, avec cette familiarité des journalistes dans les endroits inconnus.

Gergely, Skultéty le suivirent, à un pas de distance.

Au premier étage une serrure grinça. Une porte de fer peinte en gris s'ouvrit sur un couloir étroit, très profond, où clignotaient deux ampoules électriques. Pali écrasa sa cigarette sur le seuil, jeta un coup d'œil en arrière à ses amis, mais ceux-ci restaient en retrait. Gergely se penchait, comme s'il nouait ses lacets de chaussure défaits. Si bien qu'il entra seul.

Derrière lui, la porte de fer claqua en grondant, l'infirmier la ferma à clé.

Gergely, Skultéty restèrent encore quelques secondes, songeurs, devant la porte de fer. Puis ils descendirent l'escalier, montèrent dans la voiture qui les attendait.

Tous deux ressentiaient cette ruine, le sort commun qui, soit sous cette forme, soit sous une autre, nous affecte tous également et tôt ou tard triomphe de nous. Gergely, qui avait déjà assisté à maintes exécutions par balle et pendaison, toussait, marmonnait quelque chose, comme s'il jurait. Skultéty avait tellement henni et ricané toute la soirée qu'il en avait mal aux côtes. Ils se taisaient. Gergely était assis sur la banquette, Skultéty sur le petit strapontin. La place de Pali restait vide. Dans la voiture, le deuil planait.

Pali Mogyoróssy, le collaborateur permanent du *Moniteur*, avançait dans le couloir, mais celui-ci était si long, si long, qu'il n'en voyait pas le bout. Très loin, à cent pas de lui environ, sous la deuxième ampoule électrique, une silhouette minable l'attendait, malingre, anémique, beaucoup plus petite et plus faible que Pali. Ses oreilles étaient un peu décollées. Un stéthoscope pointait hors de sa blouse blanche. C'était le docteur Wirth.

Quand Pali le rejoignit, suivant son habitude en pareil cas, il se présenta en son nom propre et au nom de son journal, humblement, fièrement, car il représentait le grand public.

– Je suis venu tirer les choses au clair, dit Pali. Nous avons appris, monsieur le médecin-chef – et il demeura court.

Wirth vint à son secours :

– Quoi ?

– Que cette nuit, dit Pali, ici, on a molesté deux malades mentaux.

– Ici ? fit Wirth, regardant par terre. Sûrement pas. Ici, on ne frappe pas les malades. D'ailleurs, il n'y a pas de malades mentaux chez nous. Il n'y a que des malades des nerfs, qui sont un peu fatigués et se reposent.

– Mais nous avons des éléments solides, monsieur le médecin-chef.

– Non, monsieur le rédacteur, ce doit être une erreur. Et il effleura l'épaule de Pali, souriant presque insolemment.

Le médecin prit Pali par le bras, et ils arpentèrent longtemps le long, long couloir. Autour d'eux s'alignaient les services, des pièces closes où brûlait une veilleuse lilas, qui ressemblait à la petite lanterne à l'arrière de la voiture. Les malades, du moins ceux qui pouvaient, dormaient, jouant dans leurs rêves avec les expériences dérisoires de leur vie, les combinant et les disloquant, tout comme les autres gens. Cependant nombre d'entre eux ne pouvaient pas dormir. Un gros homme mal rasé, qui en était à la troisième phase du ramollissement cérébral, s'assit dans son lit, projeta sa tête en avant, et pressa contre son visage sa chemise d'hôpital à rayures bleues.

Pali s'enquêrait de leur diagnostic, de leurs chances de guérison, Wirth papotait sur la politique et la police, et même sur certains journalistes, sur des connaissances communes, puis avec une bienveillance paternelle, sur la syphilis. C'était un échange amical, direct et détendu. Puis, sans aucune transition, il lui demanda son canif, que Pali lui passa, et le médecin, sans même le remercier, le glissa dans

la poche de sa blouse blanche, à côté du stéthoscope. Il avait déjà fait un diagnostic approximatif. Il remit au lendemain l'examen détaillé, car il se faisait tard.

Pali parlait toujours, jacassant à tort et à travers. Soudain il s'interrompit. Il avait l'impression que les choses n'étaient pas tout à fait normales. Une sorte d'incertitude vague et superficielle l'assaillit. Juste comme quand nous marchons des heures dans la rue et que nous nous sentons mal à l'aise, parce qu'une de nos bretelles qui, d'habitude, appuie uniformément sur notre clavicule, est déboutonnée. Il se rappela Gergely et Skultéty.

Mais à ce moment-là, Wirth avait déjà conduit Pali dans une petite chambre individuelle, dont il ne se lassait pas de louer la tranquillité et le charme, alors qu'elle était antipathique, affreuse et défraîchie et que, pour tout meuble, elle possédait une table tendue de toile cirée, une chaise, un lit, une table de chevet et un radiateur.

Le médecin s'assit sur le lit. Il lui recommanda de se déshabiller, de dormir tout son soûl, et demain il pourrait sortir se promener dans le beau jardin.

Pali voulut protester contre cette atteinte à sa liberté personnelle, au nom de la presse, mais il n'entendit pas sa voix. Il n'entendit que sa fureur. Ses laissez-passer. Lui qui était toujours à l'intérieur du cordon de police, à proximité de tous les suicides, toutes les disparitions, tous les enterrements. Lui, lui.

Wirth avait disparu. Il courut après lui dans le couloir, mais il n'y était plus. Il ne vit qu'un infirmier, pas celui qui lui avait ouvert la porte, mais un autre, inconnu.

Il retourna dans la chambre. Il regarda par la fenêtre grillagée dans le jardin envahi par le gazon où, entre les vinaigriers, des fleurs de ciguë se balançaient, blanches, comme des manuscrits déchiquetés. La lumière était encore allumée,

mais même sans elle on y voyait déjà. Le soleil, horloge exacte de l'univers, achevant sa course inexorable, pointait derrière l'horizon et teignait le ciel en blanc. C'était l'aurore.

Il s'accouda à la table miteuse, tendue de toile cirée. Et il se mit à penser à Esti, Esti qui, après avoir corrigé son travail de l'aube, avait éteint l'interrupteur de sa lampe et se trouvait déjà dans sa chambre à coucher, en chemise, dévêtu, mais ne pouvait pas dormir, car lui aussi pensait à Pali.

Pali songeait à ce qu'il allait faire. Mais pour le moment, rien ne lui venait à l'esprit.

Alors il s'assit, et pleura.

CHAPITRE IX

*Dans lequel il bavarde en bulgare avec
un contrôleur bulgare, et jouit du doux effroi
de la confusion babélique des langues*

Ça, il faut que je vous le raconte, fit Kornél Esti. L'autre jour, quelqu'un a dit devant moi que jamais il ne voyagerait dans un pays dont il ne parlerait pas la langue. Je lui ai donné raison. En premier lieu, moi aussi, ce sont les gens qui m'intéressent en voyage. Beaucoup plus que les objets de musée. Quand j'entends leur discours et que je ne comprends pas, j'ai le sentiment que je suis intellectuellement sourd, qu'on projette devant moi un film muet, sans la musique ni les panonceaux explicatifs. C'est énervant et ennuyeux.

Après avoir exprimé tout cela, j'ai pensé que le contraire était également juste, comme pour toute chose en ce monde. Divertissement infernal que d'aller et venir ainsi à l'étranger, de rester indifférent au vacarme des voix, et de fixer sur tous ceux qui s'adressent à nous un regard stupide. Quelle solitude distinguée, mes amis, quelle indépendance et quelle irresponsabilité. Tout à coup, nous nous sentons comme un nourrisson, sous tutelle. Une sorte de confiance inexplicable s'éveille en nous à l'égard des adultes, qui sont plus sages que nous. Nous les laissons parler et agir à notre place. Et puis nous acceptons tout les yeux fermés, ou plutôt les tympan bouchés.

J'ai rarement connu ce genre d'expérience – car, comme vous le savez, je parle dix langues –; en fait, une seule et unique fois quand, me rendant en Turquie, j'ai traversé la Bulgarie. J'y ai passé en tout et pour tout vingt-quatre heures. Et cela en train. C'est là que m'est arrivé ce qu'il

serait dommage de garder pour moi. Car enfin, je peux mourir n'importe quand – un vaisseau capillaire éclate dans le cœur ou dans le cerveau –, et personne d'autre – j'en suis certain – ne pourra jamais vivre une chose pareille.

Or donc, c'était la nuit. Minuit passé. Le rapide qui m'emportait filait entre des montagnes et des villages inconnus. Il ne devait pas être loin d'une heure et demie. Je n'arrivais pas à dormir. J'étais sorti prendre l'air dans le couloir. Bientôt je m'ennuyai. De la beauté du paysage, je ne voyais que des pâtés d'encre noire. C'était un véritable événement quand brillait quelque part un point lumineux. Autour de moi, tous les voyageurs dormaient du sommeil du juste. Pas une âme dans les wagons.

J'étais sur le point de retourner dans mon compartiment lorsqu'apparut, une lampe à la main, le contrôleur, un Bulgare bedonnant à la moustache noire qui, semblait-il, achevait sa ronde nocturne. Il avait déjà vu mon billet depuis longtemps. Il n'avait rien à faire avec moi. Mais en guise de salut – amicalement – il dirigea vers moi sa lampe et son regard. Puis il resta à côté de moi. Il devait s'ennuyer, lui aussi.

Sans savoir pourquoi ni comment, je décidai alors d'avoir coûte que coûte une conversation avec lui, et de surcroît longue et circonstanciée. Je lui demandai en bulgare s'il fumait. C'est tout ce que je savais dire en bulgare. Même ça, je l'avais appris dans le train, par les écriteaux. À part ça, je connaissais encore cinq ou six mots, ceux que nous ramassons en voyage bon gré mal gré, *oui* et *non*, etc. Mais – je vous jure – je n'en savais pas plus.

Le contrôleur leva la main vers la visière de sa casquette. J'ouvris d'un coup sec mon étui à cigarettes et lui en offris. Il prit une cigarette à bout doré, avec un profond respect. Il fouilla dans ses poches et sortit une allumette, l'enflamma

et, dans sa langue absolument inconnue, bafouilla quelque chose comme : *Je vous en prie*. À mon tour je tendis vers lui mon briquet à la flamme bleue, et après lui je répétais comme un perroquet ce mot, que j'entendais pour la première fois de ma vie.

Nous fumions tous deux, tirant des bouffées, rejetant la fumée par le nez. Pour un début, c'était décidément encourageant. Encore aujourd'hui, je suis plein de fierté quand j'y pense, et mon amour-propre est toujours flatté par la connaissance de l'être humain qui m'a permis de jeter les bases de cette scène, par la science psychologique avec laquelle j'ai planté la modeste graine qui ensuite – comme cela allait se révéler – a donné naissance à un arbre à l'imposant feuillage, si bien que j'ai pu me reposer sous lui des fatigues du voyage, et à l'aube, me retirer comblé d'expériences peu banales.

Vous devrez reconnaître que mon approche, dès le premier instant, a été sûre et impeccable. Je devais faire croire que j'étais un Bulgare de naissance, et que je parlais le bulgare au moins comme un professeur de littérature de l'Université de Sofia. En conséquence, je me comportai de façon un peu blasée, dédaigneuse. Surtout, je ne me répandis pas en bavardages. Il est vrai que cela ne dépendait pas tout à fait de moi, mais ça n'a pas d'importance. Ce qui caractérise les étrangers, c'est qu'ils s'efforcent toujours de parler dans la langue du pays où ils voyagent, dans ce domaine ils font trop de zèle, et alors on détecte en moins de deux qu'ils sont étrangers. En revanche, les gens du pays, les natifs se bornent à hocher la tête, ils se font comprendre par signes. Il faut leur arracher chaque mot. Et même alors, ils laissent tomber d'un air somnolent des mots élimés, lustrés par l'usage, qu'ils tirent des riches trésors de leur langue maternelle enfouis en eux. En général, ils répugnent à employer

les tournures recherchées, les structures concises et littéraires. Si possible, ils ne parlent pas, en quoi ils se montrent sages puisque, s'ils devaient discourir plusieurs heures sur une estrade, ou écrire un livre de vingt cahiers, ils prouveraient immédiatement soit à leurs auditeurs, soit à leurs critiques – et cela non sans raison –, qu'ils ne maîtrisent pas leur propre langue maternelle.

Donc, nous fumions joyeusement, le contrôleur et moi, dans ce silence intime où germent les grandes amitiés, les sympathies véritables, les alliances spirituelles pour la vie. J'étais sérieux et affable. Je plissais de temps en temps le front, puis – pour varier – je me rassérénais et lui jetais un coup d'œil fort attentif. Mais la conversation dont la fascinante virtualité flottait dans l'air, juste au-dessus de nos têtes, d'une façon ou d'une autre, il fallait bien que je l'amorce. Je bâillai et je soupirai. Tout à coup, je posai ma main sur son épaule, je levai très haut les sourcils, de façon à ce qu'ils s'arrondissent en gigantesques points d'interrogation, et rejetant la tête en arrière, je murmurai : « Hein ? » Le contrôleur, qui devait retrouver dans cette forme d'intérêt complice un quelconque souvenir d'enfance, ou les façons d'un compère qui avait coutume de s'informer ainsi : « Quoi de neuf chez toi, mon pote ? », sourit. Il se mit à parler. Il dit quatre ou cinq phrases. Puis il se tut et attendit.

Moi aussi, j'attendis. J'avais une bonne raison pour ça. Je songeais à ce que je devais lui répondre. Après une brève hésitation, je tranchai. Je dis : *oui*.

C'est mon expérience qui me l'a appris. Chaque fois que je n'écoute pas une conversation, ou que je ne comprends pas quelque chose, même chez moi, je dis toujours ça : *oui*. Il n'en a jamais résulté aucun problème pour moi. Même pas dans le cas où j'avais l'air d'approuver ainsi quelque chose que j'aurais dû blâmer. En pareil cas, on peut faire

croire qu'on approuve ironiquement. Le *oui*, la plupart du temps, est aussi un *non*.

Mon raisonnement n'était pas dénué de fondement, la suite l'a clairement prouvé. Le contrôleur devint beaucoup plus communicatif. Hélas, il se tut à nouveau et attendit. Cette fois, avec une intonation interrogative, un peu d'incompréhension et de surprise, je m'enquis : *oui*? Cela – pour m'exprimer ainsi – rompit définitivement la glace. Le contrôleur se laissa aller, et parla, parla pendant un quart d'heure environ, aimablement, sans doute même avec des nuances, et moi, pendant ce temps-là, je n'avais pas à me casser la tête pour savoir quoi répondre.

C'est alors que je remportai mon premier succès décisif. La façon dont les mots s'épanchaient de sa bouche, dont il jacassait et babillait, montrait à l'évidence que même en rêve, il ne me prendrait pas pour un étranger. Cette conviction cependant, bien qu'elle paraisse solide, je devais l'entretenir. Si, pour le moment, j'étais dispensé de l'obligation extrêmement pénible de répondre, et si ma cigarette à bout doré pouvait obturer ma bouche en permanence, signalant par là que celle-ci était « occupée » et n'avait guère le loisir de parler, je ne pouvais tout de même pas négliger mon divertissement plein d'abnégation, et je devais de temps à autre prendre soin d'alimenter le feu de la conversation.

Comment y parvenir? Pas avec des mots. Je jouais, comme un acteur – un excellent acteur –, avec tout mon corps. Mon visage, mes mains, mes oreilles, et même mes doigts de pied bougeaient comme il fallait. Mais je me défiais de l'exagération. Je mimais l'attention, pas cette attention forcée qui est suspecte *a priori*, mais la sorte d'attention qui tantôt languit et se disperse, tantôt est relancée et ranimée. Je veillais aussi à autre chose. De temps en temps, je montrais par un geste que je n'avais pas compris

ce qu'il disait. Vous, naturellement, vous croyez que c'était le plus facile. Eh bien, détrompez-vous. C'était, mes amis, le plus difficile. Comme en effet, de ce qu'il débagoulait, moi, je ne comprenais pas un traître mot, je devais faire attention à ce que mon aveu ne soit pas exagérément sincère et convaincant. D'ailleurs, je ne manquais pas mon but. Le contrôleur répétait simplement sa dernière phrase, et moi j'opinai, comme si je disais : « Ah bon, c'est tout à fait autre chose. »

Par la suite, il ne fut plus nécessaire de raviver à l'aide du menu bois de telles trouvailles le feu joyeusement crépitant de la conversation. Même sans cela, elle flambait comme un bûcher. Le contrôleur parlait, parlait. De quoi ? Moi-même j'en étais curieux. Peut-être du règlement du trafic, peut-être de sa famille et de ses enfants, peut-être de la culture des betteraves. Tout était possible. Seul le bon Dieu aurait pu dire de quoi il parlait. Au rythme de ses phrases en tout cas, je sentais qu'il relatait une histoire gaie, joviale, cohérente et de longue haleine, qui roulait lentement et dignement, dans un large lit épique, vers son dénouement. Le contrôleur ne se pressait absolument pas. Moi non plus. Je le laissais faire des détours, des digressions, et gazouiller comme un ruisseau, puis rebrousser chemin et rejoindre le lit creusé, confortable de la narration. Souvent il souriait. Cette histoire, indubitablement, devait être coquine, et il s'y trouvait des détails qui étaient carrément égrillards, peut-être même croustillants et salés. Il me faisait des clins d'œil lestes, l'air complice, et riait. Moi, je riais avec lui. Mais pas toujours. Souvent, je n'étais pas tout à fait de son avis. Je n'appréciais que modérément cet humour vraiment jailli du cœur, savoureux, charmant, qui pimentait son discours.

Il était trois heures du matin – nous bavardions déjà depuis une demi-heure –, et le train commença à ralentir.

Nous approchions d'une gare. Le contrôleur prit sa lampe, s'excusa de devoir descendre, mais il m'assura qu'il reviendrait tout de suite, et qu'alors il me raconterait la fin, la chute de ces sacrées balivernes, vu que c'était le meilleur.

Je m'accoudai à la fenêtre. Je baignai ma tête bourdonnante dans l'air frais. Dans le ciel gris cendre, les pivoines de l'aurore s'épanouissaient. Un hameau qui sentait la crème s'étendait devant moi. Dans la gare quelques paysans, quelques commères en fichu attendaient. Le contrôleur parla avec eux en bulgare, tout comme avec moi, mais avec plus de succès, car les voyageurs le comprirent sur-le-champ et se dirigèrent vers les wagons de troisième classe, au bout du convoi.

Quelques minutes plus tard, le contrôleur était de nouveau à mes côtés – son sourire n'avait pas encore refroidi –, et poursuivait en gloussant. La chute qu'il avait promise ne tarda pas à venir. Il pouffa de rire. Il s'esclaffait à s'en faire éclater la rate. C'était un sacré drôle, un diable d'homme. Il s'esclaffait encore quand il plongea la main dans la poche de son manteau, en sortit un maigre carnet attaché par un élastique, et de celui-ci une lettre sale et froissée, qui vraisemblablement faisait partie intégrante de l'histoire – peut-être en était-ce la preuve décisive –, et me la fourra dans la main pour que je la lise, et voir ce que j'en dirais. Mon Dieu, qu'en dirais-je? Je voyais des caractères cyrilliques écrits au crayon, maculés, que – hélas – je ne comprenais pas. Je me plongeai dans la lecture attentive de la lettre. Pendant ce temps, lui s'était mis à l'écart, et guettait l'effet. *Oui*, marmonnais-je, *oui, oui*, soit affirmativement, soit négativement, soit interrogativement. Entre-temps je hochais aussi la tête, comme si j'affirmais : *c'est typique*, ou : *c'est inouï*, ou : *c'est la vie*. Ceci peut s'appliquer à tout. Dans la vie, il ne s'est

pas encore présenté de situation à laquelle n'ait pu s'appliquer la formule : c'est la vie. Quand quelqu'un meurt, même alors, on ne trouve rien de mieux à dire que : *c'est la vie*. Je tâtai la lettre, je la flairai même – elle avait une légère odeur de moisi –, et puisque je ne pouvais rien en faire d'autre, je la lui rendis.

Dans son carnet il y avait encore beaucoup de choses. Tout à coup, il en sortit une photo qui – à ma grande surprise – représentait un chien. Faisant la moue, je regardai la photo comme un amateur fanatique de chiens. Mais je remarquai que le contrôleur ne m'approuvait pas. Il semblait en vouloir nettement à ce chien. Donc, je me rembrunis moi aussi, et je montrai les dents au chien. Cependant mon ébahissement atteignit son point culminant lorsque le contrôleur tira de la couverture toilée du carnet un objet mystérieux enveloppé dans du papier de soie, et me pria de l'ouvrir moi-même. Je l'ouvris. En tout et pour tout, il y avait dedans deux grands boutons verts, deux boutons de corne, deux boutons pour manteau d'homme. Je les fis tinter d'un air joueur, comme si j'avais en général une affection particulière pour les boutons, mais le contrôleur m'arracha alors les boutons de la main, et rapidement, pour ne plus les voir, les remisa dans le carnet. Puis il fit quelques pas, se détourna, et s'appuya contre la paroi du wagon.

Je ne saisis pas la situation. Je m'empressai auprès de lui. Et je vis quelque chose qui me glaça le sang dans les veines. Ses yeux étaient pleins de larmes. Ce grand, gros homme pleurait. D'abord de façon virile, en dissimulant ses larmes, puis il se mit à pleurer en tordant la bouche, et ses omoplates tressautaient.

Pour être franc, je commençais à avoir le tournis devant le chaos profond, inextricable de sa vie. Qu'était-ce donc ? Quel rapport avaient tous ces mots avec le rire et les pleurs ?

Qu'y avait-il de commun entre les uns et les autres, entre la lettre et la photo du chien, entre la photo du chien et les deux boutons de corne verts, et entre tout cela et le contrôleur ? Était-ce de la folie, ou juste le contraire, le sain, l'humain jaillissement du sentiment ? Y avait-il au fond un sens à tout cela, en bulgare ou en toute autre langue ? Le désespoir m'assaillait.

J'empoignai fermement les épaules du contrôleur pour lui remonter le moral, et je lui criai à l'oreille, en bulgare, trois fois de suite : *non, non, non*.

Lui, suffoqué par ses larmes, balbutia un autre mot, également d'une syllabe, qui pouvait signifier : *merci de votre gentillesse*, mais pouvait aussi signifier : *sale cabot, vile canaille*.

Peu à peu, il se reprit. Il haletait tout bas. Il essuya son visage trempé avec son mouchoir. Il se mit à parler. Mais maintenant, sa voix avait totalement changé. Il me posait des questions brèves, tranchantes. Certainement quelque chose du genre : « Si tu as dit *oui* avant, pourquoi tu dis *non* après ? Pourquoi désapprouves-tu ce que tu as approuvé ? Ça suffit avec ce jeu suspect. Annonce la couleur. Alors, c'est *oui* ou c'est *non* ? » Les questions crépitaient de plus en plus rapidement et résolument, comme des armes automatiques braquées sur ma poitrine.

Apparemment, j'étais tombé dans un traquenard, et ma chance m'avait abandonné. Mais je fus sauvé par ma maîtrise. Je me redressai, je toisai le contrôleur avec une froideur mordante, et comme si j'estimais en dessous de ma dignité de répondre à ce genre de choses, je tournai les talons et, à grandes enjambées, je m'éloignai vers mon compartiment.

Là, je laissai tomber ma tête sur l'oreiller froissé. Je m'endormis aussi vite que si je tombais raide mort à la suite

d'une crise cardiaque. Je me réveillai vers midi dans un flot de lumière ardente. Quelqu'un avait frappé à la vitre de mon compartiment. Le contrôleur entra. Il m'avertit que je devais descendre à la prochaine gare. Puis il ne bougea plus. Il restait auprès de moi, comme un chien fidèle. Il parlait de nouveau, tout bas, sans interruption, irréprensiblement. Peut-être se justifiait-il, peut-être me faisait-il des reproches à cause de la scène de cette nuit, je ne sais pas, mais son visage exprimait un profond regret, une sincère contrition. Moi, j'adoptai une attitude froide. Je le laissai boucler mes valises et les sortir dans le couloir.

Au dernier moment, je m'attendris quand même. Lorsqu'il fit passer mes valises au porteur, et que je descendis les marches, je jetai dans sa direction un coup d'œil muet qui signifiait : « Ce que tu as fait, ce n'est pas très beau, mais bon, l'erreur est humaine, et pour cette fois, je te pardonne. » Puis je lui criai simplement en bulgare : *oui*.

Ce mot eut un effet magique. Le contrôleur, soulagé, rasséréné, redevint celui qu'il avait été. Sur son visage passa un sourire reconnaissant. Dans un garde-à-vous rigide, il me fit le salut militaire. Il resta ainsi à la fenêtre, pétrifié de bonheur, jusqu'à ce que le train reparte, et que cet homme disparaisse à jamais, à tout jamais de ma vue.

CHAPITRE X

*Dans lequel la fille d'un paysan cousu d'or de Bácska,
Zsuzsika, saute dans le puits et se marie*

Kornél Esti venait de rentrer du Portugal. Il n'avait fait qu'un petit tour d'un mois pour se reposer dans la péninsule ibérique. Son repos avait consisté à bavarder tout ce temps exclusivement avec des Portugais, en portugais : dans la « langue des fleurs ».

Tard dans la nuit, en venant de la gare, il avait fait irruption chez moi, sale et poussiéreux. Dans son imperméable, il gardait encore le vent de Lisbonne, sur ses chaussures, le sable du Tage.

Il me traîna dans une taverne de Buda. Je pensais qu'il allait me déballer ses expériences de voyage. Pour l'instant, il n'était pas disposé à les communiquer. Il orienta la conversation sur des sujets familiers, sur la ville où nous étions nés, sur nos années d'école, sur des gens et des événements anciens, d'avant-guerre.

Cette nuit-là, je découvris en lui une nouvelle facette. J'avoue qu'auparavant, je l'avais souvent pris pour une sorte de globe-trotter international chichiteux, un excentrique littéraire timbré. À présent, je voyais que c'était un homme, un homme intègre, et mon « pays ». À quel point son moindre souffle, chacune de ses bouffonneries irresponsables, et même ses grandes fanfaronnades, étaient de Bácska. Bácska est notre Gascogne. Dans toute singularité, il y aussi quelque chose de provincial.

Il buvait du vin, à grandes goulées. Il avait commencé par un Badacsony, continué par un Csopak, puis était passé à un nectar d'or épais et parfumé, qui était resté trente ans dans les fûts des caves ecclésiastiques d'Arács. Et il s'en tint là.

Vers l'aube, alors que sur notre table s'alignaient en batteries serrées les Kéknyelű et autres bouteilles vides, et que nous étions à court de sujets, car nous avions déjà assassiné la plupart de nos connaissances en vie, et ressuscité la plupart de nos chers disparus, Esti me demanda :

– Et tu te souviens de Zsuzsika ? Oui, Zsuzsika Szücs. C'était la fille de ce paysan, tu sais ? Ce paysan cousu d'or. Il habitait près de la caserne des pompiers, dans une cabane miteuse, comme les autres paysans. Mais il avait un tas d'argent.

Dans mon enfance, j'avais entendu dire qu'il gardait son or dans un tiroir de sa commode, et capitonnait sa paillasse de billets de mille. Ce qu'il y a de vrai là-dedans, je ne sais pas. C'est un fait que jusque sous sa peau, il avait de l'argent. Il vivait comme un quelconque ouvrier agricole. Il portait une blouse bleue, un chapeau rond, des bottes. Il bourrait sa bouffarde de mauvais tabac. Il l'allumait avec des allumettes malodorantes. L'hiver, il somnolait sur la banquette de la cheminée, pelotonné dans sa houppe, comme un ours en hibernation. Puis, quand le printemps arrivait, il s'installait sur le banc devant sa maison, et restait assis là jusqu'à l'automne. Il ne parlait à personne. Il restait assis et se taisait. Il était assis là comme sur son argent.

Le vieux était atrocement pingre. Pour lui, le monde entier aurait bien pu crever. Il est vrai qu'il dépensait beaucoup pour sa fille. Mais enfin, il n'avait qu'une seule fille. En dehors d'elle, il n'avait personne. Sa femme était morte et enterrée depuis belle lurette.

Zsuzsika avait été éduquée chez les bonnes sœurs, elle avait même appris le français et le piano. Zsuzsika portait un chapeau, tout comme nos filles à nous. Zsuzsika était belle et malheureuse. Elle ne trouvait nullement sa place dans notre maudite société, dont la malice est telle, dont

les règles et les conditions sont tellement impénétrables, qu'aucune sorte d'école ni de cours de maintien ne peut ni les spécifier, ni les épuiser totalement. Lorsqu'on lui adressait la parole, elle rougissait jusqu'aux oreilles, et lorsqu'on lui tendait la main, elle pâlisait, puis retirait sa main, effarée. Elle souriait quand elle aurait dû s'assombrir, et vice-versa. Mais qu'est-ce que ça pouvait faire ? Dans un cas comme dans l'autre, elle était charmante.

Tu me dis que toi, tu ne l'as vue qu'une fois ou deux ? Mais elle n'allait jamais nulle part. Elle habitait avec son père taciturne, devenant exactement aussi taciturne que lui. La plupart du temps, elle se cachait dans un refuge quelconque. Lorsqu'elle venait en ville, elle évitait les gens. Elle était perpétuellement gênée. Par exemple, pour rien au monde elle n'aurait pu se résoudre à entrer dans une pâtisserie pour y manger un éclair au chocolat.

D'ailleurs elle mit longtemps à se marier. Pourtant, il se présentait tellement de prétendants qu'elle avait du mal à les éconduire. En réalité, elle ne savait pas à quel milieu elle appartenait. Elle dédaignait les paysans, et ceux-ci n'osaient pas l'approcher ; dans les prétendus garçons de bonne famille, elle voyait des chasseurs de dot qui n'en voulaient qu'à son argent, et en leur présence elle était troublée – dévotion et mépris à la fois –, une sorte de trac bizarre. Tu sais ce que c'était ? Elle avait le trac historique de sa classe sociale qui montait, qui n'avait pas encore joué de rôle sur la scène de l'histoire, n'avait pas encore inscrit son nom sur l'affiche de l'histoire, car elle s'était toujours bornée à approuver ou gronder à l'arrière-plan, mais toujours de façon anonyme.

Le dimanche matin, elle avait coutume d'aller à la « messe musquée » de onze heures et demie, à l'antique église des franciscains. Je l'ai vue plusieurs fois à cette occasion. Ah

là là! quelle belle créature c'était. L'été, elle portait une robe blanche, une ceinture de cuir rouge et une ombrelle rouge, qui filtrait la lumière incandescente de la Grande Plaine et criblait de rouge son petit visage blême. Comme un lys dans un feu de Bengale. Comme un bouquet de fleurs des champs, rouge et blanc, ciguë et coquelicot, rouge et blanc à la fois. Comme une demoiselle de bonne famille méconnue, ou comme une petite princesse paysanne, déguisée. Allons, tu vois, moi aussi, j'étais amoureux d'elle!

Assez là-dessus. Un dimanche, alors que la jeunesse dorée de la ville, à la fin de la messe, avait formé un demi-cercle sur la place de l'église et, balançant une mince badine et des gants de daim flambant neufs, faisant miroiter un monocle, passait en revue selon l'usage de la chevalerie les dames qui sortaient, Pista Boros l'aperçut, et en tomba éperdument amoureux. Il bondit à sa suite et lui adressa la parole.

Zsuzsika grimaça d'effroi. Pista parlait. Zsuzsika se boucha les oreilles. Maintenant Pista murmurait. Sur quoi Zsuzsika ôta ses paumes de ses oreilles, commença à écouter, le regarda, et sourit au moment où elle devait effectivement sourire.

Comment Pista avait-il obtenu ce succès dont aucun de nous n'avait pu se targuer? Eh bien, crois-moi, c'était un homme extraordinaire, un type formidable. Tout d'abord, c'était un beau garçon, les cheveux frisés et le nez aquilin. Il s'habillait comme Imre Lubláy, notre jeune premier cabotin, quand il figure un comte richissime. Même l'été, il portait des guêtres. Et puis, il possédait ce genre de culture instinctive qui ne s'acquiert pas, qu'on a de naissance.

Il savait tout. Il connaissait au moins mille chansons populaires hongroises, la mélodie et le texte exacts, il savait comment traiter les tsiganes, les commander et les mener

à la baguette, mettre le holà à leurs familiarités d'un battement de cils, puis gagner leur affection d'un coup d'œil en biais condescendant et malgré tout fraternel, crier « stop » à la perfection, engueuler le premier violon quand il n'attaquait pas assez doucement la chanson *Doucement, tout doucement*, et le cymbaliste quand le *Houleux Balaton* ne vrombissait et ne grondait pas assez sur les cordes d'acier frappées par les mailloches ouatées du cymbalum, embrasser la figure grêlée de l'altiste, donner un coup de pied dans la contrebasse, casser des verres, des miroirs, boire trois jours d'affilée du vin, de la bière, et même de l'eau-de-vie de marc dans un verre à eau, clapper de la langue à la vue de la soupe aux choux et du sauté de porc froid, reluquer longuement une carte, s'en délectant, un œil clos, danser une csárdás rapide durant une demi-heure, et entre-temps, s'excitant à en perdre la tête, taper du pied, pousser des cris, lancer sa danseuse en l'air et la rattraper, légère comme une plume, d'un seul bras : bref – comme je l'ai dit –, il savait tout ce qui distingue l'homme du règne animal, et en fait un homme véritable.

Il savait même parler la langue de Zsuzsika, puisqu'il avait été élevé dans la puszta de Csantavér. Dans le fond, il restait un paysan, un fils de la puszta. Dès qu'il ouvrait la bouche, le peuple lui-même prenait la parole. C'était un vivant recueil de poésie populaire, relié en peau humaine.

Comment il s'y prit pour amadouer Zsuzsika, je ne sais pas. Mais j'imagine plus ou moins qu'au bout de cinq ou six minutes, il la courtisait déjà : « Zsuzsika, je vous baise les mains, je baise vos mignonnes petites menottes, moi, j'accepterais volontiers d'être votre chien de berger pendant deux ans. » Mais cela, il dut l'exprimer encore plus subtilement, encore plus indirectement. Pour ce genre de choses, notre imagination à nous est faible. Allons, qu'importe.

Zsuzsika, alors qu'il la raccompagnait chez elle, tomba également amoureuse de lui et tout aussi éperdument.

Bien sûr, leur affaire n'était pas facile. Ils ne pouvaient se rencontrer que le dimanche, après la messe, pour un bref instant. Le vieux surveillait sa fille comme un molosse enragé. Ici, je dois mentionner que dans leur cour, il y en avait deux vrais. Vers le soir, il les détachait de leurs chaînes et, au moindre craquement de la palissade, les yeux injectés de sang, ils se ruaient vers le porche et ameutaient tout le voisinage. Avec eux, il était impossible de se faire des signes. Pendant un temps, Pista s'affligea, but, demanda aux tsiganes de lui jouer des airs. Puis il se décida à demander sa main en bonne et due forme.

Il endossa sa redingote, se coiffa d'un panama, emprunta à Tóni Vermes sa montre en or à double boîtier et chaîne en or, et il alla frapper à la porte du paysan cousu d'or. Il n'avait pas bon espoir. À l'époque il n'était qu'un petit apprenti-greffier, et il avait vingt-trois ans. Son salaire était juste suffisant pour refréner l'impatience de ses créanciers. En tout et pour tout, il aurait pu se réclamer de quelques beaux et longs titres de noblesse, mais il savait qu'ici, ce genre de choses ne pourrait faire que peu d'effet.

Par ce midi d'été torride, le vieux était assis sur son perron tapissé de liseron, habillé de pied en cap, avec ses bottes et son chapeau. Il jeta un regard à Pista. Mais un seul. Il le toisa et le trouva léger, maigre, un gommeux endimanché et un parasite inutile, absolument pas bon pour faire un mari. Aussi détourna-t-il aussitôt la tête, comme pour dire : « Hors d'ici, au large ». Il ne le fit même pas entrer dans la pièce. Ils restèrent sur le perron. Et il ne le fit même pas asseoir. Pista s'assit de lui-même et débita son petit laïus. Le vieux ne dit ni oui, ni non. Il se tut. Et cela était très ennuyeux. Celui qui s'oppose, on peut encore le

convaincre d'une manière ou d'une autre. Face au silence, tout le monde est impuissant. Pista, échaudé, s'esquiva. En partant il tendit la main, mais le vieux ne la remarqua pas. Il leva seulement l'index – d'un geste lent, figé, sans hâte aucune – vers le bord de son chapeau.

Nous, à l'époque, nous habitions dans la même rue poussiéreuse, envahie de mauvaises herbes, en face d'eux. C'est comme ça que j'ai su ce qui s'était passé ensuite. À vrai dire, rien ne se produisit pendant des mois, jusqu'au début d'octobre. Je m'en souviens, c'était une nuit d'automne fraîche et claire. La pleine lune brillait tellement qu'on aurait pu prendre des photos ou se raser à sa lumière. Il ne devait pas être loin de onze heures. J'entendis des exclamations et des appels à l'aide. Des femmes glapissaient, des hommes hurlaient. Des dormeurs sautaient de leur lit. Tout le monde accourait vers leur maison. Quand j'y parvins moi-même, le calme était rétabli. Dans la cour gisaient des cordes, des échelles et une longue perche à gauler les noix. Quelqu'un éclairait avec une lanterne. Autour du puits se tenaient des gens muets, stupéfaits – quelques-uns étaient penchés ou même agenouillés –, et au milieu de ce sombre groupe était étendue Zsuzsika, en chemise, trempée jusqu'aux os, qu'on venait de retirer du puits. On l'avait déjà secouée pour lui faire rendre l'eau. À présent elle crachotait, grelottante, les lèvres bleues sous la lumière bleue de la lune. Sa chemise trempée collait à sa jeune poitrine. Pauvrette, elle avait voulu se noyer, comme Ophélie.

Elle avait sauté dans le puits, dans le puits à roue, dans le puits paysan. Tu vois quel tempérament c'était! Zsuzsika avait beau avoir été éduquée chez les bonnes sœurs, elle avait beau savoir en français la fable de La Fontaine intitulée *La Cigale et la Fourmi*, elle avait beau jouer au piano un ou deux des exercices faciles de doigté de la *Méthode*

Köhler, au tournant décisif de sa vie elle avait écouté son obscur instinct ancestral et ses farouches traditions, et agi comme tant de filles et femmes paysannes au cours des siècles, qui ne pouvaient pas imaginer de se suicider autrement que la nuit dans l'eau glaciale d'un puits, au milieu des briques verdies par la mousse et des crapauds.

Le père, à quelque distance du groupe, se tordait les mains sous un acacia. Même lui avait compris. Quand une fille saute dans un puits, c'est qu'elle aime quelqu'un. C'est un langage clair, sensé, bien hongrois. Là, impossible d'ergoter. D'ailleurs, il n'ergota plus. Il donna tout de suite son accord pour le mariage, son cœur s'ouvrit, et – miracle – sa bourse aussi. Il donna en dot à sa fille quarante billets de mille bien craquants. Pista la conduisit à l'autel avant Noël.

Maintenant, écoute un peu. Le vieux, après l'événement, se mit à déperir, il se ratatina de moitié. Tout à coup, il s'affaissa. On croyait qu'il allait casser sa pipe. Que dis-tu ? Tu te trompes. Mais non, ce saut dans le puits ne l'avait pas affecté. Il n'était même pas triste que Zsuzsika soit allée habiter ailleurs et l'ait laissé tout seul pour ses vieux jours. C'était l'argent qui le faisait souffrir, cette montagne d'argent, ces quarante billets de mille que – lui-même ne comprenait pas comment – on lui avait soutirés.

Eh bien, il disparut de la vue des gens, il ne se montra plus, on ne le vit même plus sur le banc de la rue. Il restait tapi à l'intérieur, dans sa chambre au sol de terre battue, portant ses bottes, son chapeau, sa canne à la main, comme quelque vieux paysan qui attend le train dans la salle d'attente des troisièmes classes. De la pointe de sa canne il frappait la terre, et crachait. Jusqu'au coucher du soleil, il crachait en petites mares tout à fait jolies. Celui qui crache, il réfléchit. J'admets qu'Emmanuel Kant n'ait pas réfléchi exactement de cette façon-là quand il écrivit la *Critique de*

la raison pure. Mais autres temps, autres mœurs. Chez le vieux, le fait de cracher signifiait toujours qu'il se concentrait. Il réfléchissait à son gendre, à ce chenapan de chasseur de dot, qui l'avait roulé et dépouillé avec tant de ruse.

Pourtant, Pista n'était pas un chasseur de dot. Il aurait pris la fille même sans les quarante mille couronnes, même toute nue, dans la petite chemise avec laquelle elle avait sauté pour lui dans le puits. Il aimait Zsuzsika. Et il l'aimait de plus en plus. Je n'ai jamais vu de mari qui adore sa femme à ce point. Sans en avoir fait le serment ni à elle ni à lui-même, du jour au lendemain il était mort au monde des nocurs, il ne buvait plus, ne jouait plus aux cartes. Il était tout le temps dans ses jupes. Il la cachait dans sa garçonnière où ils avaient emménagé, car ils ne louaient pas encore un nouvel appartement. Ils avaient mis leur argent à la banque. Ils n'avaient acheté qu'une calèche, et avec elle ils se baladaient de-ci de-là. Le soir, ils se promenaient dans les rues désertes, la main dans la main. S'il y eut jamais mariage d'amour, ce fut bien celui-là.

Naturellement, les mariages d'amour aussi ont leurs inconvénients. Celui qui apporte l'amour dans son mariage n'agit pas beaucoup plus sagement que celui qui installe chez lui un gracieux, un magnifique léopard pour veiller sur sa tranquillité. Ce n'est guère fait pour ça.

Eux aussi se querellaient souvent. Pista était jaloux de sa femme, et sa femme encore plus de lui. Elle était même jalouse de ses pensées. Tous deux étaient très jeunes, pour ainsi dire des enfants. Après l'orage se montrait l'arc-en-ciel. Au milieu des pleurs, ils faisaient la paix. Bref, ils se chamaillaient et se câlinaient comme des colombes.

Quelques mois après leur mariage, de nouveau ils eurent une scène à cause de quelque niaiserie. Cela se passait un matin de printemps. Pista claqua la porte derrière lui et fila

au bureau. Quand il revint à midi, l'appartement était vide. Dans la cuisine, le fourneau était éteint. Zsuzsika n'avait pas préparé le déjeuner. Pendant un moment il la chercha partout, y compris sous le lit. Il l'attendit jusqu'à trois heures de l'après-midi. Puis il se rendit chez son beau-père.

Le vieux, qu'il n'avait rencontré qu'une fois depuis son mariage – et même alors, c'étaient eux qui lui avaient rendu visite –, l'accueillit froidement. Cette fois encore, il ne lui tendit pas la main et le vouvoya. Ce qu'il entendit ne le surprit pas. Il se contenta de secouer la tête, de hausser les épaules, de dire que, hum, sa fille n'était pas venue chez lui, le bon Dieu savait où elle pouvait être à présent, lui, vraiment, ne le savait pas. Au demeurant, l'affaire ne l'intéressait guère.

Dans la cour, Pista regarda jusque dans les puits, et se précipita chez lui. Il espérait y retrouver Zsuzsika. Mais elle n'y était pas. Il commençait à s'énerver. Où était-elle, où pouvait-elle bien s'être enfuie ? Zsuzsika n'avait pas d'amis. Elle n'osait toujours pas entrer seule dans un restaurant. Pista fouilla la ville de fond en comble, il jeta un coup d'œil dans chaque rue, dans chaque passage. Il la chercha même dans la forêt communale. Vers le soir – désespéré –, il signala sa disparition à la police. Le commissaire lui conseilla de retourner encore une fois chez le vieux.

Il n'y avait rien d'autre à faire. Mais au préalable, il passa par l'arrière de la maison, par l'autre rue. Là, à la fenêtre, il vit de la lumière. Pour rien au monde le vieux n'aurait allumé de lampe, il aurait trop regretté la dépense. Zsuzsika devait se cacher ici. Il frappa à la fenêtre. Sur quoi on souffla la lampe à l'intérieur. C'était elle, c'était bien elle.

Il ne risqua pas un coup de force. Il la connaissait. Elle était aussi têtue que son père. À la violence, elle répondait par une violence plus grande encore. Il sonna à la porte. Le

vieux l'ouvrit après un bon moment. Pista lui annonça que sa femme se cachait ici. Le vieux ne le nia pas, mais ne le confirma pas non plus. Pista se mit à le supplier, il l'implora d'attendrir le cœur de sa fille, qu'elle fasse la paix avec lui, il lui en serait reconnaissant, il promit monts et merveilles. Le vieux réfléchit longuement. Puis il lâcha que, eh bien, cela lui coûterait cinq mille couronnes.

Pista prit ça à la plaisanterie – il alla jusqu'à en rire –, mais ce n'était pas une plaisanterie. Le lendemain, son beau-père ne le laissa plus entrer dans la maison, il lui parla seulement par la fenêtre, brièvement, et quand il vit qu'il était venu les mains vides, il referma la fenêtre. Il ne put pas approcher Zsuzsika. Elle refusa ses lettres. Bref, Pista ne récupéra pas sa femme tant qu'il n'eût pas sorti de la banque les cinq mille couronnes, et ne les eut pas intégralement remises dans la main du vieux.

C'est ainsi qu'il le fit chanter la première fois. Mais ensuite, il le fit chanter encore deux fois. La deuxième, il demanda plus cher et lui extorqua dix mille couronnes. La troisième fut cependant la plus sérieuse, elle se produisit la deuxième année de leur mariage, lors du carnaval.

Cette fois, vraiment, le jeu ne compta pas pour du beurre. Ils rentraient d'un bal masqué – le premier bal où son mari ait emmené Zsuzsika –, et dans la rue ils eurent des mots, si bien que Pista, quand ils furent de retour, dans l'entrée, donna une paire de gifles à sa femme. Zsuzsika tourna les talons et, en costume de fée et souliers vernis, sortit dans la rue, et par la glaciaire nuit d'hiver, courut en pleurant chez son père. Pista, à qui toutes ces négociations et réconciliations, mais aussi les rançons de plus en plus salées étaient restées en travers de la gorge, décida de recourir à une nouvelle tactique; il ne s'occupa de rien, la dame finirait bien par s'attendrir, elle se laisserait de boudier

et rentrerait d'elle-même. Et il s'en tint à sa décision. Les jours passèrent, les semaines passèrent. Trois longues semaines passèrent, sans qu'il ait reçu le moindre signe de sa femme. Il ne savait même pas si elle était retournée chez elle par cette nuit d'un froid de loup, il ne savait même pas si elle était en vie ou non. Un soir, il se rendit devant la maison de son beau-père. La maison était close, morne et obscure, comme un château fort.

Pista but jusqu'à l'aube. Alors, avec un orchestre tzigane, il retourna au château-fort pour le conquérir à la force du violon. Jusqu'au matin, il joua sous la fenêtre de sa femme la chanson : *Combien d'étoiles y a-t-il dans tes yeux, Zsuzsika ?*, jusqu'au matin il s'égosilla vers sa fenêtre, vers les nuages gros de neige, vers les étoiles, comme s'il avait attendu une réponse objective à cette question tout à fait rhétorique, à cette excusable exagération poétique. Personne ne répondit. Seuls les molosses hurlèrent en guise de protestation.

La quatrième semaine passa. Déjà un mois entier. La patience de Pista était épuisée. Il chargea un avocat d'y aller et de parlementer en son nom. La dame fit savoir à l'avocat qu'elle voulait absolument divorcer, et pria son mari de lui donner son accord pacifiquement. L'avocat négocia encore une semaine. Puis il apporta la réponse du vieux : cette fois, la paix lui coûterait vingt mille couronnes tout rond.

Pourquoi tirer l'histoire en longueur ? Pista courut à la banque, retira le restant de la dot, dix-neuf mille sept cent soixante couronnes – il dut réunir ce qui manquait auprès de ses amis –, et paya rubis sur l'ongle. Puis, après une séparation de six semaines, il alla chercher sa femme, l'enleva dans ses bras, la porta triomphalement dans la calèche, et la ramena chez lui au galop.

Les gens qui me l'ont raconté m'ont juré que ça s'était passé littéralement comme ça. Et je les crois. Il ne reste

qu'un mystère. Est-ce que la dame était de mèche avec le vieux grigou, pour l'aider à récupérer la dot de sa fille jusqu'au dernier kreutzer? C'est fort possible. Mais il se peut aussi qu'elle n'ait été qu'un instrument aveugle entre ses mains, et qu'elle ait seulement voulu retrouver son mari en vendant toujours plus chèrement son amour. Cela aussi est possible.

Il y a encore un hic. Par la suite, ils ne se sont plus jamais chamaillés. C'est bizarre. Moi, je ne saurais l'expliquer. Toi, peut-être, tu as une explication?

Oui, c'est ça. Dès qu'ils n'eurent plus un sou, ils vécurent heureux et satisfaits. Pourtant, ils étaient souvent dans le besoin. Il est vrai qu'ils savaient qu'un immense héritage les attendait, quand le vieux fermerait les yeux. Cela pouvait se produire d'un jour à l'autre. Mais le vieux ne voulait pas mourir. À la vérité, son succès financier l'illuminait, l'épanouissait. De nouveau, il restait assis sur son banc en silence.

Il vécut des années, plein de vigueur et de santé. Dis-moi, s'il te plaît, à quoi attribues-tu le fait que tous les avares vivent longtemps? Il y en a qui affirment que l'avarice est en soi la manifestation d'une inébranlable vitalité, et que, comme toute passion authentique, elle ne tue pas, mais donne envie de vivre. Il y en a qui affirment qu'elle vise la grande distance, qu'une perpétuelle avidité ne peut pas s'établir dans des organismes fragiles, destructibles avant l'heure. Il y en a qui affirment que les avares s'endurcissent au contact de l'animosité qui les entoure, ils sont obstinés, la haine brûlante de leurs proches les maintient en vie, de même que pour les bonnes gens, l'adoration fervente. Il y en a enfin qui affirment que la terre les engage à rester ici, elle ne les laisse pas partir, elle les serre contre son sein crasseux et boueux parce que les avares sont aussi crasseux et boueux que leur parente, la terre. Ce sont des théories. Avec

des théories, on ne peut rien résoudre. Mais tout est résolu par une bonne hémorragie cérébrale, la nuit. C'est cela qui tua le vieux. Pista et sa femme héritèrent alors plus qu'ils n'avaient espéré, presque un demi-million de couronnes en or d'avant-guerre.

Eh oui, mon Dieu, j'aimerais terminer ce conte populaire revu et corrigé dans une relative sérénité, et présenter dans une séquence de feu d'artifice Zsuzsika et Pista qui, finalement, reçoivent leur récompense et baignent dans le lait et le miel. Hélas, ce n'est pas dans ma manière. Le vieux mourut le 2 juin 1914, et le 28 juin – comme tu l'as sûrement entendu dire –, la guerre éclata. Pista s'engagea comme enseigne réserviste dans le premier régiment de hussards. Avant de partir pour le front, il se décida à placer toute sa fortune dans l'emprunt de guerre. Zsuzsika, en tant que rejeton de paysans terre-à-terre et bornés, tout d'abord n'approuva pas cela. Elle suggéra que pour une part, ils achètent quand même de l'or et de la terre. Elle n'y renonça que lorsque son mari qui, en tant qu'homme, s'y entendait mieux en politique, lui expliqua qu'une fois la guerre finie, le fonds mondial d'investissement, ayant engendré une abondante postérité, leur restituerait cet argent qui aurait fait des petits. Qu'il n'en fut pas tout à fait ainsi, Pista ne devait jamais l'apprendre. Qui plus est, pas par sa faute. Il faut dire qu'au premier assaut de la cavalerie, il fut touché par une grenade, si bien qu'il ne resta de lui pas une rotule, pas un bouton de cuivre, et que même son cheval disparut jusqu'au dernier crin, comme si la terre les avait tous deux engloutis, ou comme si tous deux, armés de pied en cap, avaient escaladé au galop la Voie lactée, cette passerelle dorée du ciel, et de là, avaient fait une irruption fracassante dans quelque merveilleux et splendide paradis des guerriers. Zsuzsika l'attendit quelque temps. Ce qu'elle avait, petit à petit, elle

le dépensa. Plus tard elle vivota de sa pension de veuve de guerre. Ensuite elle quitta la ville. L'autre jour, quand j'y suis allé, j'ai entendu dire qu'elle s'était placée comme fille de ferme, qu'elle avait complètement repris les manières paysannes et faisait couvrir les poules, gavait les oies.

N'est-ce pas que l'existence est assez mouvementée ? Non, de cela, vraiment, nous n'avons pas à nous plaindre. Mais ajoutons que non seulement elle est mouvementée, elle a aussi un sens profond. Dame oui. Eh bien, on ne boit jamais par ici ?...

CHAPITRE XI

Dans lequel il est question de l'hôtel le plus chic du monde

Vous connaissez la poésie des hôtels ? demanda Kornél Esti, se tournant vers nous. Là-dessus, j'aurais beaucoup à dire.

Il y a des hôtels familiaux, dans lesquels on se sent comme chez soi, dans son nid et en outre indépendant, sans les tensions familiales. Il y a des hôtels affables, intimes, charmants. Il y a des hôtels tristes, surtout en province, qui ressemblent à des pianos désaccordés et qui, avec leurs miroirs aveugles, leurs draps humides, nous donnent le bourdon, et puis des hôtels désespérants, maudits, mortels, dans lesquels il est indiqué de se suicider par un soir de novembre. Il y a des hôtels allègres, dans lesquels pouffent les robinets. Il y a des hôtels froids, solennels, muets, des hôtels bavards, des hôtels noceurs, des hôtels crâneurs, des hôtels ostentatoires, tape-à-l'œil, propres-à-rien, des hôtels fiables, tranquilles, distingués, avec la noble patine du passé, des hôtels désinvoltes, des hôtels pesants, des hôtels sains, dans lesquels la clarté afflue même par les gouttières, et des hôtels malades, dans lesquels la table est boiteuse, la chaise bancal, l'armoire infirme, le sofa hectique et où les oreillers moribonds gisent sur le lit. Bref, il y a de très nombreuses sortes d'hôtels.

Dans mon dernier périple à l'étranger, sur le chemin du retour, j'ai fait halte dans un petit pays. Je suis tombé sur un hôtel qui mérite une mention spéciale.

Cet hôtel était chic. Il était plus chic que tous ceux que j'ai vus ailleurs. J'ose affirmer hardiment que c'était l'hôtel le plus chic du monde.

Dans la poussière du crépuscule, mon automobile filait entre de petites mesures cabossées, et elle s'arrêta devant

un gratte-ciel de treize étages à stucs roses et coupole, qui contrastait vivement avec l'environnement déplorable, et servait visiblement à accueillir des notabilités étrangères égarées en ces lieux.

Je pensai tout de suite que je ne me trouvais pas dans un endroit ordinaire.

À peine mon auto eut-elle klaxonné, que le personnel s'avancait devant la porte à tambour de l'hôtel. Ils pouvaient être quinze ou vingt. C'était une véritable petite armée.

Le premier employé ouvrit la porte de mon auto, le second m'aïda à en sortir, le troisième m'enleva mon cache-poussière anglais, le quatrième prit mon *travel trunk* américain, le cinquième mes deux valises, le sixième ma serviette en crocodile, le septième mon journal français, que j'avais laissé sur le siège. Tout ceci fut fait en un clin d'œil, comme sur des roulettes.

Ceux qui n'avaient pas joué de rôle dans ce travail s'alignaient sur le trottoir, en rangs lâches, pas militaires, mais quand même parés à tout, disciplinés, silencieux.

Tous portaient des casquettes passementées, et un genre de bizarre uniforme d'opérette violet. Je défilai devant eux, comme pour une revue de parade. À ce moment-là, les casquettes passementées – sans qu'un mot d'ordre ait retenti – décollèrent des têtes bien peignées.

C'est ainsi qu'ils saluaient les clients venus de loin, avec ce respect solide, convaincu, presque juvénile, qu'ils devaient toujours conserver au plus profond de leur cœur, d'où nul changement de la fortune inconstante ne devait jamais l'extirper; et la seule raison pour laquelle ils n'avaient pas encore pu l'exprimer à mon égard, c'est que, jusqu'à ce jour, ils ne me connaissaient pas.

Je regardai longuement mon armée miniature. J'avais l'impression qu'en cas de besoin, elle serait prête à verser

son sang pour moi. Les larmes me montèrent aux yeux. Un roi ne peut être accueilli avec une ferveur plus grande.

L'armée miniature, mais d'autant plus téméraire, se dispersa sans tambour ni trompette, sur un signe donné par le monsieur rasé de près, grisonnant, qui jusqu'à présent l'avait dirigée à l'arrière-plan. C'était le portier. Il s'adressa à moi en anglais, et il ressemblait à Edison de façon frappante.

Edison, avec un tact inexprimable, me pilota tout le long du hall décoré de plantes méridionales. Il me fit entrer dans une pièce spacieuse. Il m'indiqua un divan de cuir, et me demanda « d'avoir la bonté de bien vouloir prendre place ». Après que je me fus exécuté, il pressa un bouton. La pièce spacieuse commença à s'élever sans bruit. Alors je compris que c'était l'ascenseur.

C'était un chef-d'œuvre d'ascenseur. Des ampoules vert pomme diffusaient une lumière voilée, de peur de blesser les yeux trop sensibles des clients. À côté du divan de cuir s'étaient de nombreux fauteuils de cuir sur des tapis de soie persans, et de-ci de-là, dans les angles, on pouvait voir aussi de petites tables, avec un nécessaire à fumer, des magazines illustrés, des échiquiers sur lesquels on avait disposé d'avance les pièces, sans doute pour que les clients chassent l'ennui du séjour par des distractions profitables et délassantes. Hélas, je n'en eus pas le temps, car à peine avais-je jeté un regard à la ronde et m'étais-je extasié devant cet aménagement vraiment du meilleur goût, que deux minutes après l'ascenseur cliquetait mélodieusement, parvenu à son but assigné, le premier étage.

Là, un autre détachement d'employés m'accueillit en uniforme couleur café. Ceux-ci, sur un avis du portier, ouvrirent la porte à battants qui se trouvait en face.

Ayant traversé l'antichambre, je pénétrai dans une pièce que, vu ses dimensions, on aurait pu nommer

plutôt salle du trône. Des rideaux de brocart tombaient en un drapé pictural des fenêtres Empire, qui offraient une perspective sur un ruisseau preste à l'eau bleue. À cette pièce s'ajoutaient une salle de réception avec des sièges blancs et dorés, une salle à manger, une chambre à coucher et même un salon annexe, puis une salle de bains avec une vasque de marbre encastrée, des miroirs vénitiens devant lesquels scintillait une incroyable profusion de vaporisateurs à parfum, de limes à ongles, de petits ciseaux. Dans chaque pièce – même dans la salle de bains –, trois téléphones étaient à la disposition des clients. Le premier servait pour l'hôtel, le second pour la ville, le troisième – dont l'écouteur était rose –, je ne sais.

Ébloui, je m'attardai un moment dans cet appartement, puis je demandai au portier le tarif approximatif d'une nuit.

Le portier ne répondit pas. Il semblait être dur d'oreille. En cela aussi, il ressemblait à Edison. À ce moment-là, je fus absolument convaincu qu'il ne lui ressemblait pas, mais qu'il était Edison en personne.

Donc, je répétais ma question en hurlant, ainsi qu'il est d'usage de parler aux sourds. L'inventeur chenu entendit cette fois. Mais il parut choqué, et s'assombrit un peu. Il baissa les yeux.

Le personnel, qui se tenait devant nous dans un garde-à-vous plein d'aisance, baissa également les yeux, pudiquement.

Leur psychisme délicat qui, certainement, se mouvait dans des sphères très élevées – sur un plan inaccessible à la vile pensée des choses matérielles –, était péniblement affecté par mon prosaïsme, de même qu'un poète brûlant d'une fièvre inspirée à qui l'on demande le prix des pommes de terre.

Tous se taisaient.

Moi, j'allais me défendre, expliquer que j'étais un poète qui gagnait son pain par le pénible travail de l'écriture, et qu'en conséquence je trouvais l'argent fort important et avais un grand respect pour lui, lorsque le portier manifesta son désappointement en articulant froidement, distraitemment un chiffre – en dollars –, un chiffre tel que je faillis tomber à la renverse.

Je demandai une autre chambre.

Thomas Edison acquiesça courtoisement. Il m'emmena au deuxième étage, où des uniformes couleur jaune d'œuf nous attendaient. Comme je ne trouvais pas, là non plus, le prix des chambres convenable, nous allâmes au troisième étage, chez les livrées blanches et bleues, puis au quatrième, au cinquième, plus haut, toujours plus haut.

Finalement nous atteignîmes le onzième étage. À celui-là, de petits blondinets extraordinairement mignons, en uniformes rouges, assuraient le service.

Accompagné d'une escorte réduite mais toujours respectueuse, le portier me conduisit le long d'un couloir interminable. Par intervalles, au-dessus des linteaux de portes, s'allumait et s'éteignait une flamme colorée. Je demandai à quoi elle servait.

À nouveau, il ne répondit pas tout de suite.

Il parut d'abord s'étonner de ma curiosité de rustre, puis du fait qu'il y ait encore un homme sur cette terre qui ne soit pas au courant de la destination de ce genre de lampes, puis, avec une concision mesurée, il m'informa que ces signaux lumineux remplaçaient la sonnette, qu'elles s'adressaient aux différents membres du personnel avec lesquels les clients pouvaient communiquer, sans troubler la tranquillité des uns et des autres et le silence absolu de l'hôtel.

Tout au fond, dans un recoin perdu, je trouvai une chambre sur cour qui correspondait à peu près à mes « exigences ».

Mais celle-là aussi était si luxueuse, si lumineuse que je n'ose pas la décrire.

Il me suffira de raconter que, sur une petite table de malachite, je trouvai une sorte d'écrin en bois oblong, pareil à un clavecin, sur lequel quatre-vingt-cinq touches blanches et noires formaient un clavier à l'usage inconnu de moi.

Comme je suis un musicien passionné, et que je joue passablement du piano, je m'assis immédiatement devant ce clavier et me mis à jouer du Beethoven, la *Sonate pathétique*. À peine arrivais-je à l'*allegretto*, que j'entendis frapper doucement à ma porte.

Un employé en frac fit son apparition. Derrière lui, une foule d'employés se profilait, attendant mes ordres. Subitement, je me mis à les compter. Ils étaient exactement quatre-vingt-cinq. De cela, je déduisis que l'instrument oblong, pareil à un clavecin, était le tableau d'appel du personnel, et qu'en jouant – assez étourdiment – j'avais sonné chacun d'eux. Je m'excusai.

Les domestiques les plus importants profitèrent de cette occasion pour se présenter individuellement.

J'en fus ébahi. Mon garçon d'étage de la journée ressemblait à Chopin, celui de la nuit en revanche, à Shakespeare lui-même. Mon ébahissement ne tarda pas à croître, car je découvris qu'il y avait un certain système là-dedans. La première femme de chambre était une Cléo de Mérode, la seconde femme de chambre, une Marie-Antoinette, et la femme de ménage était le parfait sosie d'Annie Besant, la célèbre théosophe.

Mais mon ébahissement atteignit son point culminant lorsque, dans le groupe fourni des valets, j'aperçus successivement Eckener, l'héroïque vainqueur de l'Atlantique, puis Rodin, puis Bismarck, puis Murillo, puis un monsieur

barbu, timide, qui me rappelait feu le tsar russe à la déplorable fin, bien mieux que ses portraits eux-mêmes.

Ce n'était pas tout. Le secrétaire de l'hôtel ressemblait à Schopenhauer, le cuisinier des repas froids, à Torricelli, le cuisinier des repas chauds, à Einstein, le magasinier, à Caruso, et un chasseur pâle et maladif, à l'enfant mystérieusement disparu de Louis XVI, l'infortuné dauphin.

Une radieuse galerie de portraits historiques des célébrités internationales revivait dans ces braves employés.

Quelle part avait là-dedans la direction de cet hôtel, et si elle les choisissait elle-même en fonction de la ressemblance, comme une réclame, pour attirer les clients par cette charmante trouvaille, ou si ces vivantes figures de cire se trouvaient réunies seulement par hasard, cela, je n'avais pas le temps de le découvrir.

Cependant, je jure sur tout ce que j'ai de plus sacré qu'il en était strictement ainsi. En général, là-bas, tout le monde ressemblait à quelqu'un, et tout ressemblait à quelque chose.

Schopenhauer me demanda en quoi il pouvait m'être utile. Je le priai de nettoyer mes chaussures poussiéreuses, car j'aurais aimé sortir en ville et me baigner dans ce ruisseau preste à l'eau bleue, j'en mourais d'envie depuis le premier instant.

Le morne philosophe de Francfort me fit savoir que mon désir pouvait passer pour naturel tout autant qu'humain, et m'assura qu'il serait comblé d'ici peu.

En partant, il se borna à me donner encore à entendre que tous les employés parlaient plusieurs langues européennes, les plus cultivés, au moins cinq, mais le portier du matin savait quinze langues vivantes, outre le latin et le grec ancien, et ainsi, si d'aventure je rentrais à l'aube, je pourrais m'entretenir avec lui en latin ou en grec ancien des expériences friponnes que je rapporterais de mes escapades nocturnes.

Là-dessus il sortit. Après lui, on frappa. Nicolas II entra. Avec une humilité slave, il s'inclina jusqu'à terre, regarda mon visage, puis examina mes chaussures, sans les toucher de ses doigts impériaux.

L'examen se déroula à peu près comme lorsqu'un praticien regarde un malade et que, ce faisant, il voit déjà qu'il s'agit de ce genre de maladie spécifique et compliquée de tel ou tel organe, qu'à vrai dire, lui-même pourrait traiter en se fondant sur sa qualité de docteur en médecine, mais qu'il est beaucoup plus indiqué de transmettre à un spécialiste qui s'occupe exclusivement de ce genre de choses.

Ce raisonnement, il ne le formula pas même en un mot. De nouveau il s'inclina jusqu'à terre et s'éloigna.

Un peu plus tard, il revint avec Bismarck, Murillo, Eckener et Rodin. Ceux-ci également regardèrent fixement mes chaussures. On aurait dit que tous les cinq préparaient un diagnostic et un pronostic. Tout cela était comme un conseil médical autour du lit d'un très grand malade.

On convoqua une femme de chambre, une nouvelle que je n'avais pas encore rencontrée jusqu'alors – si mes souvenirs sont bons –, Fanny Elsler. D'une voix sonore, elle annonça que cela « n'entrait pas dans le cadre de ses attributions ».

De nouveau, tout le monde me laissa en plan. Seul, le fidèle Bismarck resta près de moi.

Quelques minutes plus tard, quatre petits blondinets extraordinairement mignons, en uniformes rouges, affectés au service du couloir, ouvrirent la porte et firent rouler dans ma chambre une sorte de chevalet ingénieux à mécanisme rotatif, fonctionnant à l'électricité, que n'importe qui pouvait diriger du bout du petit doigt. Sous la surveillance experte de Bismarck, ils placèrent mes chaussures sur le chevalet à l'aide d'une grue minuscule et, au milieu de profondes révérences, ils les transportèrent dehors.

À peine une demi-heure plus tard, ils les rapportèrent sur l'ingénieuse machine. Mes chaussures étaient désormais rayonnantes de propreté.

Galvanisé par tant de distinction, tant d'attention inusitée, je partis me baigner. Jusqu'au soir je barbotai dans le ruisseau. Je ne revins que pour le dîner.

Dans la salle à manger, quelques clients traînaient. On avait dressé à mon intention une fort longue table, qui aurait mieux convenu à un banquet. Naturellement je m'assis au centre, à la place d'honneur, tout seul.

Voici qu'on apportait un savoureux dîner de douze plats. Je désire m'arrêter uniquement sur le crabe de mer, dont la chair d'un rose marbré flottait dans une épaisse sauce gris clair. Du reste, je bus surtout. D'abord ma boisson favorite, la bière blonde, la bière dorée, dont j'adore depuis mon enfance l'amère écume, le parfum de houblon presque nutritif, évoquant une miche de seigle fraîche. Je continuai avec du vin du Rhin et du vin jaune grec. Je terminai au champagne. Les bouteilles ne cessaient de se renouveler dans les seaux, vins doux et amers, qui lentement refroidissaient entre les diamants de glace artificielle.

On apporta les poissons de la cuisine affectée aux poissons, le café de la cuisine affectée au café. Plusieurs fois on disposa des bouquets frais dans les vases, de peur que, pendant qu'ils réjouissaient ma vue et mon odorat, ils ne se fanent.

Après dîner, je demandai l'addition. Le personnel sourit, refusant d'un geste. Ainsi se déroulèrent tous les repas. Ils se montraient toujours extraordinairement empressés. Si la fantaisie m'avait pris de mettre le feu à la ville ou de tuer leur souverain bien-aimé, et le lendemain à midi, de poser sa tête dans une écuelle en argent sur ma table, accommodée en *irish stew*, je crois dur comme fer qu'ils s'y seraient pliés sans aucune objection.

Leur politesse ne cessait de croître. Mais leur nombre aussi croissait. Tantôt je les croyais quatre cents, tantôt huit cents. Et comme, pendant tout mon séjour, je ne vis que huit clients dans l'hôtel, à chaque client, moi compris, revenaient environ cent employés.

Quand je parcourais le couloir couvert de tapis insonorisants, telles de muettes cariatides, ils s'aplatissaient le long des murs. Je ne remarquais leur existence que lorsqu'ils soulevaient leur casquette et me saluaient en silence. La modestie, les bonnes manières étaient devenues leur seconde nature. C'étaient des machines, pas des hommes.

Une seule et unique fois, il advint qu'en dissimulant une cigarette dans sa paume, un garçon exhala de la fumée, mais dès qu'il m'eût aperçu, il eut honte de sacrifier à une aussi piètre passion, et sa cigarette disparut aussitôt. Où elle disparut, cela, je l'ignore. Peut-être l'avait-il lancée dans l'un des cendriers qu'on trouvait partout, garnis d'amiante, fermant hermétiquement; ou peut-être, rougissant de culpabilité, l'avait-il happée dans sa bouche, mastiquée et avalée, braise et filtre inclus. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable.

Je le répète, le personnel était hors pair. Chaque jour il inventait quelque chose pour se rendre agréable. On me mettait dans la main des mémorandums imprimés sur papier japon pur chiffon, qui aurait convenu à un album de luxe, des prospectus remarquablement rédigés et remarquablement informatifs. À tout bout de champ, on attirait mon attention sur le cours de danse Dalcrose et les salles de gymnastique Mensendik de l'hôtel, sur le laboratoire bactériologique de l'hôtel, sur le bureau de copie, sténotypie et dactylographie de l'hôtel, sur la jolie piscine canine de l'hôtel, sur l'entrepôt spécial de pneus de l'hôtel, et même sur l'institut psychanalytique somptueusement équipé de l'hôtel, où d'éminents

psychanalystes traitaient expertement, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, les très honorés malades nerveux et mentaux de l'hôtel.

Je ne veux pas vous lasser avec des détails supplémentaires, j'ajouterai seulement que je vécus dix jours dans cet entourage charmant et raffiné.

Un matin, j'annonçai dans la machine parlante qui se trouvait à côté de mon lit que je partirais le lendemain après-midi par l'express de deux heures onze, et que je voulais qu'on expédie ma malle et mes valises – à l'exception de ma serviette en crocodile, dans laquelle je conservais mes manuscrits – à mon adresse de Budapest. Je fis porter le petit cylindre de cire de la machine parlante par le tsar Nicolas II à mon ami Edison. Le tsar me rapporta un autre petit cylindre de cire. En plaçant celui-ci dans la machine parlante, je fus informé que le portier « faisait déjà les démarches nécessaires ».

À partir de là, l'attention du personnel fut multipliée par deux, et à chaque heure, à chaque minute, elle augmentait en progression géométrique. Annie Besant, la femme de ménage, me saluait en soupirant. Cléo de Mérode, Fanny Elsler, Marie-Antoinette allaient et venaient tristement autour de moi, comme si elles devaient à peine survivre à mon départ et, dans leur chagrin, mettre fin par le poison à leur jeune vie. Chopin, Einstein, Murillo, Rodin, et même le petit dauphin au sort infortuné, à chaque fois que je les rencontrais dans le couloir, me saluaient d'un *bonjour*, *bonsoir* tonitruant. Cela sonnait comme dans un cloître, l'avertissement des chartreux : *Memento mori*.

Que cherchaient-ils au juste à me rappeler ? Parfois, je pensais que c'était peut-être le pourboire, qu'effectivement ils méritaient. Pourtant, il me suffisait de jeter un coup d'œil à leur visage qui reflétait la douleur causée par mon départ

prochain, il me suffisait de regarder leurs yeux rougis par les larmes, qu'ils tentaient en vain de dissimuler, pour me convaincre du contraire.

Le soir, après dîner, Edison fit poser devant moi par le maître d'hôtel du restaurant une feuille de papier sur un plat en argent. C'était le reçu d'expédition des chemins de fer, qui témoignait de ce que le train emportait chez moi à grande vitesse l'ensemble de mes bagages, et que la taxe de transport – naturellement – avait été « acquittée » d'avance par l'hôtel.

Je fis une moue approbative et me retirai dans ma chambre.

Avant de m'assoupir, je fus alarmé par un horrible raffut. Une sorte de chœur masculin me claironnait *bonne nuit* directement dans les oreilles. Je bondis hors de mon lit. Il n'y avait personne dans ma chambre. En fait, le personnel masculin zélé et attentionné de l'hôtel qui, comme chacun sait, avait la haute main sur le poste émetteur-récepteur, s'adressait à moi par le haut-parleur de la radio.

La même chose eut lieu le matin, à la différence que ce fut alors la voix argentine des employées féminines qui me réveilla, me souhaitant le bonjour.

Le dernier jour, tôt le matin, j'allai trouver Edison à la loge du portier, et je voulus payer. En entendant le mot argent, sur son visage apparut un sourire dédaigneux et douloureux. Il m'assura que j'avais encore le temps de *régler ma note*, puisque mon train ne partait qu'après deux heures, et que je devais consommer encore un déjeuner chez eux. Par ailleurs, ma note était en cours d'établissement, l'office central de la comptabilité était justement en train d'y mettre la dernière main.

Ma serviette en crocodile à la main, je sortis me promener dans le bois de palmiers situé à l'extrémité de la ville où,

chaque jour, j'avais travaillé sur mon cycle de chansons d'amour, réputé à juste titre pour son côté direct et instinctif, intitulé : *Refoulements et transferts*.

Je m'assis sur la margelle de marbre de la fontaine. Je rêvassai un moment. Puis, suivant mon vieux système éprouvé, j'essayai de susciter la transe créatrice. Je frappai plusieurs fois de suite mon front contre la margelle de marbre. Je ne peux créer que lorsque je déconnecte complètement ma raison.

Malheureusement, ça ne marche pas tout de suite. La raison est une chose extraordinairement stupide. Cette fois encore, elle ne cessait de m'importuner.

D'autres gens aussi m'avaient que la raison existe sur terre. Entre autres, le personnel de l'hôtel.

Quand j'éternuai, une radio montée sur un palmier haut de cinq mètres, dotée d'un amplificateur, me transmet le vœu à *vos souhaits* des employés masculins et féminins de l'hôtel.

En quelques heures néanmoins, j'écrivis l'une de mes œuvres capitales, un poème de deux vers, qui parle de la haine subconsciente qu'Élinor, ma dernière maîtresse, ressentait pour moi.

Ce travail formidablement spirituel m'épuisa complètement. Ensuite, je passai à nouveau deux heures à regarder dans le vague. J'attendais le retour de ma raison.

Je revins à moi lorsque, dans la clairière proche, je vis descendre un avion, léger et gracieux comme une libellule.

Il se rendait justement dans mon pays. Je ne sais pas moi-même pourquoi, je m'assis dedans, et commandai à l'avion de me ramener d'urgence chez moi.

Là-haut, dans l'air, quand l'altimètre indiquait déjà sept mille mètres, et que ce preste ruisseau à l'eau bleue ne semblait pas plus grand que le bracelet de platine qu'Élinor porte au poignet, au-dessus des nuages, au-dessus des sommets

enneigés, je réalisai soudain que j'avais oublié de régler l'addition de l'hôtel et que, par mégarde, je n'avais même pas donné de pourboire à ces employés qui avaient veillé avec tant de bonté à mes côtés, pendant presque deux semaines.

Comme je suis un homme prodigieusement averti de la psychologie, que je sais qu'il n'y a pas de « hasard », et que nous « n'oublions » jamais rien sans raison, je trouvai immédiatement cela suspect.

Je commençai à faire mon auto-analyse à la vitesse de l'éclair. Tandis que l'avion, en un audacieux élan, amorçait un looping, et que moi, je pendais la tête en bas vers le globe terrestre, je poursuivis ma psychanalyse, que je ne tardai pas à achever avec succès.

Je découvris que cet acte était inconsciemment conscient, ou consciemment inconscient. Mais il était sensé, très sensé. D'ailleurs, je ne pouvais pas agir autrement.

Au fond, il est impossible de vexer un hôtel aussi chic, des employés aussi distingués en les payant. Ç'aurait été un manque de tact, un grossier manque de tact.

CHAPITRE XII

Dans lequel le président, baron Wilhelm Eduard von Wüstenfeld, personnage inouï de ses années d'études en Allemagne, et son maître à penser, ne fait que dormir de tout le chapitre

Mon rendez-vous au café Torpédo était fixé à deux heures moins le quart après minuit.

Je m'efforçai d'y être à l'heure. Mais je ne trouvai pas tout de suite de voiture. Ensuite il tomba de la neige fondue. À ce moment-là, ma voiture ne put marcher qu'au pas, prudemment. Il n'était pas loin de deux heures et quart quand je pénétraï dans le salon particulier du Torpédo.

Un « chut » indigné accueillit mon apparition. Kornél Esti, qui était déjà en train de parler, me décocha un regard en coin méprisant et se tut.

Autour de lui, sa compagnie habituelle, un ramassis de huit ou dix scribouillards et d'une ou deux femmes. Devant lui, un verre de sang-de-taureau, une assiette en argent, et dedans, le squelette fabuleusement léger d'une truite et un reste de sauce vert pâle.

Dans le silence inamical, j'ôtai ma pelisse et allumai une cigarette. Quelqu'un me renseigna en chuchotant sur les prémices de l'histoire commencée.

Esti parlait de ses années d'études en Allemagne, d'un vieux monsieur distingué, raffiné, notabilité de la vie publique de Darmstadt – de son nom complet : baron Wilhelm Friedrich Eduard von Wüstenfeld –, qui était président de la *Germania*, l'association culturelle locale, mais en outre président, ou plutôt directeur de maints autres associations, sociétés, cercles, fédérations, comités, commissions et sous-commissions politiques, littéraires et scientifiques.

– Donc, poursuivit Kornél Esti, ça se passait toujours comme je l’ai dit. Le président ouvrait la séance, et s’endormait. Le conférencier n’avait pas encore atteint sa table que le président dormait déjà. Il s’endormait vite, en un clin d’œil, comme les nourrissons. Du bord de l’état de veille, il plongeait tout droit dans l’abîme sans fond du sommeil. Il fermait les yeux. Il dormait profondément, à poings fermés.

Le conférencier allait à sa table, remerciait pour les applaudissements, s’inclinait ; le conférencier s’asseyait, ordonnait la pile de manuscrits qui enflait de façon menaçante ; le conférencier s’éclaircissait la gorge, et attaquait sa communication, qui portait sur *Les aspects essentiels de l’existence dynamique* ou *Les noms d’animaux et de plantes dans la poésie amoureuse de Heinrich von Morungen* ; mais tout cela ne concernait plus le président, qui s’était évadé discrètement du monde de la conscience par une invisible porte dérobée, et dont seul le corps restait là, en gage, sur le siège présidentiel.

Quand ce conférencier avait fini, le président appelait sur l’estrade le second dans le programme imprimé, puis le troisième, et pendant que ceux-ci accomplissaient leur devoir, lui aussi accomplissait son devoir.

Comprenez-moi : entre les conférences et le sommeil suspendu un bref instant, mais quand même durable et pratiquement continu du président, existaient une interaction, une relation fatidique, presque un lien de causalité. Le président ouvrait la séance et fermait les yeux. Le président fermait la séance et ouvrait les yeux. Au début, ce fut un mystère pour moi.

Jeune et inexpérimenté, je m’étais retrouvé en Allemagne. À cette époque, j’avais déjà passé quatre ans à vagabonder à l’étranger, au milieu de Français gais et légers. C’est à Paris que m’était parvenu un sévère télégramme de mon

père, m'enjoignant de partir immédiatement pour l'Allemagne, d'y poursuivre mes études et, de surcroît, de me consacrer uniquement aux sciences, et non à la littérature, comme jusqu'à présent. Dans son télégramme, il soulignait que si je ne m'exécutais pas, il me supprimerait mon allocation mensuelle. Est-ce pour cette raison, ou à cause de mon extrême affection pour lui? Je m'étais immédiatement plié à son injonction. Mais jusqu'à aujourd'hui, je lui suis reconnaissant de m'y avoir obligé. Sans lui, je connaîtrais à peine les Allemands.

Naturellement, j'avais déjà entendu dire une ou deux choses à leur sujet. Je savais que c'était l'un des plus grands peuples de la terre, qui avait donné à l'humanité la musique et la pensée abstraite. *Sombre et chargé de pensées*, comme le chante leur divin Hölderlin. J'ai coutume de fredonner des fugues de Bach et des vers de Goethe, quand je suis vraiment triste. Entre les forêts de sapins et les montagnes vit un peuple absorbé, laborieux, me disais-je, avec le ciel étoilé et la morale universelle au-dessus de sa tête. Bref, j'avais un grand respect pour les Allemands. Peut-être était-ce eux que je respectais le plus parmi tous les peuples. Mais je ne les connaissais pas. Et j'aimais les Français.

Quelle perte ç'aurait été, si cette connaissance plus précise m'avait manqué. Un nouveau monde s'ouvrit à moi. Dès que mon train roula en territoire allemand, j'allai d'étonnement en étonnement. J'étais pour ainsi dire perpétuellement bouche bée, ce dont mes compagnons de voyage conclurent que j'étais demeuré. Ordre et propreté partout, dans les objets, et même dans les gens.

Je descendis d'abord dans une petite station balnéaire, pour me débarrasser de la poussière. Je n'eus à interroger personne pour trouver la mer. Dans les ruelles propres, balayées, exactement tous les dix mètres, il y avait un joli

poteau, sur son écriteau blanc émaillé, une main montrant le chemin, et sous celle-ci l'inscription : *Vers la mer*. Impossible de mieux guider l'étranger. J'arrivai à la mer. Là, cependant, je fus un peu refroidi. Sur la plage, à un mètre de l'eau, un poteau plus haut, mais tout à fait semblable aux autres attira mon attention, et dessus, un écriteau blanc émaillé un peu plus grand, mais tout à fait semblable aux autres, avec cette inscription : *La mer*.

Moi qui venais de quitter des latins, d'abord je trouvai cela absolument superflu. Puisque l'étendue infinie, houleuse, moutonnait sous mes yeux, et que de toute évidence, personne ne peut confondre la mer du Nord avec un crachoir ou une buanderie ! Plus tard, je vis que je m'étais trompé dans ma frivolité juvénile. C'était justement là que résidait la vraie grandeur des Allemands. C'était la perfection même. Leur penchant pour la philosophie exigeait qu'on pose le théorème et qu'on démontre le résultat, de même que l'algébriste écrit souvent au cours d'une déduction : $1 = 1$, ou dans une démonstration logique, établit souvent que Pierre = Pierre (et non Paul).

À Darmstadt, je louai une modeste chambrette d'étudiant chez un tonnelier. Là aussi, une série de surprises m'accueillit. La famille était agréable, prévenante, très propre. Le père du tonnelier, un vieux monsieur qui semblait être un homme simple, s'occupa avec une bienveillante affection de moi, de ce moins que rien parachuté de l'étranger. Chaque soir, quand je rentrais, il ne manquait jamais de me demander : « Alors, jeune homme, dites-moi, quelles expériences avez-vous faites aujourd'hui 1. sur le plan humain, 2. sur le plan littéraire, 3. sur le plan philosophique ? » À cette question, je ne pouvais pas répondre tout de suite. Pas seulement parce que je parlais encore à peine l'allemand. Cette profondeur inhabituelle pour moi,

cette classification si familière à l'esprit allemand me plongeait dans le trouble. Ma cervelle rustique en éclatait presque. Je me rappelais que le matin, j'avais feuilleté Hegel à la bibliothèque, après quoi, j'avais mangé de la sauce à l'aneth au restaurant universitaire, et l'après-midi, j'avais flâné avec Minna dans les jardins de la ville. Est-ce que la bibliothèque était une expérience d'ordre humain, la sauce à l'aneth une expérience d'ordre littéraire, et Minna une expérience d'ordre philosophique, ou vice-versa ? Pour moi, jusqu'à présent, les trois ne faisaient qu'un. Je mêlais la bibliothèque avec la sauce à l'aneth et Minna, l'expérience humaine, littéraire et philosophique. Cela me prit un bon moment avant de pouvoir – par une gymnastique mentale assidue – les distinguer.

C'est un peuple mystérieux, je puis le dire. Il n'est pas de peuple plus mystérieux. Il réfléchit sans cesse. Je rencontrais tour à tour des galopins qui « par principe » ne mangeaient que des choses crues, qui chaque matin « par principe » exécutaient des exercices respiratoires, qui le soir « par principe » dormaient sur une couche dure sans couverture, même par un froid de loup. Leur culture est éblouissante. Du lycée ils passent à l'université, mais ils ne terminent pas pour autant leurs études, et je les soupçonne de s'inscrire ensuite à l'univers. L'univers avec ses myriades d'étoiles est dans leurs calculs, voire dans leurs agendas. Même les filles et les femmes l'évoquent comme quelque cabaret bien connu. En général, les femmes allemandes sont sensibles et romantiques. Elles ressemblent aux femmes françaises. La seule différence entre elles, peut-être, est que les femmes françaises ont plutôt de grands yeux, et les femmes allemandes, plutôt de grandes jambes et une grande âme, toujours prête à s'ouvrir au noble et au beau. Dès la première minute où l'on fait leur connaissance,

elles s'analysent de façon profonde, intelligente et abstraite. Elles exposent l'axe et les perpendiculaires de leur vie spirituelle, deux ou trois de leurs qualités cardinales et traits généraux, comme un malade le fait au médecin de l'histoire de sa maladie. Elles sont incroyablement sincères. Elles ne dissimulent pas leurs défauts. Ce qui est humain, elles n'en ont pas honte. Une petite dame charmante, distinguée, à peine avais-je commencé à lui faire la cour sous les tilleuls, par un après-midi d'automne, qu'elle avouait que son accouchement lui avait donné des hémorroïdes, et qu'elle en souffrait beaucoup encore aujourd'hui. Tout cela, elle ne le disait pas pour satisfaire ma curiosité, mais simplement parce que c'est sincère et humain. Voilà qui donne le vertige.

L'une après l'autre s'ouvrirent devant moi les portes des meilleurs citoyens. Ils m'acceptaient parmi eux comme si je n'avais pas été étranger. Ce qui chez moi ne valait pas tripette, ils l'estimaient. Autant ils tenaient à leur appartenance nationale, autant ils respectaient les autres nations. Ils ne professaient pas l'internationalisme, ils le mettaient en pratique. Les Allemands sont instinctivement humains. À leur table, j'avais ma place personnelle. Pourtant je ne cache pas que là aussi, une chose ou l'autre m'étonnait. À la fin du dîner par exemple, ils offraient un fromage allongé, en forme de bâton, blême, fort puant, qu'ils appelaient « doigt de cadavre » (*Leichenfinger*). Dans mon verre ils versaient une liqueur pourpre, dont voici le nom d'après l'étiquette officielle de sa fabrique : « furoncle sanguin » (*Blutgeschwür*). Étant bien élevé, je mordais dans le doigt de cadavre, et je le rinçais avec un épanchement visqueux de furoncle sanguin.

Il n'y a qu'une chose à laquelle je ne pus me faire de longtemps : leurs moutardiers. Sur la table des meilleures familles trônait un moutardier extrêmement bizarre, grâce

auquel – comme je l’appris plus tard – le fabricant avait fait fortune ; on se les arrachait, aussi ne parvenait-il pas à en fournir suffisamment. Ce moutardier était une porcelaine blanche miniature, figurant un cabinet d’aisances rinçable à l’eau, avec son abattant brun, imitant tout à s’y méprendre ; seule, l’inscription trahissait qu’il s’agissait de « moutarde » (*Senj*). Dedans, ils mettaient de la moutarde brun-jaune qu’au cours d’un repas convivial, ils tartinaient sur le boudin. Au début, ils ne comprirent pas que je ne mange qu’avec un appétit modéré, tant que ce petit objet ingénieux et désopilant minaudait devant moi. Eux, il les amusait. Même la fiancée et le promis le contemplaient en souriant, et ils savaient d’avance que dans leur foyer à venir il y en aurait un semblable. Des mères de famille respectables, en présence desquelles il aurait été impossible de lâcher une allusion un tant soit peu salée, le tendaient à l’invité d’un air facétieux. Les petits garçons, tout en faisant la grimace, ne cessaient de renifler dedans, léchaient les taches brunes collées au rebord de porcelaine, et les petites filles, que leurs bons parents faisaient photographier les mains jointes, en prière, grattouillaient avec délice la pâte figée, et tels des égoutiers passionnés, la diluaient avec du vinaigre.

J’avoue que pendant un temps, j’eus de l’aversion pour cette saine espièglerie. Auparavant, j’étais déjà passé par l’école parisienne, j’avais savouré toutes les cochonneries grasses et les maigres équivoques des théâtres montmartrois, et j’avais même étudié la poésie décadente, qui souvent porte aux nues la fornication et la pourriture. Mais pour *cela*, j’avais de l’aversion. C’était justement cette candeur qui m’effrayait, cette familiarité rieuse avec le démoniaque. Mais qui peut comprendre un peuple ?

Je le répète, ce peuple est insondablement mystérieux. Fidèle, intelligent et attentif. Quand je tombais malade, ma

logeuse elle-même faisait mon lit, secouait, tapotait mon oreiller, tordait des compresses, prenait ma température, me faisait boire de l'infusion de tilleul, et me soignait, avec une affection maternelle et une compétence ô combien scientifique. Seules les femmes allemandes savent soigner. Elles appelaient même le médecin. Les médecins allemands n'ont pas leur pareil. Le moindre d'entre eux égale un professeur de faculté étranger. Leurs yeux bleu myosotis jettent un regard entendu au front fiévreux, avec une objectivité et une tendresse indicibles. Leurs médicaments, que les toutes premières usines chimiques du monde produisent par millions, nous guérissent immédiatement, à peine les avons-nous aperçus. J'ai souvent dit que je n'aimerais tomber malade et mourir que chez les Allemands. Mais j'aimerais vivre ailleurs si possible : ici, et pendant mes vacances, en France.

Cependant, ce n'est pas pour vivre que j'y étais allé, mais pour étudier. Avant tout, pour étudier leur langue un peu dure et rugueuse, tortueuse et compliquée, mais superbe et ancienne, que je ne baragouinais encore que de façon médiocre et déficiente. Souvent je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Souvent ils ne comprenaient pas ce que je disais. Ces deux manques ne s'annulaient pas mutuellement, mais se renforçaient. Toute mon ambition était de savoir l'allemand. Je dressais l'oreille comme un agent secret. Je liais conversation avec tout le monde. Grammaires et dictionnaires trottaient allégrement autour de moi. Je tentais de les consulter. J'abordais même les enfants de trois ans, car ils parlaient l'allemand mieux que moi, bien que je lise et comprenne dans l'original les *Prolégomènes* de Kant. Quand je n'avais pas saisi un mot dans la rue, mon humeur en était assombrie. Une fois, je voulus presque me suicider quand un commerçant, ayant remarqué l'accent étranger de

mon discours au demeurant passable, ne répondit pas à mes questions, mais – certainement par gentillesse – s'exprima par gestes, comme c'est l'usage pour les sourds-muets ou les sauvages.

Je travaillais avec un zèle inlassable, et je ne négligeais rien de ce qui pouvait consolider mes progrès. Hélas, je connaissais beaucoup d'échecs. Après un banquet d'étudiants, je rentrai chez moi en fiacre tard dans la nuit. Je demandai au cocher combien je lui devais. Vraisemblablement je compris mal, et lui donnai trop peu. Le cocher se mit à vociférer, il me traita de pouilleux et fit claquer son fouet dans ma direction; mais moi, je restais ébahi de la perfection avec laquelle il employait les verbes irréguliers, de la maîtrise avec laquelle il accordait le sujet au prédicat, de la richesse et des nuances de son vocabulaire, et je cherchai mon crayon pour noter tout cela. Sur quoi, le cocher à son tour fut ébahi. Non pas de son propre vocabulaire, mais du fait que je supporte avec tant de résignation ses grossièretés sordides. Il crut que j'étais une sorte d'illuminé ou de fou. Alors que j'étais seulement un linguiste.

Donc, je fréquentais tous les lieux où l'on parlait allemand en public ou en privé. Il y avait peu d'auditeurs aussi passionnés que moi à la *Germania*, et à d'autres associations culturelles. Coûte que coûte, je voulais entendre des mots allemands, le plus possible, et je ne me souciais pas de leur objet.

Permettez-moi, après cette longue, mais nécessaire digression, de revenir enfin au baron Wüstenfeld, au président qui, quand nous l'avons laissé, dormait, et je vous assure qu'il dort toujours. Qu'en disaient les gens de Darmstadt? Eh bien, ils y étaient habitués. Par la suite, moi aussi je m'y suis habitué. Mais au début – je m'en souviens –, à l'une des conférences, je posai cette question à un bourgeois de

Darmstadt assis à côté de moi : pourquoi le président dort-il tout le temps ? Le bourgeois de Darmstadt fut surpris par ma question. Il me regarda, puis regarda le président, et répondit – avec objectivité – qu'en effet, le président dormait, mais qu'enfin, c'était le président, et il haussa les épaules, comme si j'avais demandé pourquoi le soleil brille. Le président est le président pour dormir. À l'époque, on en prenait acte, et on passait à l'ordre du jour.

Je demandai pardon de ma curiosité. Le temps passa, et j'en vins à leur donner raison. Le président était un vieil homme. C'était un très vieil homme. Un très vieil homme, et très fatigué. Sans doute est-ce pour cela qu'on l'appelait partout « l'infatigable combattant de la culture ». On l'appelait aussi « le gardien vigilant de la culture », et non par une malveillante ironie, ni sans raison. Cet homme d'une grande culture, aux vues larges, ayant une longue carrière derrière lui, s'activait du matin au soir, jouant son rôle sur la scène de la vie publique. Tôt le matin, il ouvrait déjà une assemblée générale extraordinaire, à midi, il convoquait une sous-commission préparatoire, l'après-midi, il dirigeait un débat politique, et le soir, à un dîner de gala, il portait des toasts. En général, il présidait partout, jouait partout de la sonnette, disait partout un mot d'introduction ou de conclusion. Entre-temps, il se montrait partout où il fallait, et son nom ne manquait jamais dans la liste des présents. Quoi d'étonnant si, accablé sous le poids des ans, il était affaibli par une activité aussi fiévreuse et utile ?

Eh bien, il n'y avait rien d'étonnant. Peu à peu, moi aussi j'ai trouvé naturel ce que tout Darmstadt, toute la Hesse, voire toute l'Allemagne trouvaient naturel. Quand, étudiant écervelé, je faisais irruption dans la vénérable salle lambrissée de la *Germania*, et que je voulais m'assurer que j'étais arrivé à temps, ce n'est pas la pendule tictaquant au

mur que je consultais, ni même la table du conférencier, seulement l'estrade du président. Si le président dormait, alors je savais que la séance n'avait pas encore commencé, et je sortais me promener dans le couloir pour fumer une ou deux cigarettes. Réellement, la conviction s'ancre en moi que le sommeil du président était l'amorce du travail intellectuel, en même temps que son critère infaillible, sa mesure scientifique.

Même les conférenciers étaient de cet avis. Est-ce que cette habitude du président les troublait, les vexait ? Au contraire. De même que les premiers mots de leur conférence berçaient le président et le plongeaient irrésistiblement dans le sommeil, de même, ils puisaient de l'audace, de l'inspiration dans ce sommeil. S'ils s'apercevaient qu'il était encore éveillé, ils préféraient attendre un peu – buvant de l'eau, réglant la lampe –, mais ils n'avaient pas besoin d'attendre longtemps, car le président dormait déjà depuis belle lurette du sommeil du juste. Certains osaient à peine parler les premières minutes. Ils débitaient à voix basse les phrases d'introduction, chuchotant presque, comme une mère auprès du berceau de son enfant, leurs pensées et leurs sentiments trottaient pour ainsi dire sur la pointe des pieds, ce n'est qu'ensuite qu'ils haussaient, enflaient le ton, ce n'est qu'ensuite qu'ils se livraient au plaisir de la gradation oratoire, lorsqu'ils étaient convaincus que le sommeil du président avait atteint le degré de profondeur requis, et que plus rien ne pouvait le réveiller. Dois-je souligner que ces égards filiaux des conférenciers, au demeurant touchants, ces précautions issues d'un profond respect, étaient dans tous les cas superflus ?

Ah là là ! mes amis, comme il savait dormir, celui-là. Jamais je n'ai vu de président dormir ainsi ; pourtant, vous pouvez me croire, j'ai vu beaucoup de présidents dormir, en Allemagne et dans d'autres États d'Europe, petits et grands.

Je m'exprimais déjà assez bien en allemand, et je ne fréquentais la *Germania* et d'autres lieux que pour l'admirer. Mais je n'étais pas le seul qu'ait guidé ici semblable but. Zwetschke aussi ne faisait que l'étudier, ce jeune et svelte neurologue à l'esprit aigu, avec qui je m'étais lié d'amitié à cette occasion. On rencontrait même des étrangers – Norvégiens, Anglais, Danois –, présidents pour la plupart, qui, de leur lointain pays, en dépit de leur âge avancé, avaient fait le pèlerinage de Darmstadt uniquement pour percer la méthode, le secret, l'astuce de leur étonnant collègue, et faire fructifier cette expérience à leur usage, dans leur carrière difficile et pleine de responsabilités.

Mais enfin, comment dormait-il ? Il dormait magistralement, admirablement, à la perfection, avec un art inégalable. C'est compréhensible. Jeune homme encore – à l'âge de vingt-huit ans –, il avait reçu cette charge brillante, et depuis une génération, il l'exerçait continuellement à la *Germania* et dans d'autres associations culturelles. Il avait acquis une immense pratique. Des deux côtés, sur l'estrade, il était entouré des vice-présidents, tels le bon et le mauvais larron : le Professeur D^r Hubertus von Zeilenzig et le Professeur D^r Eugen Ludwig von Wuttke. Je ne dis pas, eux aussi somnolaient, s'assoupissaient, piquaient un roupillon, voire dormaient, mais seulement d'un œil, comme les lièvres, et sur le qui-vive, comme les chiens. Il suffisait à l'observateur attentif de leur jeter un regard pour s'apercevoir immédiatement de la différence entre le maître et les apprentis ; ceux-là n'étaient que des disciples, des vice-présidents, et jamais on n'en ferait des présidents. Alors que lui, qui dormait entre eux avec une conviction et une compétence profondes, c'était le président, le véritable président. Dieu l'avait créé pour cela. J'avais entendu les gens de Darmstadt dire que cette faculté rare s'était révélée

dès son enfance, et que, tandis que ses joyeux camarades jouaient au ballon en poussant des cris dans le pré, lui, il s'asseyait à l'écart sur une colline en forme de tribune, et là, il présidait.

Il dormait de manière conséquente, austère et imposante, avec une dignité et une conscience de sa valeur indescriptibles. Loin de moi l'idée de suggérer par là qu'à l'état de veille, il était privé de l'une de ces qualités enviabiles. Même éveillé, il en imposait. Aimable, mais glacial, magnanime, mais sérieux. Lorsqu'il apparaissait quelque part avec sa redingote boutonnée jusqu'au menton, sa cravate noire de confection, son pantalon au pli repassé, le sourire se figeait sur les lèvres. Nos amis racontaient qu'un été, alors qu'il recevait des naturalistes allemands et les guidait officiellement dans la forêt de Darmstadt, dès qu'il pénétra dans la forêt, les merles, les mésanges et tous les oiseaux chanteurs interrompirent soudain leurs chants peu adaptés au sérieux de la situation. Mais son aspect imposant ne faisait que croître lorsqu'il dormait. En pareil cas, il se changeait en une sibylline statue de lui-même. Le sommeil appliquait sur son visage une sorte de masque mortuaire superficiel, improvisé. Il ressemblait même un peu à Beethoven.

En outre, il dormait avec délicatesse, raffinement, comme un gentleman, si j'ose dire, avec distinction et même courtoisie. Par exemple, jamais il ne ronflait, jamais il ne bavait. Il savait garder la mesure. Enfin, c'était un baron, un grand seigneur. Il rentrait un peu la tête entre les épaules. Et il fermait les yeux. Mais il les fermait comme si, en neutralisant le sens de la vue, il ne cherchait qu'à renforcer son attention, comme s'il ne voulait par là que rendre hommage à la science et à la littérature. Son visage était transfiguré par le recueillement, une sorte de ferveur religieuse s'y répandait. Certes, sa tête chenue, que les muscles de

la nuque soutenaient mollement, en vertu des lois impi-toyables de la chute des corps, piquait de plus en plus bas vers la table présidentielle tendue de drap vert, et cette tête après elle entraînait la cage thoracique, puis le tronc tout entier. Souvent, je craignais que son visage ne tombe sur la sonnette présidentielle, dont le métal l'attirait tel un aimant, et que sa bouche n'aille l'embrasser. Mais je peux vous tranquilliser, cela ne se produisit jamais.

C'était justement ça, l'étonnant. Il dormait de façon consciencieuse et économe. Dès que sa tête en chavirant touchait le fond, elle se relevait d'elle-même, le tronc se redressait, et alors tout recommençait. Il était maître de lui. Il connaissait le terrain qui, dans le vide infini, lui était dévolu, et sur lequel il était libre de suivre sa voie, sans léser les convenances et les bonnes manières. Même en dormant, il savait qu'il commettait un acte illicite, et il ne s'autorisait qu'avec réserve cet excusable péché mignon du grand âge, aussi doux et naturel que de priser. Sa discipline y mettait fin juste au moment où il fallait.

Pas une seule fois il n'advint qu'il excède en dormant la durée d'une conférence. Il se réveillait de lui-même, et qui plus est, une ou deux secondes avant la fin de la conférence. Comment? Cela reste à mes yeux un éternel mystère; d'après Zwetschke, mon ami neurologue, ce sont les conférenciers eux-mêmes qui devaient l'avertir quand, recherchant un effet, ils abordaient la conclusion avec plus de verve, en haussant le ton. Je n'admettais pas son explication. Puisque les zéphyriennes strophes finales, la musique mourante, doucement secrète des poèmes lyriques, agissaient également sur lui comme un réveil, et qu'en toute circonstance il était sur la brèche, se tenait paré à son poste de garde, tel l'esprit vigilant de la science et de la littérature; et, comme s'il était déjà éveillé depuis belle lurette, avec une

pertinence enviable, en phrases rondes et bien d'aplomb, il remerciait en vertu de son droit et de ses obligations de président pour « cette communication substantielle, stimulante et pourtant distrayante », ou pour « cette poésie riche en coloris, d'une haute tenue et cependant suggestive ».

Zwetschke avait remarqué qu'il dormait différemment selon les genres. Il disait que c'était pendant les communications philosophiques qu'il dormait le plus profondément, et pendant les poésies lyriques le plus superficiellement. Il arguait que le président, s'appuyant sur sa grande expérience, modulait son sommeil en l'adaptant aux spécificités de chaque genre. Je ne pouvais pas admettre cette explication. Je penchais plutôt pour l'hypothèse, avancée depuis peu par plusieurs savants, que dans notre sommeil, tout au fond de notre conscience, nous ne cessons de tenir compte du temps, et que nous suivons avec un instinct ancestral la rotation de la Terre, qui nous sert de chronomètre ; et de là vient que, lorsque nous voulons vraiment nous réveiller à temps, nous nous réveillons toujours, et que lorsque nous nous préparons à partir en voyage, et que nous réglons l'aiguille de notre réveil sur cinq heures, nous nous réveillons toujours à cinq heures moins une minute. C'est cet instinct qui devait fonctionner aussi chez notre président.

Il est advenu – je ne le nie pas – que de loin en loin, dans des cas insignifiants, il se soit trompé. Après tout, quoiqu'il soit une âme hors du commun et un esprit incomparable, lui aussi n'était qu'un être humain, comme nous. Mais il ne se trompa que deux fois. Le D^r Max Rindfleisch, conseiller privé, donnait lecture d'un extrait de son roman historique en vers sur Frédéric Barberousse. Il n'y avait pas dix minutes qu'il lisait, lorsque le président ouvrit les yeux. Cela causa une sensation et une stupéfaction générales. L'auditoire commença à chuchoter. Certains se levèrent pour mieux

voir. Lui-même était épouvanté. Le soupçon l'effleura qu'on avait peut-être remarqué sa somnolence, et il en rougit un peu. Sur quoi, pour berner l'auditoire, il recourut à une ruse diabolique. Il décida de refermer aussitôt les yeux, puis de les rouvrir plusieurs fois de suite, signalant par là que c'était intentionnellement qu'il gardait les yeux fermés, car il ne pouvait se concentrer qu'ainsi. Aussi ferma-t-il les yeux. Mais il ne les rouvrit plus. Ses paupières furent sur-le-champ collées par le miel doux et tiède du sommeil, sa tête partit vers la table et remonta sur sa trajectoire habituelle, et continua d'osciller de-ci de-là, jusqu'à ce que le D^r Max Rindfleisch, conseiller privé, ait terminé de présenter son extrait de roman particulièrement solide et instructif.

Au fait, quel fut le deuxième cas ? Ah ! oui. Le deuxième cas fut encore plus bouleversant. Il faut que vous sachiez que dans cette association culturelle, une conférence durait au moins une heure et demie. Le Professeur D^r Blutholz, conseiller aulique, célèbre philosophe, qui faisait justement une conférence sur son sujet favori, fort populaire en Allemagne : *Les principales racines métaphysiques et les quatre déterminants métaphysiques du monde intelligible*, s'était un peu échauffé dans sa dissertation attachante et stimulante, et parlait déjà depuis deux bonnes heures sans interruption. C'est alors que le président ouvrit des yeux embrumés. Comme s'il surgissait des plus profondes profondeurs métaphysiques, il ne savait plus où il était, il ne savait plus si c'était déjà le tour de la péroraison, il restait là à fixer le conférencier et le public, comme une vision de cauchemar. Mais heureusement, le Professeur D^r Blutholz, conseiller aulique, déclara juste à cet instant qu'après cette brève introduction, il allait enfin aborder le vif du sujet. Cette phrase fit sur le président l'effet du chloroforme, dont les anesthésistes compatissants arrosent le masque des malades

attachés par des sangles à la table d'opération, lorsqu'ils se réveillent en cours d'opération et s'agitent en gémissant. Lui aussi s'apaisa tout de suite, et lui aussi « passa au vif du sujet » : il reprit son somme, tranquillement, tout uniment.

De quoi rêvait-il au juste dans ces moments-là ? Sur ce point nos avis différaient. Les femmes allemandes, qui – comme je l'ai mentionné – sont sensibles et romantiques, disaient qu'en rêve, il voyait sans doute de petits faons, et trottait dans les prés de sa lointaine enfance, un filet à papillons à la main. Zwetschke qui, déjà à l'époque, s'intéressait à la psychanalyse, tenait pour vraisemblable que le président tissait des rêves de nature à favoriser son sommeil, et comme son désir n'était autre que dormir, d'après lui, ses rêves ne pouvaient que refléter la réalisation dudit désir en saynètes séduisantes : le conférencier tombe de l'estrade, sa cervelle gicle et il se tue net, dans un affolement aveugle, les auditeurs se ruent les uns sur les autres, une guerre sans merci éclate entre eux, tous poussent des cris et agonisent figés dans leur sang, les lustres s'éteignent, l'obscurité recouvre tout, les murs de la *Germania* s'écroulent, le président lève définitivement la séance, et rentre chez lui dormir dans son lit moelleux. J'étais d'accord sur le principe de cette interprétation. Seule, me chagrînait l'idée que l'éminent neurologue assigne un tel rôle au président, que je savais être l'homme le plus affable du monde. Moi, je supposais que même en rêve, il se gardait de toute idée de meurtre et de violence. Aussi soutins-je à mon ami que le président n'avait pas intérêt à lever la séance, mais à la faire durer plus longtemps. Et donc, je préférais imaginer que dans ses rêves, le président voyait constamment le comte Léon Tolstoï rendre visite à sa modeste association de Darmstadt, et là, donner lecture des trois gros volumes de *Guerre et paix*, du début jusqu'à la fin, ce qui en premier lieu, faisait honneur à la culture

allemande, et en second lieu, garantissait au minimum une semaine de sommeil paisible au président de la *Germania*. Aujourd'hui encore, je m'enorgueillis de ce que l'excellent Zwetschke ait admis mon explication.

Je le répète, le président était un homme bienveillant, noble, indulgent et libéral. C'est par libéralisme qu'il dormait. Et qu'aurait-il pu faire d'autre ? Moi, jeune homme de vingt ans à la santé de fer, aux nerfs d'acier, qui n'écoutais que depuis neuf mois ces conférences quotidiennes que lui, en tant que président, avait dû écouter depuis cinquante-sept ans déjà, j'étais miné, et je présentais des symptômes alarmants. Ces niaiseries nauséuses et ces boniments extravagants qu'il est d'usage d'appeler poésie lyrique, ces âneries ennuyeuses et vaseuses qu'il est d'usage d'appeler science, ces palabres béates, ce galimatias de théories qu'il est d'usage d'appeler politique, une nuit, dans ma chambre d'étudiant, déclenchèrent un accès de rage ; tout à coup je me mis à loucher et à hurler et, deux heures durant, je hurlai comme un possédé, jusqu'à ce que le fidèle Zwetschke, accouru à mon chevet, me donne de la scopolamine qu'on administre d'habitude – comme vous le savez – aux fous furieux pour les calmer. Imaginez ce qui serait arrivé à ce président respectable, vraiment digne d'un sort meilleur, s'il n'avait trouvé à temps l'unique solution, et si son esprit sain ne s'était protégé de la destruction comme il l'avait fait. D'ailleurs, ce n'est pas seulement lui-même qu'il avait ainsi sauvé, mais il avait sauvé la culture, la science et la littérature, il avait sauvé la nation, il avait sauvé l'humanité dans sa marche vers le progrès.

Oui, son sommeil lui-même était l'accomplissement des devoirs national et humain. Lorsqu'il dormait avec objectivité, neutralité, impartialité, sans préjugé, indifféremment pour la droite et pour la gauche, aussi bien pour les

femmes que pour les hommes, pour les chrétiens que pour les juifs, bref, lorsqu'il dormait sans distinction d'âge, de sexe ni de religion, il paraissait fermer les yeux sur toutes les faiblesses humaines, et non seulement « paraissait », mais le faisait effectivement. Croyez-moi, le sommeil est la seule véritable approbation. Le dormeur assis branle du chef, et par là approuve tout. J'ose affirmer que, dans la salle aux vénérables lambris de la *Germania*, parfois l'auditeur le plus patient envoyait le conférencier au diable, il souhaitait qu'il ait une hémorragie cérébrale, ou qu'un cancer de la langue le rende muet, en faisant enfler sa trogne répugnante; seul, un homme se montrait toujours indulgent à son égard : le président, qui dormait tout le temps. Son sommeil, telles des ailes d'ange déployées, planait au-dessus des millions et des millions de sottises et de vanités de l'esprit humain, au-dessus de la danse de Saint-Guy de l'arrivisme stérile et de l'ambition médiocre, de l'envie et de la bassesse, au-dessus de toute cette abomination, cette futilité qu'on appelle vie publique, science et littérature. *Qui tacet consentire videtur*. Qui ne dit mot consent. Mais y a-t-il consentement plus authentique que le sommeil? Son sommeil à lui, face à la destruction, était construction, encouragement et sauvegarde de la société : son sommeil était compréhension et pardon.

Mes amis, un dormeur est toujours compréhensif et indulgent. Un dormeur ne peut jamais être notre ennemi. Dès que quelqu'un s'endort, il tourne le dos à la vie, à la haine, toute méchanceté cesse pour lui, comme pour un mort. Les Français disent que « partir, c'est mourir un peu ». Je ne l'ai jamais cru, car j'aime voyager, et chaque fois que je monte dans un train, je me sens renaître. Mais dormir, ça oui, c'est mourir un peu, d'ailleurs pas qu'un peu, mais beaucoup, c'est s'éloigner de la vie qui, en fin de compte, n'est

autre chose que la conscience, c'est mourir complètement, pour un bref moment. C'est justement pourquoi l'homme qui dort est désarmé, sa volonté – avec sa pointe acérée, nocive –, il la rengaine, et il se comporte à notre égard avec la même indifférence que celui qui, depuis bien longtemps, est entré en putréfaction. Qui peut désirer sur terre une plus grande bienveillance que celle-là? Moi, j'ai toujours revendiqué le respect pour les dormeurs, et je ne permettais pas qu'on les insulte en ma présence. « Des dormeurs, dites du bien ou rien », c'était ma devise. Franchement, je ne comprends pas pourquoi nous ne fêtons pas de temps en temps les dormeurs, pourquoi nous ne jetons pas sur leur lit sinon des couronnes, du moins une fleur, pourquoi nous n'organisons pas, une fois qu'ils se sont endormis, un mini-repas de funérailles réjouissant, pour avoir été délivrés un temps de leur compagnie souvent pesante, souvent ennuyeuse, et au moment de leur réveil, pourquoi nous ne soufflons pas dans de bouffonnes trompettes d'enfant, claironnant de la sorte leur résurrection quotidienne? En tout cas, ils le mériteraient.

Lui, il aurait mérité plus, beaucoup, beaucoup plus. Mais la majeure partie de l'humanité est formée d'incorrigibles nigauds, pleins de préjugés pédantesques et de pudibonderie. Au bout d'un certain temps, ils s'en prirent à lui. Ce sont surtout les poètes qui intriguèrent contre lui, ces êtres chicaniers, détraqués, qui jouent les bons apôtres mais, dès qu'ils sont deux, en étripent un troisième; les poètes, qui chantent la pureté, mais évitent jusqu'aux abords de la salle de bains; les poètes, qui quémandent au coin de la rue, à tout le monde et même aux mendiants, rien qu'un peu de renommée, rien qu'un peu d'amour, rien qu'une petite statue, réclament aux mortels l'aumône de l'immortalité; ces onanistes hâbleurs, verts de jalousie, qui vendent le salut

de leur âme pour une rime, pour une épithète, qui déballet sur la place publique leurs secrets les plus intimes, qui tirent profit même de la mort de leur père, de leur mère, de leurs enfants, et qui plus tard, des années après, « par une nuit d'inspiration », violent leur tombe, ouvrent leur cercueil et, à la lumière voilée de la vanité, fouillent à la recherche « d'expériences », comme les pillards à la recherche de dents en or et de bijoux, puis avouent et pleurnichent, ces nécrophiles, ces poissardes. Excusez-moi, mais je les déteste.

Là-bas, à Darmstadt, dans ma jeunesse, je les détestais déjà. Ils ne pouvaient souffrir ce président sublime. Ils avaient leurs raisons. Eux qui, dans des vers à vomir, se nomment sans aucun fondement « chevaliers des rêves » et « rêveurs de rêves », ils étaient jaloux de ce noble vieillard qui était, au sens littéral du mot, un rêveur. Ils fabriquaient sans répit des plaisanteries perfides et ineptes à son sujet. Ils disaient que depuis des décennies, il satisfaisait son besoin de sommeil en lui donnant la publicité la plus large possible, tel ce jeûneur professionnel qui s'affame dans une cage de verre officiellement scellée, sous les yeux du public. Ils disaient que pendant les séances, s'il n'était pas ses bésicles, c'était seulement pour voir plus nettement les images de ses rêves, car il était si myope qu'autrement, il ne les aurait pas vues et se serait réveillé d'ennui. Ils disaient que, depuis qu'il œuvrait sur la scène de la vie publique, le bel adage « la vie est brève comme un rêve » avait perdu son sens, puisque la vie ressemblait désormais à un très long rêve. Les mains jointes, je demandais pour lui des ménagements et de la clémence. Je soulignais que même les gens les plus remarquables ont une petite faiblesse, et que nous devons la leur pardonner à cause de leurs autres qualités. Je leur citais même à l'appui un vers d'Horace : *Quandoque bonus dormitat Homerus*. À quoi ils répondaient que c'était bien

vrai, mais que le président ne se bornait pas à s'assoupir, mais dormait perpétuellement, et n'avait par ailleurs aucun autre talent.

Je luttai désespérément. Cependant, la marée montante menaçait de plus en plus de tout submerger. Quelquefois, la colère des poètes se manifestait publiquement dans une feuille satirique, dans un article agressif. Ils le haïssaient. Quelle en était la raison ? Eh bien, vraisemblablement, leur vision du monde emphatique et sentimentale. Ceux qui font délibérément de leur vie un fumier, juste pour y faire pousser quelques champignons vénéneux multicolores, ne supportent pas cette pureté, cette personnalité puissante, à nulle autre comparable, ce génie supérieur, irréprochable. Tandis que le président dormait paisiblement sur son siège, eux avaient toutes sortes d'épouvantables visions, naturellement sans raison, parce que leur regard est toujours torve, leur jugement toujours gauchi. Ils pensaient au timonier du navire que le sommeil gagne auprès de son gouvernail, et pendant ce temps le navire heurte un iceberg. Ils pensaient au garde-voie qui ronfle auprès des aiguillages, et dans son dos, un squelette ricanant oriente sur la mauvaise voie le train qui fonce vers sa fatale destinée. Quelles associations d'idées fausses, quelles comparaisons boiteuses ! Il faut bel et bien surveiller le navire et le train. Ce sont des réalités. Un accident peut se produire, si elles se heurtent à une autre réalité. Mais je vous le demande, quel accident peut se produire entre la science et la littérature ? Je vous le demande, à qui ou à quoi pouvait nuire ce président vraiment respectable lorsque, fatigué de ses multiples occupations, il dormait ? Je vous le demande, ne servait-il pas ainsi tous et chacun ? N'ai-je pas raison ?

En tout cas, moi, je sais d'expérience que dans la vie publique, la concorde et la paix ne peuvent se maintenir que

si nous laissons tout suivre sa propre pente, si nous n'intervenons pas dans les lois éternelles de la vie, qui ne dépendent pas de notre volonté, en sorte que nous ne pouvons guère y changer quoi que ce soit. C'est ce qu'exprimait le sommeil auguste et conciliant du président. Jusqu'à présent, sur terre, tous les désordres sont venus de ce que certains voulaient créer un ordre, toutes les immondices sont venues de ce que certains voulaient balayer. Comprenez-moi, la vraie malédiction en ce monde est l'organisation, et le vrai bonheur, c'est la désorganisation, le hasard, le caprice. Je vous donne un exemple. Je suis arrivé le premier ici. Pendant quelques minutes, je suis resté seul dans le salon particulier du Torpédo. Berta, la serveuse, est entrée avec son panier. Je lui ai pris un petit pain viennois, et je l'ai embrassée sur la bouche. Une seconde auparavant, je ne me doutais pas que j'allais agir ainsi. Elle non plus ne s'en doutait pas. C'est pour ça que c'était beau. Ce baiser n'avait été programmé par personne. S'il l'avait été, un mariage en serait sorti, des devoirs, aigres et insipides. Les guerres et les révolutions aussi sont programmées, et c'est pourquoi elles sont si monstrueusement laides et abjectes. Une rixe au couteau dans la rue, le meurtre d'une épouse à chaud, le massacre radical d'une famille sont beaucoup plus humains. Même la littérature est tuée par l'organisation, le copinage, le corporatisme, le critique maison, qui rédige « quelques lignes chaleureuses » sur l'abruti-vedette de ladite maison. Mais l'écrivain qui, à côté des toilettes du café, assis à une petite table en fer-blanc, griffonne des vers qui ne seront jamais publiés, est toujours sacré. Les exemples attestent que l'humanité a été plongée dans le malheur, le sang et l'ordure par ceux qui s'enthousiasmaient pour la chose publique, qui prenaient leur mission au sérieux, qui veillaient ardemment, honnêtement, et ses bienfaiteurs ont été ceux qui ne

s'occupaient que de leurs propres affaires, les négligents, les indifférents, les dormeurs. L'erreur n'est même pas de gouverner le monde peu sagement. Au fond, l'erreur est de le gouverner.

Ne vous étonnez pas, mes amis, de m'entendre pour une fois tenir des propos aussi sages, moi qui préfère de beaucoup dire des choses frivoles. C'est du président que je l'ai appris, lui qui m'a enseigné plus qu'aucun autre dans cette vie, mon maître à penser aimé et vénéré qui pourtant ne m'a jamais fait la leçon, se bornant à dormir. C'était la sagesse incarnée. Ces rimailleurs morveux, hirsutes, qui s'exprimaient à son sujet avec tant de supériorité, n'imaginaient même pas à quel point il était sage. Que n'avait-il vu, que n'avait-il connu ! Il avait vu des tendances apparaître et disparaître sans laisser de trace. Il avait vu des auteurs majeurs d'Allemagne devenir du jour au lendemain des auteurs mineurs d'Allemagne, et des poètes nouveaux, sans aucune raison tangible, passer tout à coup de mode pendant qu'ils se rasaient chez eux sans rien soupçonner. C'est lui qui avait salué les génies qui, plus tard, avaient crevé sur la paille d'une remise, et c'est lui qui avait condamné et stigmatisé officiellement les hérésies des charlatans dans l'association culturelle placée sous sa direction ; puis il n'avait pas manqué, quelques années après, d'estampiller officiellement ces mêmes hérésies dans l'association culturelle placée sous sa direction, à la suite de quoi, elles avaient été enseignées à l'Université. Il savait que tout est irrémédiablement relatif et qu'il n'existe pas d'instrument de mesure fiable. Il savait aussi qu'en général, les hommes se brouillent pour des conflits d'intérêts, en général, ils s'opposent solennellement à quelque chose, mais par la suite, en général, ils se rétractent solennellement et font la paix ; et les ennemis mortels d'antan

se promènent bas dessus bras dessous dans le couloir de la *Germania*, s'assoient à l'écart en chuchotant sur la banquette de velours d'une alcôve. Un jour, il l'avait compris, et depuis lors il ne s'étonnait plus de rien. Il connaissait merveilleusement les hommes et la vie, qui s'arrange toujours d'une manière ou d'une autre, simplement, il suffit de ne pas s'en mêler. Celui qui est si sage, que peut-il faire d'autre que dormir, et la main sur le cœur, dites-moi, quel lieu peut être plus propice au sommeil qu'un lieu tout à fait public, une estrade présidentielle sur laquelle flamboient les bougies comme sur un catafalque, et un paisible, imposant fauteuil? Je le proclame, lui, il dormait par sagesse, par patience, par discernement, par mûre et virile réflexion, et c'est pourquoi il laissait le navire ou le train de la science et de la littérature filer à toute allure sur leur libre trajectoire, se fiant au caprice et au hasard.

Hélas, les poètes dont je parlais tout à l'heure passèrent à l'action. Peu à peu, l'ancienne et probe génération s'était éteinte. Les conseillers privés et auliques qui avaient donné lecture de ballades, de poèmes épiques, de mémoires philosophiques écrits selon les règles, s'étaient retrouvés l'un après l'autre sous les saules pleureurs du cimetière de Darmstadt. La nouvelle génération avait grandi, elle qui ne respectait plus les frontières des genres et qui, c'était dans l'ordre des choses, avait fait irruption sous les riches lambris de la *Germania*. Un godelureau encore novice montait sur l'estrade, annonçait qu'il allait lire son roman *synthético-ésotérique*, mais ce roman ne consistait qu'en un mot unique, et un mot ô combien inconvenant, ô combien obscène. Un autre vermisseau du même acabit présentait ses dialogues *néo-classico-métapsychiques* inconsistants et décousus, dont l'esprit humain ne pouvait

saisir le contenu, ni calculer d'avance la durée. Un futuriste, en vers extravagants et saugrenus, glorifiait la guerre, l'aube de l'Univers, l'anéantissement du Globe terrestre en même temps que sa résurrection. Le président agitait nerveusement la tête. Systématiquement à la fin de chaque vers, ce futuriste sanguinaire soit lançait un cocorico, soit imitait l'explosion, la détonation et le sifflement d'armes diverses : *boumboumboum, trrrrrfrgrrr, chiouioutiouu*. Le président, à chaque cocorico, était forcé d'ouvrir les yeux, comme si subitement le jour s'était levé. C'est alors que je vis pour la première fois cet homme de sang-froid sortir de ses gonds. D'un air courroucé, il toisait ces olibrius immatures. Ce n'est pas leur courant littéraire qu'il désapprouvait, ni même leur vision du monde. Il les approuvait tout autant que n'importe quel autre courant littéraire et n'importe quelle autre vision du monde. Seulement, il les trouvait dépourvus de tact et malappris, et – avouons-le – en cela il n'avait pas tort.

De telles choses, certes, éprouvaient son système nerveux. Souvent il semblait pâle, épuisé. Mais – je l'ai mentionné – il ne se bornait pas à présider ici. Lorsqu'il avait trois ou quatre séances par jour, il récupérait et rentrait chez lui raffermi comme l'acier trempé, pour reprendre son travail le lendemain avec des forces neuves. D'ailleurs il ne se gênait pas. Il rattrapait n'importe où ses carences. En cas de besoin, il pouvait dormir partout au monde, au théâtre, pendant les représentations de gala, lors des scènes révolutionnaires les plus tumultueuses, quand la foule déchaînée acclamait en poussant des hurlements la liberté, l'égalité et la fraternité, à l'Opéra, pendant *Le Crépuscule des dieux*, avec le vacarme des trompettes et des timbales, voire au vernissage des expositions, pendant quelques instants, sinon plus, debout à son poste, tels les soldats traqués

à mort dans la guerre russo-japonaise. Un jour, je l'avais observé à une soirée de réception du prince de la Hesse, où je m'étais glissé en tant que correspondant occasionnel d'un journal hongrois. Le prince s'empressa au-devant de lui pour l'accueillir. Lui-même faisait partie de ses admirateurs. Il lui amena aussitôt sa jeune et ravissante épouse qui, la gorge et les épaules nues, flottait sur les torrents de lumière resplendissante des lustres comme un cygne doux et mélancolique. La princesse au bras du président se dirigea vers un sofa rococo à dossier doré, semé de fleurs roses. Elle le fit asseoir et se nicha à ses côtés. Elle se mit à papoter avec lui. Le président ferma les yeux. La princesse continua son papotage et, derrière son éventail de plumes garni de brillants, de temps à autre elle éclatait de rire d'une voix chantante de contralto. Le baron Wüstenfeld, qui était un galant homme et un causeur spirituel réputé, hochait la tête. Mais à ce moment-là, il dormait déjà. Même les jeunes femmes les plus belles et les plus dénudées agissaient sur sa sagesse expérimentée comme les somnifères les plus puissants. Il sautait sur toutes les occasions de se reposer de ses activités publiques, même les heures où il recevait chez lui, qu'il respectait tout aussi consciencieusement. À cause de sa grande influence, beaucoup de gens venaient le voir parmi les pauvres de la ville. Il accueillait et écoutait tout le monde. Pour cela également, il avait son propre système. La veuve en deuil, un mouchoir trempé de larmes à la main, implorait son soutien, le suppliait de l'aider, et lui demandait la permission de lui exposer l'ensemble des faits. Quand le baron y consentait d'un froid et aimable hochement de tête, et que la veuve insistait, se justifiant : « Je serai brève, très brève », le baron, qui savait déjà que chez tous les êtres humains, cela signifie : « Je serai long, très long », fermait les yeux puis, dans son sommeil, grâce à

son formidable entraînement, hochait la tête plusieurs fois au moment adéquat, parfois même simulait l'attention, et dormait paisiblement tout le temps qu'il fallait, de façon à se réveiller presque au mot de la fin, frais et rajeuni, et assurer gentiment la veuve affligée, accablée, qu'il « ferait tout son possible en sa faveur », sachant par avance qu'il ne ferait rien. Et cela n'était pas mauvaise foi de sa part, car le président savait aussi que ceux qui sont assez stupides pour demander le soutien des autres sont toujours des gens perdus, condamnés à mort, il n'est pas possible et il ne vaut pas la peine de leur venir en aide, puisqu'ils sont pleins d'illusions, si faibles qu'ils sont incapables de s'illusionner eux-mêmes et recourent aux autres pour le faire à leur place, attendant purement et simplement des boniments, un somnifère, de l'opium, ce dont le baron, de fait, n'était pas avare. D'ailleurs, on n'était jamais déçu par lui. On le respectait de plus en plus, sa réputation allait croissant, on le tenait pour une âme charitable, un parfait honnête homme, et partout il était aimé.

Combien je l'aimais, moi, cela ne peut s'exprimer en termes humains. J'insiste là-dessus seulement pour que vous puissiez comprendre la suite. Peu à peu la saison s'était achevée. C'était l'été. Tous les théâtres, écoles, associations culturelles avaient fermé leurs portes, la *Germania* aussi. Il n'y avait plus de conférences nulle part. Les conférenciers se reposaient sur leurs lauriers, ils feuilletaient les œuvres des autres pour y trouver des idées qu'ils pourraient présenter comme les leurs, bref, ils rassemblaient leurs forces pour l'automne. Moi, jetant mon sac à dos sur mon épaule, je faisais des excursions dans les environs sauvages et romantiques de Darmstadt. Un matin de juillet, je me mettais en route pour le belvédère de la Ludwigs-höhe, et j'étais en train de traverser la Luisen-Platz avec

mes joyeux camarades de cours, au pas militaire, en chantant le *Wacht am Rhein* et d'autres chansons entraînantes et patriotiques, lorsqu'un spectacle vraiment bouleversant se présenta à ma vue. Deux infirmières à coiffe de la Croix-Rouge guidaient sur le trottoir une chiffé humaine, ou plus exactement la tiraient ou la soulevaient, comme un infirme impotent qui n'a plus la force de se traîner tout seul. Je ne vous demanderai pas de deviner qui ça pouvait être. C'est une habitude de narrateur imbécile qui – semble-t-il – prend ses lecteurs pour de semblables imbéciles. Vous qui avez l'esprit tellement vif, vous avez probablement déjà deviné que ça ne pouvait être que le baron Wüstenfeld, dont je parlais à l'instant, le président, notre président. Mais je vous jure qu'au premier instant, moi-même je ne l'avais pas reconnu. Ce vieillard d'une excellente constitution, agile, bourreau de travail, avait effroyablement maigri et n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses jambes se dérobaient sous lui, comme les pieds minces montés sur charnières des appareils photographiques. Il était sur le point de rendre l'âme. À quoi bon donner des détails ? Il faisait peine à voir.

Le président souffrait d'insomnie. D'ordinaire, les profanes font fi de cette maladie. Ils pensent que celui qui ne peut pas dormir, qu'il reste éveillé, et il finira bien par s'endormir. Ils disent la même chose de l'inappétence. Celui qui n'a pas d'appétit, qu'il ne mange pas, et il finira certainement par avoir faim. Seulement, les deux sont des affections telles que leur issue peut être fatale. La maladie du président était de cette nature. Depuis déjà des semaines de veille fiévreuse, il s'agitait en tous sens, se tortillait sur ses oreillers, sans que le sommeil soit descendu sur ses yeux. Bref, la médecine allemande se trouvait face à un cas grave, exceptionnellement tenace d'insomnie, et se trouvait pour le moment impuissante.

Comme vous pouvez l'imaginer, tous les médecins de Darmstadt et d'Allemagne étaient accourus au chevet du malade. Le D^r Weyprecht, éminent thérapeute des maladies internes, attribuait cette insomnie purement et simplement à l'épuisement nerveux du président, suscité par son travail intensif accompli sans relâche depuis des années. Il l'adjurait de se préserver très sévèrement de tout facteur d'excitation, de tout effort intellectuel, et lui interdisait même la lecture des journaux, lui proposant, pour se distraire, d'écouter de la musique légère, de faire chaque jour une promenade assez longue dans sa calèche à quatre chevaux, et chaque jour pendant sept minutes – mais pas davantage – une petite promenade à pied sur la Luisen-Platz à proximité du château, au bras des infirmières scientifiquement qualifiées, de toute confiance, que j'avais vues ce jour de juillet. Le Professeur D^r Finger, titulaire de la chaire de gastro-entérologie à l'Université de Heidelberg, avait prescrit un régime cru – pain de seigle, fruits, lait caillé –, une fois par jour – à sept heures du matin – un léger purgatif, et une fois par jour – à sept heures du soir – un lavement de camomille à 32 degrés, additionné de quelques gouttes de citron. Le Professeur D^r Gersfeld, le mondialement célèbre Gersfeld, qu'on avait mandé par télégramme de l'Université de Berlin, avait examiné le malade pendant plusieurs jours, et ce n'est qu'ensuite qu'il décida et se prononça. Il ordonna des bains de siège tièdes, qu'il prépara lui-même en présence des infirmières. Il fallait les refroidir graduellement, puis les réchauffer à nouveau, puis les refroidir à nouveau, mais cette fois d'un seul coup. Pendant ce temps, il appliquait une compresse froide sur sa tête en la changeant toutes les trois minutes. Le malade, avant de se coucher, effectuait de légers mouvements de gymnastique, et dès qu'il se mettait au lit, on lui appliquait sur la tête un nouvel emplâtre de

fabrication allemande, dans lequel l'eau froide circulait par des tuyaux, et rafraîchissait agréablement sa boîte crânienne et sa cervelle bouleversée. Après que le professeur eut expliqué ces opérations plusieurs fois en détail aux infirmières, et qu'il les leur eut fait répéter, il repartit tranquillement pour Berlin, mais le malade, lui, ne fut pas tranquillisé. Le D^r H. L. Schmidt, qui était neurologue, essaya les somnifères, le bromure de sodium, le véronal, l'hydrate de chloral et le trianol, d'abord à petites doses, puis à doses énormes, mais il eut beau varier les somnifères, il eut beau les associer, il n'obtint aucun résultat. Le D^r Zwiedineck, le D^r Reichenberg et le D^r Wittingen junior, qui tous trois étaient neurologues et tous trois réputés à juste titre, firent des tentatives partielles de psychanalyse, également sans aucun résultat. Le président s'affaiblissait de plus en plus. À Darmstadt, on chuchotait déjà que les médecins avaient renoncé à le guérir.

Imaginez dans quel état d'esprit je reçus cette nouvelle. Je ne pouvais laisser périr cet homme irremplaçable, ce bienfaiteur de l'humanité. Un jour, j'allai le voir moi-même dans son luxueux palais. Quand je pénétrai dans sa chambre à coucher gigantesque, complètement plongée dans l'obscurité, à la lueur d'une ampoule électrique verte, j'aperçus le président. Mon cœur se serra. Il s'agitait dans son lit, entre ses oreillers rehaussés, la tête prise dans son casque refroidissant, tel le soldat blessé de la science et de la littérature. Je sentais une étouffante odeur de pavot, qu'un appareil électrique automatique près du lit diffusait dans sa direction. Face au lit – sans doute sur prescription médicale – on voyait une image en couleurs projetée sur un drap par une lanterne magique, un lac paisible, dans le but de susciter le sommeil salvateur, longtemps désiré en vain. Mais le président, à chaque instant, voulait sauter

hors du lit. Deux infirmières lui tenaient les mains. Son visage était blanc comme du papier mâché.

Il fut content de me voir, car il me connaissait, et une ou deux fois après les conférences – distinction inoubliable – il m'avait adressé la parole. À présent, de sa main mortellement décharnée, il agrippa les miennes et me tritura nerveusement les doigts. Je lui proposai d'appeler mon jeune ami, Zwetschke qui, à vrai dire, n'avait ouvert que depuis peu son cabinet médical, mais moi, je connaissais son intelligence et son originalité, et j'avais une confiance aveugle en lui. L'entourage désemparé du président, qui se composait d'une vieille fille, d'un colonel en retraite et d'un conseiller juridique, sauta sur ma proposition. On envoya chercher Zwetschke, et quelques minutes plus tard, il faisait son apparition.

Avant tout, il ouvrit les fenêtres, éteignit l'ampoule électrique et la lanterne magique. La lumière de midi inonda la chambre à coucher. Il s'assit à côté du lit du malade et lui sourit. Il ne l'examina pas. Comme moi, il le connaissait parfaitement grâce aux conférences de la *Germania*. Il ne percuta pas la région du cœur, ne vérifia pas d'un air docte les pupilles ni le pouls, ne cogna pas sur les genoux avec un petit marteau d'acier. Il ôta de sa tête le ridicule dispositif refroidissant, et lui conseilla de ne s'occuper de rien, de vivre comme jusqu'alors, de ne pas du tout s'épargner. Il aurait trouvé tout indiqué qu'il convoque sur-le-champ une assemblée générale extraordinaire ou une commission spéciale, mais vu les vacances d'été, c'était impossible. Zwetschke hocha la tête et se mordit les lèvres. Tout à coup il se leva. Il m'ordonna d'habiller le président, puis tourna les talons et, en sortant, me souffla à l'oreille de rester à ses côtés.

À peine lui avions-nous passé sa redingote, sa cravate noire de confection, son pantalon au pli repassé, qu'au-

dehors, dans l'autre pièce, derrière les battants de la porte fermée, nous entendions déjà la voix caractéristique de Zwetschke. Avec sa diction un peu prussienne, il commandait la manœuvre : « À droite, à gauche, en avant, en avant ». Ébahis, nous tendions tous l'oreille. Même le président leva d'un air intrigué sa tête blafarde. On ouvrit la porte de la chambre à coucher. C'est alors que nous vîmes six valets, sous la surveillance personnelle de Zwetschke, introduire lentement mais sûrement la lourde table de chêne bien connue de la *Germania* et la placer à côté du lit. Un autre valet apporta le siège du président. Zwetschke examina sans mot dire la scène. Il fit un signe de tête approbateur. Il tira de sa poche la sonnette du président et la posa sur la table. Là-dessus, il conduisit le président à la table avec un tact et une douceur infinis, le fit asseoir sur le siège, et le pria de sonner pour ouvrir la séance. Le président sonna. « La séance est ouverte », dit-il. C'est alors que se produisit le miracle que la médecine et l'opinion publique anxieuse attendaient en vain depuis déjà un mois : les paupières du président se fermèrent, et il sombra dans un profond sommeil réparateur.

Mon ami et moi restions debout l'un à côté de l'autre, tout émus, et nous observions. Lui, avec sa compétence de savant. Moi, seulement avec la curiosité indiscrette d'un écrivain. Zwetschke sortit sa montre de gousset, pressa l'aiguille des minutes, compta les respirations. Il me jeta un regard de triomphe. La poitrine se soulevait régulièrement, le visage blême rosissait petit à petit, s'arrondissait presque à vue d'œil. Les organes éreintés depuis longtemps se reposaient. La sainte mère nature prenait en charge elle-même la guérison. Maintenant, le président dormait comme dans la salle de conférences, dans les limites des convenances et de la bienséance, sa tête oscillait vers le bas, puis se redressait.

Cette circonstance ne fit qu'accroître mon admiration pour lui, car elle indiquait qu'il se comportait chez lui comme partout ailleurs, autrement dit, c'était un vrai monsieur. Il dormit douze heures d'affilée. Zwetschke, qui ne l'avait pas quitté un instant, et qui avait pris son déjeuner et son dîner à son chevet, vers minuit, eut la surprise de voir le président s'emparer de la sonnette, l'agiter, et « clore la séance », ce qui signifiait qu'il avait dormi tout son soûl, mais aussi, que nous l'avions ramené à la vie.

D'ailleurs, il ne laissa pas Zwetschke quitter son château. Il lui attribua un appartement séparé, et le neurologue dut rester auprès de lui pendant deux semaines, jusqu'à ce qu'il soit remis sur pied. À vrai dire, Zwetschke n'avait pas grand-chose à faire. Quand le président voulait dormir – toujours habillé et boutonné jusqu'au menton –, il s'asseyait sur le siège présidentiel, sonnait, puis, quand il se réveillait, sonnait à nouveau. Cette thérapeutique, d'une admirable simplicité, que les revues spécialisées allemandes n'ont pas mentionnée, ne fut employée que jusqu'au début de la saison. Ensuite, quand les conférences eurent repris, il n'en eut plus besoin. Cependant, il n'oublia pas Zwetschke. Il en fit son médecin de famille, et comme il disposait de relations bien placées, en dépit de son jeune âge – Zwetschke venait juste d'avoir vingt-six ans –, il le fit nommer médecin-chef du service des maladies nerveuses et mentales à l'hôpital local et, six mois plus tard, lui fit même obtenir le titre de conseiller aulique.

Eh bien, voilà mon aventure allemande. Garçon, l'addition. Un dîner, une bouteille de sang-de-taureau, quatre cafés, vingt-cinq Myriams. J'ai encore jacassé tout le temps. Le jour se lève. Regardez, l'aurore s'avance dans la brume de janvier, dans la ruelle étroite de Pest, et sourit à la fenêtre du Torpédo. L'aurore aux doigts de rose, aux ongles sales.

Bon, allons dormir. Ou bien, vous restez? Alors, je bois encore un café, et je vous raconte la fin. Ces derniers temps, mon unique distraction, c'est de m'écouter moi-même.

Pendant longtemps, je n'entendis plus parler du président. La guerre éclata, et je fus emporté loin de tout ce monde. L'année dernière, j'ai voyagé en Allemagne. J'ai fait un crochet par Darmstadt. Entre deux rapides, je suis descendu et j'ai rendu visite à Zwetschke. Ah! la la, que ce fut étrange, les enfants. Je trouvai mon ami de jeunesse dans le service des maladies nerveuses et mentales, là où je l'avais laissé quinze ans auparavant. Il vint à ma rencontre dans sa blouse blanche et m'embrassa. Il portait des bésicles à monture d'écaille, avait pris un ventre de buveur de bière, comme les autres savants allemands dont, jadis, nous nous étions tellement moqués. J'en étais tout ébahi. Il ne s'esclaffait plus aussi bruyamment et effrontément que dans notre jeunesse. Au lieu de cela, il riait tout le temps, d'un rire lent et traînant. Vous connaissez ces gens qui rient après chaque phrase, quelle que soit la nouvelle qu'ils donnent, gaie ou triste? Eh bien, lui aussi me raconta ainsi qu'il s'était marié – ha ha ha –, avait eu une petite fille – ha ha ha – qui, à l'âge de quatre ans, était morte d'une méningite – ha ha ha. Cela ne me choqua pas. Je savais que chaque psychiatre a sa particularité bien à lui.

Un ordre exemplaire régnait dans son service. Les couloirs, les fenêtres, les planchers rayonnaient de propreté. Chaque crachoir était à sa place. Les infirmiers avaient plus peur de lui que des fous furieux. Il dessinait des tableaux, des graphiques, avec des courbes démonstratives. Dans son laboratoire, des cerveaux malades flottaient dans le formol, qu'il avait débités en tranches membraneuses avec un instrument analogue à un hachoir à jambon, mais beaucoup plus fin, et il s'efforçait d'y déchiffrer les secrets de

l'âme et de l'esprit humains. Il me fit parcourir son service en entier. Pour moi, ce genre d'endroit n'était pas nouveau. Depuis mon enfance, ces lieux exerçaient sur moi un attrait irrésistible. Les services psychiatriques sont pareils partout, comme les parlements. On dirait que la nature, en produisant des malades mentaux, exprime la même chose chez tous les peuples et sous tous les cieux. La section des femmes danse et pousse des cris, la section des hommes s'absorbe dans des soucis mornes et profonds. Dehors, dans le jardin, sous les arbres, les gâteux rêvassent, plongés dans leur niaiserie infantile. Un ouvrier maçon souffle par le nez en trompétant nuit et jour, car son corps est plein d'air, mais son travail – ainsi qu'il s'en vante – a déjà porté ses fruits. Il y a dix-sept ans, quand il a été interné, l'air lui arrivait à peu près jusqu'au front, mais maintenant, il a reflué jusqu'aux mamelons. Nous calculâmes de concert qu'à soixante-dix ans, il serait tout à fait anaérobie, si entretemps nul événement inattendu ne l'entravait dans son activité. Ici, chacun a ses propres occupations et distractions.

Au premier chef, c'est le vif contraste entre deux groupes qui m'intéressait. Deux groupes qui caractérisent toute l'humanité. Les paranoïaques sont arrogants, effrontés, beaux parleurs, ombrageux et soupçonneux, insatisfaits et prêts à l'action, comme les politiciens qui veulent faire le bonheur du monde. Par la fente de leurs yeux, ils me guettent dans leur coin, et je sens qu'ils « ont leur idée à mon sujet ». À tout instant, ils seraient prêts à me traîner à la potence dans l'intérêt de la société. Ils ne peuvent pas se supporter eux-mêmes, et leur âme se projette hors d'eux, sur le monde extérieur qu'ils veulent pourfendre. Les schizophrènes sont bizarres, originaux, surprenants, sujets à la culpabilité, imprévisibles et insondables, comme les écrivains de race. Leur discours abonde en allusions incompréhensibles. Pour

moi, ces derniers sont les plus sympathiques. Là aussi, je me mêlai à eux. Au coin d'une pelouse, deux jeunes gens jouaient aux statues, pétrifiés. Un troisième jeune homme, le fils au teint crayeux d'un banquier de Würzburg, se promenait en cercle et, chaque fois qu'il passait devant moi, me saluait avec un respect extraordinaire ; quant à moi, je lui retournais son salut avec un semblable respect. Mais, comme il passait devant moi pour la huitième fois, à l'improviste il m'envoya un crachat, ce dont je me réjouis infiniment, car il corroborait et renforçait mon opinion depuis longtemps établie sur cette maladie.

Zwetschke ne s'intéressait pas aux malades mentaux. Il disait, avec son rire particulièrement lent et traînant, que ceux-là étaient fous à lier, que ça ne valait pas la peine de s'occuper d'eux, sauf après leur autopsie, pour les coupes de leur cerveau. Il m'invita à goûter. Il me présenta à sa femme, une madone blonde, qui lissait en arrière ses cheveux sur son front bombé, me serra la main sans rien dire, me servit sans rien dire, et tout le temps que dura ma visite, ne lâcha pas un seul mot. Nous mangeâmes du pâté de foie et bûmes de la bière. Finalement, je demandai ce que le président était devenu. Le président avait survécu à tout le monde, même à la guerre et à la révolution. Des générations avaient été anéanties autour de lui ; les futuristes, les expressionnistes, les simultanéristes, les néo-classiques et les constructivistes étaient tombés sur le champ de bataille ou avaient fait naufrage, mais lui, il avait continué à œuvrer. L'endurance des dormeurs était en lui. Alors qu'il avait quatre-vingt-dix ans passés, sur le conseil de son médecin de famille, il avait assumé encore plus de présidences. Dans ses dernières années, il présidait en dix-sept endroits, du matin au soir sans interruption. L'hiver dernier, il était mort à quatre-vingt-dix-neuf ans. Le pauvre, il n'avait pas pu atteindre cent ans.

Je pris congé de mon ami pour faire un pèlerinage sur la tombe du président, et payer le tribut de la reconnaissance et de la piété. Zwetschke m'embrassa en riant. Il glissa un livre empaqueté dans la poche de mon imperméable, et m'avertit que je pourrais en avoir besoin. Je filai en voiture au cimetière, quittant les fous pour les morts. Je repérai immédiatement la tombe du président. Il reposait dans une morne crypte familiale, ornée du blason du baron. Sur une colonne de marbre, une seule phrase : *Repose en paix*. Cet homme que, de toute sa vie, personne n'avait osé tutoyer, voici qu'avec l'insolence unilatérale des vivants, on le tutoyait. « Daignez reposer en paix », balbutiai-je avec un respect filial et, tout ému, je repensai à lui et à mes jeunes années disparues. J'écrasai une larme.

Hélas, j'étais venu les mains vides, à bride abattue, je n'avais même pas pu lui apporter une fleur. Mais peut-être qu'une fleur n'aurait pas convenu à cette tombe austère. Dans mon trouble, je me mis à fouiller mes poches. J'y trouvai le livre que Zwetschke avait empaqueté en guise de viatique, et le déballai. C'était *Le Messie* de Klopstock, ce poème épique en hexamètres qui – d'après l'avis unanime de plusieurs générations – est si ennuyeux que personne n'a encore pu le lire, pas même ceux qui l'encensent ni ceux qui le dénigrent. À ce qu'on prétendait, Klopstock lui-même n'avait pas pu le lire, seulement l'écrire. Je l'ouvris et le feuilletai pensivement. Quelle partie lire ? Peu importait. Sachant que le défunt, de son vivant déjà, prisait par-dessus tout le repos, et que comme nous tous, il avait dû désirer reposer en paix dans la mort, lentement, d'une voix monocorde, je me mis à lire le premier chant. L'effet fut miraculeux. Un liseron sur la tombe voisine ferma son calice, épouvanté, comme si la nuit était tombée sur lui. Un insecte roula sur le dos dans la poussière, et resta là, hypnotisé. Un papillon qui

tourbillonnait autour de la crypte tomba raide sur la dalle funéraire, et s'endormit les ailes repliées. Je sentais que les hexamètres traversaient le granit de la crypte, s'insinuaient dans la dépouille du trépassé, et que son sommeil sépulcral – le sommeil éternel – s'approfondissait grâce à eux.

Je me réveillai : quelqu'un me secouait par les épaules. C'était mon chauffeur attentionné, que j'avais laissé dehors, à la porte du cimetière. À peu près au milieu du premier chant, moi aussi j'avais été gagné par le sommeil. Vite, je bondis dans la voiture. Nous fonçâmes à tombeau ouvert jusqu'à la gare. J'eus tout juste le temps de sauter au dernier moment dans le train D qui roulait déjà et qui, sifflant dans une pluie d'étincelles, fila vers Berlin à cent kilomètres à l'heure.

CHAPITRE XIII

Dans lequel il joue le rôle de bienfaiteur, protège la veuve accablée par le sort, mais finalement est obligé de la frapper, vu qu'il la plaint tellement qu'il ne peut pas s'en empêcher

À onze heures du matin, il alla prendre son bain.

Tel qu'il était au saut du lit, en caleçon court, le torse et les bras nus, sans chemise de nuit, chaussé de ses seules pantoufles de cuir vert, il courut vers la salle de bains.

Pour y accéder, dans cet appartement à l'ancienne, il devait traverser trois pièces.

Dans la troisième, qui était une sorte de salon, se tenait une femme, en noir de la tête aux pieds, entièrement voilée.

À la vue de l'inconnue, Esti eut un mouvement de recul. Il se demandait comment elle était entrée.

Avant tout, il pensa qu'il était nu. Il pressa ses deux paumes sur sa poitrine velue, par courtoisie.

La dame poussa un cri d'effroi. Elle recula, se courba. Elle était consternée de rencontrer ainsi celui qu'elle avait demandé à voir si souvent, c'était la première fois de sa vie qu'elle y parvenait. Cela allait tout gâcher.

– Pardon, s'excusa-t-elle, effarée.

– Vous désirez ? demanda Esti.

– Je vous en prie, bégaya la femme, je vous en prie... peut-être plus tard... je ne sais pas... vraiment, je ne savais pas... pardon...

– Allez dans l'antichambre.

– Par ici ?

– Par là, dit Esti grossièrement, par là.

La femme, tel un nuage noir emplissant le salon, se retira, et Esti alla à la salle de bains, où l'attendait son tiède bain matinal.

Il sonna rageusement.

Vint la femme de chambre. Elle s'arrêta sur le seuil de la salle de bains.

– Jolán, lui cria-t-il de la baignoire, Jolán ! Ma parole, vous êtes complètement folle ? Vous faites entrer ici n'importe qui.

– Ce n'est pas moi qui l'ai faite entrer. C'est Viktor.

– Où ça ?

– Dans l'antichambre.

– Mais elle était ici. Ici, sous mon nez. Inouï. Qu'est-ce qu'elle veut ?

– Elle demande Monsieur. Elle est déjà venue plusieurs fois.

– Pour quelle affaire ?

– Je ne sais pas. Peut-être une affaire littéraire, ajouta simplement la domestique.

– Une affaire littéraire, répéta Esti. Elle veut me refiler des compilations. Elle vient quémander. C'est une aventurière. Une cambrioleuse. Elle aurait pu tout rafler. Elle aurait pu emporter toute la maison. Je vous ai dit mille fois de donner quelque chose aux mendiants, puis qu'ils passent leur chemin. Je ne reçois que le dimanche, entre midi et une heure. Autrement, jamais. Vous avez compris ? Et même alors, il faut m'annoncer qui se présente. Pour l'instant, je n'y suis pour personne. Je suis mort.

– Très bien, fit la femme de chambre.

– Quoi ? demanda Esti, un peu interdit de voir qu'elle avait compris aussi rapidement, comme si cela allait de soi. Bref, renvoyez-la. Qu'elle revienne dimanche. Entre midi et une heure.

La femme de chambre, entendant l'eau clapoter et son maître se laver, s'éloigna. Ses pas légers bruissaient déjà dans l'autre pièce, lorsque Esti la rappela en hurlant :

- Jolán!
- Oui?
- Dites-lui d'attendre.
- Oui.
- Je serai prêt tout de suite.

Il ne se savonna même pas, il sauta hors de la baignoire, s'habilla, et appela dans l'antichambre.

La femme en deuil entra. Elle emplît à nouveau le salon. Le lustre de verre blanc qui, en cette grise matinée d'hiver, brûlait de toutes ses chandelles électriques, en fut assombri comme par un nuage noir.

Dehors, la neige voltigeait.

- En quoi puis-je vous être utile? demanda Esti.

La dame ne répondit pas. Elle se borna à fondre en larmes. Avec un glapissement ténu, tremblotant, sénile, elle ravalait ses larmes.

Tout ce qu'il put entendre fut :

- Aidez-moi... aidez... aidez...

Bref : à l'aide.

Entre-temps elle releva son voile pour essuyer son visage humide. Elle avait des yeux vert foncé, encadrés par des mèches givrées qui n'avaient pas encore eu le temps de blanchir. Ces boucles ébouriffées, presque démentes, s'échappaient du bord de son chapeau noir.

« La veuve, pensa Esti, la veuve accablée par le sort. C'est terrifiant. »

La dame se moucha en trompétant, elle ne se souciait pas d'être défigurée, ridiculisée. Dans son trouble, elle avait même apporté son parapluie, comme si elle n'avait pas osé le laisser dans l'antichambre. Son parapluie pleurait une toute petite flaque sur le plancher brossé, brillant comme un miroir.

Ses chaussures, sa robe sanglotaient.

Mais d'où venait-elle, de quelle partie du territoire occupé, de quel cachot pouilleux, de quel taudis ou hangar des faubourgs, et pourquoi chez lui, justement chez lui, sans aucune lettre d'introduction, de recommandation ?

Eh bien, parce qu'elle le connaissait. Pas personnellement. Elle connaissait ses écrits.

Et Esti connaissait cela.

Il connaissait ceux qui connaissaient ses écrits.

La veuve prit la parole. Il était impossible que lui, un homme si bon, il ne la comprenne pas.

« Je ne suis pas un homme bon, protesta Esti à part lui. Je suis un homme mauvais. Non, pas même mauvais. Seulement comme n'importe qui d'autre. Le fait que j'ai conservé intacts mes anciens sentiments – dans le but unique et exclusif de les exprimer – est un secret d'atelier, un sortilège technique comme celui de l'anatomiste qui, pendant des décennies, peut garder intacts dans le formol un cœur, un lobe de cerveau qui, depuis longtemps, ne sent plus ni ne pense plus. Je suis blasé moi aussi, comme tous ceux qui atteignent un certain âge. »

La visiteuse se targua d'avoir lu plusieurs de ses recueils de poèmes.

« C'est autre chose, poursuivit Esti silencieusement. Ne mélangeons pas tout. C'est de la littérature. Ce serait épouvantable, si tout ce que j'ai écrit se réalisait. Une fois, j'ai écrit que j'étais un bec de gaz. Malgré cela, je m'opposerais vivement à ce qu'on me transforme en bec de gaz. J'ai aussi noté quelque part combien j'aimerais me noyer dans la mer. Mais quand je barbote à la piscine dans trois mètres d'eau, je pense toujours que je n'ai pas pied, et je ressens un certain soulagement dès que j'atteins le petit bain. »

Mais une âme si délicate se reflète dans ces pages, une âme si extraordinairement délicate.

« Délicate, tu parles ! » Esti suivait le fil de ses pensées ; probablement était-ce le mot « âme » qui l'avait fait sortir de ses gonds. « Si l'on savait de combien de dureté, de cruauté, de santé sauvage a besoin celui qui fait métier des sentiments. Et puis, le tendre est nécessairement brutal. La tendresse n'est que l'une des faces cachées de la brutalité, et inversement, la brutalité n'est que l'une des faces cachées de la tendresse. Eh oui, la bonté et la méchanceté, la compassion et la cruauté ont des rapports étranges entre elles. Elles fonctionnent ensemble inextricablement, l'une ne peut pas se concevoir sans l'autre, pas plus que quiconque, doté d'une vue excellente, ne voit de la même façon le bleu et le rouge, le papillon et le ver de terre. Elles sont opposées, deux véritables pôles, mais elles sont toujours en interaction naturelle et alternent au gré des circonstances, elles échangent leurs noms, elles virevoltent, elles se métamorphosent comme le courant électrique positif et négatif. Bon, passons. Mais ce qu'elle ressent comme « délicat » sur le papier ne l'est que parce que c'est exact, techniquement sûr, et que derrière il y a moi, moi – nom d'un chien – qui chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, quand l'envie m'en prend et quand l'envie ne m'en prend pas, écris pendant des heures, entraîne mes doigts récalcitrants, en sifflant et en grinçant des dents. Moi, je serais délicat ? Alors le forgeron aussi est délicat. Je suis plutôt un forgeron, madame. Je frappe l'enclume avec un marteau, je martèle un fer pour mon cheval, un fer superbe, pour qu'il puisse courir plus vite dans la poussière de la grand-route. Car notez bien que le cheval ailé ne peut pas voler. Il paraît seulement voler, mais il galope par terre, ô combien par terre. Bref, je suis un artisan. Regardez cette charpente, ces pognes, cette poitrine qu'à l'instant vous avez vue nue, juste sorties de l'atelier de la

création. Dites, sincèrement, est-ce que je ressemble vraiment à l'un de ces ignobles poètes cacochymes, ou bien plutôt à un forgeron ? »

Et Esti se leva, se montra dans toute sa pleine réalité, s'approcha de la visiteuse pour que, sous l'effet de sa grossière proximité, elle aborde enfin le vif du sujet.

Petit à petit, elle vida son sac.

Elle étala ses plaintes, les sortit une à une, comme d'un tiroir toujours ouvert.

Et ça lui faisait du bien. Elle ne pleurait plus.

La souffrance dans sa globalité abstraite, vue à vol d'oiseau, est toujours plus terrible que vue de près : un raffinement de détails nous refroidit, nous neutralise, ou du moins, exige de nous l'attention, la maîtrise de soi, pour organiser le chaos. Alors nous trouvons une roue, une spirale, une boucle, qui créent une machine infernale. Tout cela est déjà du bricolage, du jeu. Les petites choses nous rassurent.

Esti était prêt à tout. Voici ce qu'il attendait : mort et famine, prison et misère, scarlatine, méningite, maladie mentale.

Suivirent des données plus précises, objectives.

Feu l'époux de la dame avait été jadis directeur d'école primaire dans une bourgade, il était mort l'été dernier, à l'âge de cinquante-deux ans, des suites d'un cancer.

– Oui, fit Esti d'un ton résolu, comme s'il approuvait le cancer.

La famille avait quitté la province ; à présent ils vivaient dans un appartement d'une pièce-cuisine, à cinq. Autrement dit, elle avait quatre enfants. Famille nombreuse, petite pension, comme c'était la mode. Le cadet des garçons avait douze ans, à la suite d'une otite on l'avait opéré, ses oreilles n'étaient toujours pas cicatrisées et suppuraient.

– Oui.

Le grand frère allait à l'usine, il était apprenti-électricien, il ne touchait pas encore de salaire.

– Oui.

L'aînée des filles était lingère, mais elle ne pouvait pas sortir dans la rue, parce qu'elle n'avait pas de chaussures d'hiver.

– Oui.

Esti s'attendait à la phtisie, et miracle, dès qu'il y pensa, la veuve dit : « phtisie ». La fille cadette était phtisique.

Quant à la femme, elle aurait aimé trouver un emploi, n'importe quoi, car elle était encore capable de travailler, elle rêvait d'un tabac ou d'un kiosque à journaux où l'on pouvait rester assis hiver comme été du matin au soir.

– Oui, oui.

Esti en entendit beaucoup moins que ce qu'il s'était préparé à endurer.

Finalement, c'étaient les plaintes humbles – et ennuyeuses – que suscite la vie, la plupart du temps avec une effarante uniformité. La production industrielle n'autorise pas l'originalité.

Mais peut-être était-ce justement ce manque d'imagination qui le surprenait, cette grisaille et cette banalité : le fait qu'on vous propose des denrées aussi médiocres, et que ceux à qui elles échoient, les supportent comme leur destinée.

Il pensait :

« C'est tout ? »

Et il attendait.

Mais il n'y avait rien de plus. Le sac était vidé.

Esti s'assit. Il se tourna vers la dame.

– En quoi puis-je vous aider ?

Avec une somme modique – pour lui, ce n'était vraiment rien –, mais qui pourrait remettre momentanément à flot

toute son infortunée famille, digne d'un sort meilleur. Mais il ne devait pas se méprendre. Ce n'était pas une aumône ou un don qu'ils demandaient, elle et ses pauvres enfants malades, non, seulement un prêt, qu'ils regagneraient par leur travail assidu; s'il le fallait, ils le paieraient en travail, en nature, ici ou ailleurs, en tout cas ils le rembourseraient jusqu'au dernier fillér, au tout dernier fillér, en traites mensuelles précises qu'il pouvait déterminer à l'avance.

Cela mit Esti en fureur. Ils proposent tous ce genre de marché alléchant, faire fructifier un capital. Ils se fondent sur un capitalisme rigoureux. Ils sont si fiables que, par rapport à eux, la Bank of England paraît assez peu fiable.

– Au fait, marmonna-t-il, la Bank of England, et il faillit éclater de rire de sa sotte trouvaille.

Il aimait ce genre de bêtises.

Il avait peur de s'esclaffer devant tant de souffrance. Il se mordilla les lèvres pour que la douleur physique fasse obstacle au scandale, puis il commença à parler, volubile et désinvolte, sachant que, quand on occupe sa langue et son esprit, on peut se retenir plus facilement de rire.

– Bref, c'est bien de ça qu'il est question, n'est-ce pas? De cette somme, provisoirement, momentanément, je sais. Écoutez, très chère madame. Moi aussi, j'ai mes obligations (ça, il l'avait entendu dire des années plus tôt par un banquier auprès de qui il sollicitait de l'argent, avec plus de formes, mais d'un ton sans appel, et comme à cet instant il revoyait et réentendait clairement la scène, il poursuivit plus rapidement). J'ai des parents et des amis. J'ai du personnel, etc., etc. Moi aussi, je travaille. Je trime. Juste assez. Tant de lignes, tant de tranches de pain – « de brioche », chuintait quelque chose en lui, « de brioche, de brioche, canaille ».

La veuve ne répondit pas. Elle le regardait tranquillement dans les yeux.

Esti entendait toujours la voix chuintante. Il sauta sur ses pieds, se hâta de passer dans l'autre pièce.

Il en revint plus lentement. De son poing gauche, il laissa tomber un billet de banque sur la table, sans le regarder.

Cependant la veuve, malgré elle, y jeta un coup d'œil, et alors son visage refléta la stupéfaction : c'était plus que ce qu'elle avait demandé, le donateur avait arrondi la somme.

Le gel qui, à son entrée, l'avait pour ainsi dire pétrifiée, fondit et coula, telle la neige sur le parquet. Elle ne savait pas si elle devait accepter. Mais si, mais si, qu'elle accepte.

Elle s'empara de l'argent. Elle se confondit en remerciements. Elle usa du plus grand des mots, d'un mot insurpassable :

– Mon Dieu.

– Bon, l'interrompit Esti. Écrivez votre adresse ici. Donc, vous habitez à Kispest. Au fait, quel âge a votre plus jeune fille ?

– Seize ans.

– Elle a de la fièvre ?

– Seulement le soir. Le matin, jamais.

– Bien. J'y réfléchirai. Peut-être que je réussirai à la placer dans un sanatorium. Je ne sais pas encore. En tout cas, j'essaierai. Appelez-moi la semaine prochaine. N'importe quand. Voilà mon numéro de téléphone.

Le lendemain, il reçut une lettre, que tous les cinq avaient signée. La lettre était longue. Elle commençait par ces mots : *Notre honorable bienfaiteur !*

Ainsi, il recevait une nouvelle distinction sociale, ils lui avaient décerné un titre, une promotion, dans leur sphère personnelle.

Ils écrivaient : *Votre noble cœur...* Esti porta la main à son cœur. Son noble cœur.

La promesse de caser éventuellement la plus jeune des filles dans quelque hôpital ou ailleurs, lui-même ne l'avait

pas prise au sérieux. Il l'avait faite plutôt par tact, pour la forme, obéissant à son sens aigu du style, pour qu'au moment de prendre congé, l'attention de la veuve soit détournée de la somme qu'elle était en train de glisser dans son sac élimé, et qu'en orientant sa pensée vers un futur service, il calme le flot embarrassant et répétitif de ses remerciements, qu'il ne pouvait vraiment plus supporter.

Tous les matins, quand il se réveillait, Esti avait l'habitude de se faire apporter son téléphone au lit. Il le mettait à côté de son oreiller, sous son chaud édredon, comme d'autres font avec les chats. Il aimait cet animal électrique.

Tandis qu'avec un sentiment de bien-être, il s'étirait dans son grand lit et s'adonnait frénétiquement au repos, il décrocha, demanda un numéro. La ville envahit son lit. Encore ensommeillé, il entendit les voix réveillées du personnel à l'autre bout du fil, le charivari matinal d'un lointain sanatorium. Il demanda le directeur, qui était un ami de jeunesse.

– Dis-moi, vous avez un lit de libre ?

– Ça, crois-moi, il n'y en a jamais, mais on peut toujours essayer. La fille n'a qu'à venir avec sa mère et ses papiers, et on verra.

Quelques jours plus tard, le médecin rappela. Il l'informa qu'ils avaient casé sa protégée.

Désormais, il ne restait plus que le kiosque à journaux.

Il sentait qu'il devait aussi faire cette démarche. Un devoir non seulement d'être humain, mais de parent. Depuis qu'il avait parlé avec la veuve, il était devenu pour ainsi dire son cousin.

Il alla d'abord rendre visite à la famille.

Dans la pièce où ils logeaient, du plafond pendait un fil électrique dénudé, avec une unique ampoule électrique, sans abat-jour, qui les inondait d'une lumière crue.

Margitka, la petite, était déjà au sanatorium. La plus grande fille s'appelait Angéla, et n'était pas belle. Elle parlait d'une voix mélodieuse. Son nez était droit et blanc, comme taillé dans la craie. Lacika, le lycéen souffrant d'otite, somnolait devant sa grammaire latine. L'ajusteur aussi rentra de sa quête infructueuse d'un travail, il salua à peine et, avec la morgue des prolétaires, il se retira dans un coin, d'où il dévisagea l'hôte avec une attention aussi morose et fureteuse que s'il avait voulu à tout le moins écrire quelque chose à son sujet. Esti n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait penser de lui.

Se procurer le kiosque à journaux n'alla pas tout seul.

Là où l'on fait les démarches pour ce genre de permis, on lui déclara avec un sourire entendu qu'en Hongrie, il était plus facile d'obtenir un fauteuil de velours ministériel que ce genre de cage de verre. Il était totalement exclu qu'un emplacement se libère dans un délai prévisible.

Esti enregistra la chose. Cependant, comme il ne pouvait quand même pas installer la veuve dans un fauteuil de velours ministériel – du moins, certains s'en seraient étonnés –, il persista dans la cage de verre. Il savait qu'il y a des lois, des paragraphes, des arrêtés, qui sont effectivement durs et impitoyables; mais derrière toute loi, tout paragraphe, tout arrêté, se tient tel ou tel mortel qui, avec la médiocre compétence requise, peut être désarmé. Il n'est rien d'impossible quand il s'agit seulement d'obtenir quelque chose des hommes. En conséquence il sourit, mentit, flatta, rampa, dédaigna, provoqua, comme il convenait. À un endroit, il désigna la veuve comme l'une de ses proches parentes du côté maternel, une catholique fervente, ailleurs comme une brave calviniste de longue date, une apatride du Traité de paix, encore ailleurs comme une victime de la Terreur blanche, une émigrée de Vienne rapatriée.

À cet égard, Esti n'avait jamais eu de scrupules particuliers.

Qu'est-ce qui le poussait au juste ? Lui-même aurait été curieux de le savoir.

Quand, la nuit, la famille lui venait à l'esprit, ou quand, parfois, il se levait tôt le matin, uniquement pour cueillir dans les bureaux la personne qu'il fallait, il se posait cette question.

Peut-être se leurrait-il en pensant qu'il pouvait sauver quelqu'un. Se complaisait-il dans son rôle de protecteur, satisfaisait-il un secret désir de toute-puissance, était-il attendri par son dévouement sentimental ? Expiait-il quelque chose ? Ou bien était-il excité par la passion de la chasse, le succès de cette expérience ludique, sa capacité à influencer les hommes ?

Esti, après avoir mis en balance les arguments, fut contraint de répondre par non à chacune des questions.

C'est pour une autre raison qu'il se donnait du mal. Seulement parce que sur un coup de tête, il avait lâché cette somme. La conséquence directe de ce geste avait été de procurer à la fille un lit gratuit au sanatorium, et de cela, il s'était ensuivi qu'il avait dû assurer à la mère des moyens de subsistance. Son premier acte engendrait fatalement les autres. Maintenant, il aurait regretté d'en être pour ses frais. Il avait envie de voir son ouvrage un peu plus achevé, un peu plus poli.

Comme disent les commerçants, en jargon professionnel : « il en voulait pour son argent ».

La veuve finit par obtenir son kiosque à journaux, à un emplacement excellent, à l'angle d'un boulevard très passant.

La lumière de septembre inondait la cage de verre, dorait les revues étrangères, auréolait Dekobra et Bettauer.

Au beau milieu, la femme allait et venait avec un sourire convalescent comme sur une scène, isolée de la vie de la rue tout en y prenant part, devant le plus large des publics.

Esti, à chaque fois qu'il tombait sur le kiosque, s'y arrêtait, non plus comme protecteur, mais comme client. Il achetait un journal sans en avoir besoin. Il s'enquêrait de l'état de Margitka.

– Merci, disait la veuve en hochant la tête, merci beaucoup. Ça pourrait aller. Seule la cuisine est mauvaise. On ne lui donne pas assez, soufflait-elle mystérieusement. Nous devons compléter. Tous les deux jours, nous lui portons un peu de beurre. À pied. Parce qu'elle n'a pas de quoi prendre le tramway.

Puis elle passait au lycéen :

– Le pauvre petit a dû redoubler sa classe. L'an dernier, il a échoué dans trois matières. Vous savez bien, à cause de ses oreilles. Il n'entend rien. Il n'entend pas ce que disent les professeurs. Il est devenu sourd de l'oreille gauche.

Esti ne croyait plus possible d'arranger quoi que ce soit sur terre. Car il voyait que, dès qu'il avait rapiécé la misère quelque part, celle-ci perçait immédiatement autre part. Mais au moins, il espérait en secret un rien d'amélioration, un semblant de soulagement, un relatif apaisement, un mot qui le rassérène, qui le récompense. À présent, c'était lui qui guettait l'aumône.

L'hiver, la pluie tombait à verse. Le kiosque, dans l'inondation générale, ressemblait à un phare. La lingère remplaçait la veuve. Elle chantonnait avec une gaieté nerveuse :

– Maman a pris froid. Maman a mal aux jambes. En ce moment, c'est moi qui remplace Maman.

En rentrant chez lui, Esti repensa au kiosque dans lequel – semblait-il – l'aînée des filles aussi gelait, et à la veuve qui était au lit, malade. Chez lui, il s'assit au coin

de la cheminée. Les braises jetaient une lueur fauve sur les rideaux noisette.

De mauvaise humeur, il se leva.

– J'en ai assez de tout ça, soupira-t-il, j'en ai plus qu'assez.

Par la suite, il ne surveilla plus le kiosque que d'un œil, de loin, quand il attendait l'omnibus. Il en avait par-dessus la tête. S'il avait pu, il l'aurait évité.

– Qu'ils crèvent, maugréait-il. Moi aussi, je mourrai, tout aussi misérablement qu'eux. Tout le monde meurt.

La veuve et sa famille ne l'importunaient plus. Après lui avoir répété que c'était à lui qu'ils devaient tout – tout cela –, ils passèrent leur chemin. Ils ne voulaient plus lui être à charge.

Il ne les vit plus, n'entendit plus parler d'eux.

Par un soir agité de mai, le vent faisait tournoyer la poussière dans la rue. Esti était assis dans une pâtisserie, buvant du chocolat. Lorsqu'il sortit de la pâtisserie, il trébucha sur la veuve.

Celle-ci ne le remarqua pas.

Esti l'interpella. Il la questionna : quoi de neuf, ça faisait mille ans qu'il ne l'avait pas vue.

La dame ne dit rien pendant un moment.

– Mon petit Lacika, bredouilla-t-elle, mon petit Lacika à moi, et sa voix s'étrangla.

Il y avait deux mois que le petit lycéen était mort.

Esti baissa les yeux vers la terre, où le garçon redevenait poussière.

La veuve raconta tout d'un trait : Margitka avait de la fièvre même le matin, le sanatorium voulait la renvoyer chez elle, on ne pouvait plus la garder. Angéla avait perdu son emploi à la lingerie, parce qu'elle devait sans cesse la remplacer. Ils avaient vendu le kiosque. Elle-même ne pouvait plus y rester avec ses jambes douloureuses. Peut-être cela valait-il mieux ainsi.

Esti acquiesça :

– Bien sûr, bien sûr.

Il était sous un bec de gaz. Il dévisagea la femme. Elle n'était plus aussi défaite et incohérente que quand il l'avait rencontrée la première fois. Elle était figée et calme.

Si seulement elle avait ressemblé peu ou prou à sa mère et à ses parentes, qui grisonnaient et perdaient leurs cheveux comme elle, alors tout aurait été bien. Mais elle avait un air accusateur. Une sorte de reproche douloureux, presque insolent.

Cela l'exaspéra.

« Eh bien, qu'est-ce que j'y peux ? gronda-t-il intérieurement. Ou vous croyez peut-être que je suis responsable de ces saloperies ? Au fond, qu'est-ce que vous me voulez, à être toujours après moi ? Allez vous faire foutre ! »

Il eut un mouvement de révolte. Il attrapa la veuve. Il l'agrippa par le bras. Il secoua la maigre vieille dame dans sa robe noire, il se colleta avec elle.

– Ho, criait-il, ho, comme s'il freinait un cheval emballé.

Puis il fila dans une rue adjacente.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? haletait-il. Ah ! là là, pauvre de moi. Une dame. Une faible, misérable femme. Je suis un irresponsable.

Il s'appuya contre un mur. Il haletait toujours de fureur. Mais il était quand même heureux. Il éprouvait un indicible bonheur à l'idée de l'avoir, à la fin des fins, bien battue.

CHAPITRE XIV

Dans lequel nous levons le voile sur les mystérieux agissements de Gallus, traducteur cultivé, mais dévoyé

Nous parlions de poètes et d'écrivains, de nos vieux amis qui, autrefois, avaient débuté avec nous, puis étaient restés en arrière, et dont la trace s'était perdue. De temps à autre, nous lancions un nom. Qui s'en souvient encore ? Nous hochions la tête et nos lèvres esquissaient un pâle sourire. Le miroir de nos yeux reflétait un visage familier oublié, une carrière et une vie égarées. Qui sait quelque chose à son sujet ? Est-ce qu'il est toujours en vie ? Pour toute réponse, le silence. Dans ce silence, la couronne desséchée de la gloire crissait comme un tapis de feuilles au cimetière. Nous nous taisions.

Nous nous taisions ainsi depuis plusieurs minutes, lorsque quelqu'un mentionna le nom de Gallus.

– Le pauvre, intervint Kornél Esti. Moi je l'ai revu il y a des années – ça doit faire déjà sept ou huit ans –, dans des circonstances très tristes. À l'époque, à propos d'un roman policier, il lui est arrivé quelque chose qui, en soi, était un roman policier, le plus excitant et le plus poignant que j'aie jamais vécu.

Eh bien, vous l'avez tous connu, au moins un peu. C'était un garçon doué, étincelant, intuitif et, en outre, consciencieux et cultivé. Il parlait plusieurs langues. Il savait si bien l'anglais que, à ce qu'on prétend, le prince de Galles lui-même avait pris des leçons avec lui. Il avait passé quatre ans à Cambridge.

Mais il avait un défaut fatal. Non, il ne buvait pas. Mais tout ce qui lui tombait sous la main, il le subtilisait. Il était voleur comme une pie. Peu lui importait que ce soit une

montre de gousset, des chaussons ou un gigantesque tuyau de poêle. Il ne se souciait pas plus de la valeur des objets volés que de leur volume ou de leur taille. Souvent il ne voyait même pas leur utilité. Toute sa joie consistait à faire ce qu'il voulait : voler. Nous, ses amis les plus proches, nous efforcions de lui faire entendre raison. Nous lui parlions à cœur ouvert, affectueusement. Nous le réprimandions et le menacions. Lui-même nous donnait raison. Il promettait de lutter contre sa nature. Mais sa raison avait beau lutter, sa nature était la plus forte. Il ne cessait de rechuter.

D'innombrables fois, des étrangers l'avaient confondu et humilié en public, d'innombrables fois, on l'avait pris sur le fait, et nous, en pareil cas, nous avons toujours dû déployer une incroyable énergie pour aplanir d'une façon ou d'une autre les conséquences de son acte. Une fois pourtant, dans le rapide de Vienne, il avait dérobé le portefeuille d'un commerçant morave qui l'avait sur-le-champ saisi au collet, et à la gare suivante l'avait remis aux gendarmes. Ils l'avaient emmené, menottes aux poignets, à Budapest.

De nouveau nous avons essayé de le sauver. Vous qui écrivez, vous savez que tout dépend des mots, la qualité d'une poésie comme le sort d'un homme. Nous avons démontré qu'il était cleptomane, et non voleur. Quelqu'un qu'on connaît est généralement un cleptomane. Quelqu'un qu'on ne connaît pas est généralement un voleur. La justice ne le connaissait pas, par conséquent, elle le qualifia de voleur, et le condamna à deux ans de prison.

Après sa libération, par une sombre matinée de décembre, avant Noël, affamé, en haillons, il fit irruption chez moi. Il tomba à mes genoux. Il me supplia de ne pas le laisser tomber, de lui venir en aide, de lui procurer un travail. Qu'il écrive sous son nom, il ne pouvait pas en être question pour l'instant. Par ailleurs, il ne savait rien

faire d'autre qu'écrire. J'allai donc voir un brave éditeur, un homme de cœur, je lui recommandai Gallus, et le lendemain, l'éditeur lui confia la traduction d'un roman policier anglais. C'était ce genre de nullité avec lequel on craint de se salir les mains. On ne les lit pas. Tout au plus les traduit-on, mais en portant des gants. Son titre – je m'en souviens encore – : *Le Mystérieux Château du comte Vitsislav*. Mais quelle importance ? J'étais content d'avoir pu faire quelque chose, lui aussi était content de gagner son pain, et il se mit joyeusement à l'ouvrage. Il travailla avec tant de zèle que – sans attendre le délai fixé – il remit le manuscrit trois semaines plus tard.

Je fus infiniment surpris quand l'éditeur, deux jours après, m'informa par téléphone que la traduction de mon protégé était complètement inutilisable, et qu'il n'était pas disposé à lui donner un liard. Je ne comprenais rien à l'affaire. Je pris une voiture et me fis conduire chez lui.

L'éditeur me mit le manuscrit dans les mains sans un mot. Notre ami l'avait joliment dactylographié, avait numéroté les pages, et l'avait même relié avec un cordon aux couleurs nationales. Tout cela était bien de lui, car – je crois l'avoir déjà mentionné – du point de vue littéraire, il était digne de confiance et méticuleux. Je commençai à lire le texte. Je poussais des exclamations de ravissement. Des phrases claires, des tournures spirituelles, des subtilités linguistiques se succédaient, dont ce navet n'était sans doute pas digne. Ébahi, je demandai à l'éditeur ce qu'il trouvait à rejeter là-dedans. Cette fois, celui-ci me fourra dans la main l'original anglais, toujours sans un mot, et me pria de comparer les deux textes. Je les étudiai pendant une demi-heure, jetant un coup d'œil tantôt au livre, tantôt au manuscrit. À la fin, je me levai, stupéfait. Je déclarai à l'éditeur qu'il avait parfaitement raison.

Pourquoi ? N'essayez pas de deviner. Vous vous trompez. Il n'y avait pas glissé en fraude le manuscrit d'un autre roman. C'était bel et bien la traduction fluide, artistique, par endroits poétique du *Mystérieux Château du comte Vitsislav*. Vous vous trompez encore. Il ne s'y trouvait pas un seul contresens. Enfin, il savait vraiment aussi bien l'anglais que le hongrois. Laissez tomber. Vous n'avez jamais entendu une histoire pareille. C'était autre chose qui clochait. Tout autre chose.

Moi-même, ce n'est que peu à peu, degré par degré, que j'ai réalisé. La première phrase de l'original anglais donnait ceci : *Les trente-six fenêtres de l'antique château battu par les vents resplendissaient. Au premier étage, dans la salle de bal, quatre lustres de cristal répandaient une lumière fastueuse...* Dans la traduction hongroise, il y avait ceci : *Les douze fenêtres de l'antique château battu par les vents resplendissaient. Au premier étage, deux lustres de cristal répandaient une lumière fastueuse...* J'ouvris de grands yeux, et poursuivis ma lecture. À la troisième page, le romancier anglais écrivait : *Le comte Vitsislav sortit sa bourse bien garnie avec un sourire ironique, et lui jeta la somme demandée, mille cinq cents livres...* Le traducteur hongrois l'avait interprété comme suit : *Le comte Vitsislav sortit sa bourse avec un sourire ironique, et lui jeta la somme demandée, cent cinquante livres...* Cette fois, je fus pris d'un soupçon de mauvais augure qui, dans les minutes suivantes – hélas –, se renforça en triste certitude. Plus loin, au bas de la troisième page, je lus ceci dans l'édition anglaise : *La comtesse Eleonora était assise dans un coin de la salle de bal, en tenue de soirée, et elle portait ses anciens bijoux de famille : le diadème serti de diamants que sa trisaïeule, femme d'un prince électeur allemand, lui avait légué, à son cou de cygne, un rang de perles véritables jetait un éclat opalescent, et ses doigts disparaissaient presque sous les bagues*

de brillants, de saphirs, d'émeraudes... À ma grande surprise, cette description haute en couleur était rendue ainsi par le manuscrit hongrois : *La comtesse Eleonora était assise dans un coin de la salle de bal, en tenue de soirée...* Rien de plus. Le diadème serti de diamants, le rang de perles, les bagues de brillants, de saphirs et d'émeraudes étaient portés manquants.

Est-ce que vous comprenez ce qu'avait fait notre infortuné confrère, digne d'un meilleur sort ? Tout simplement, il avait volé les bijoux de famille de la comtesse Eleonora et, avec la même désinvolture inexcusable, il avait aussi dépouillé le comte Vitslav, par ailleurs si sympathique, auquel il n'avait laissé que cent cinquante livres sur mille cinq cents ; de la même façon, il avait subtilisé deux lustres de cristal sur les quatre de la salle de bal ; de la même façon, il avait détourné vingt-quatre fenêtres sur les trente-six de l'antique château battu par les vents. J'en avais la tête qui tournait. Ma stupéfaction atteignit son comble lorsque j'établis sans le moindre doute que ce fatal esprit de suite gouvernait tout son travail. Où que soit passée la plume du traducteur, partout elle avait lésé les personnages qu'elle venait de rencontrer, et n'épargnant ni mobilier, ni immobilier, elle avait piétiné le caractère indiscutablement sacré de la propriété privée. Il avait procédé de diverses manières. La plupart du temps, les objets de valeur disparaissaient purement et simplement. Les tapis, les coffres-forts, l'argenterie, qui étaient destinés à relever le niveau littéraire de l'original anglais, je trouvais leur place refroidie dans le texte hongrois. D'autres fois, il avait seulement escamoté quelque chose, la moitié ou les deux tiers. Quand quelqu'un faisait porter par son valet cinq valises dans son compartiment de train, lui n'en mentionnait que deux, et passait hypocritement les trois autres sous silence. À mon avis en tout cas, le

plus navrant – car cela dénotait nettement de la mauvaise foi et de la mesquinerie –, c'était que plus d'une fois, il avait remplacé les métaux nobles et les pierres précieuses par des matières sans valeur et de pacotille, le platine par du fer-blanc, l'or par du cuivre, le diamant par des cristaux ou de la verroterie.

L'oreille basse, je pris congé de l'éditeur. Par curiosité, je lui avais demandé d'emporter le manuscrit et l'original anglais. Comme le véritable mystère de ce roman policier m'intriguait, je poursuivis mon enquête à la maison, et je dressai un inventaire exact des objets volés. Je travaillai sans relâche depuis une heure de l'après-midi jusqu'à six heures et demie du matin. Finalement, je découvris que notre confrère dévoyé, au cours de sa traduction, s'était approprié illégalement et indûment dans l'original anglais 1 579 251 livres sterling, 177 bagues en or, 947 colliers de perles, 181 montres de gousset, 309 paires de boucles d'oreille, 435 valises, sans parler des propriétés, forêts et pâturages, des châteaux de princes et de barons, et autres objets de moindre valeur, mouchoirs, cure-dents et carillons, dont l'énumération serait fastidieuse et superflue.

Qu'avait-il fait de ces biens qui, en réalité, n'existaient que sur le papier, dans le domaine de l'imagination, et quel avait été son but en les volant? Examiner cela nous mènerait loin, aussi ne m'y attarderai-je pas. Mais tout cela m'avait convaincu que Gallus était toujours l'esclave de sa passion ou de sa coupable maladie, qu'il n'avait aucun espoir de guérison, et qu'il ne méritait pas le soutien d'une société honnête. Moi, dans mon indignation morale, je l'ai laissé tomber. Je l'ai abandonné à son sort. Depuis, je n'ai plus entendu parler de lui.

CHAPITRE XV

Dans lequel il se fait du souci pour le petit garçon de Pataki, et ce dernier, pour son nouveau poème

Par un soir d'hiver, dans son bureau, Kornél Esti écrivait une lettre à son éditeur. Sa plume labourait rapidement le papier. Tout à coup, il s'aperçut qu'il n'arrivait plus à se concentrer sur ses phrases. Il entendait d'autres voix :

Pourquoi regarder dans la nuit ? Pourquoi entendre gronder les astres errants, pourquoi apercevoir la lumière lointaine, aventureuse de l'étoile... ?

Il rejeta sa lettre. Il nota ces mots. Puis il attendit de voir s'il en sortirait quelque chose, ou si – comme souvent – le télégramme céleste s'interromprait, comme si quelque part au loin l'émetteur était tombé en panne.

Mais cette fois, les vers affluaient, se complétant et s'éclairant mutuellement. Il tendait l'oreille. Il captait de nouvelles voix. Ses yeux fixaient le rideau vert qui couvrait la fenêtre. Au-delà de celui-ci, il voyait les cieux étoilés.

Il écrivit longtemps, comme ça venait. À vrai dire, il ne sut ce qu'il avait voulu exprimer que lorsque ce fut terminé.

Lui-même en était tout éberlué.

Il relut plusieurs fois. Au milieu du poème, il raya trois vers. Mais il dut les rétablir. Il n'y avait pas une lettre à changer. Tel quel, c'était bien.

Il prit sa machine à écrire et recopia son poème au net.

Alors qu'il tapait les derniers vers, on sonna à la porte. La femme de chambre annonça Pataki.

– Salut, lui cria Esti de derrière la machine à écrire, sans même lui jeter un regard. Assieds-toi. Je termine tout de suite.

Pataki se tenait dans l'ombre. On ne pouvait pas voir son visage.

Mais lui voyait Esti à son bureau, ses cheveux ébouriffés dans l'auréole du lampadaire, empanaché de fumée de cigarette, tandis qu'il pianotait toujours sur sa machine à écrire.

Il ne s'assit pas. Il resta debout.

Ces derniers temps, Pataki et lui s'étaient rarement rencontrés.

Aussi sa venue étonnait-elle Esti. Mais il ne le dit pas, il n'avait pas le temps. Il tapait toujours. Après avoir signé de son nom, il retira la feuille toute fraîche de la machine. Il fit :

– J'ai écrit un poème. Je te le lis ? Deux pages tapées à la machine.

Pataki s'assit dans un fauteuil, dans l'angle opposé de la pièce. Esti lut en articulant, pour qu'il puisse comprendre chaque mot du poème :

– Pourquoi regarder dans la nuit ? Pourquoi entendre gronder les astres errants...

Ce poème décrivait une grande courbe, avec une montée ferme, égale, et un déclin lent, en douceur. À sa lecture, il lui plaisait encore davantage. Il était convaincu que c'était une œuvre destinée à rester et que, des années plus tard, il se rappellerait encore avec bonheur ce soir d'hiver où il l'avait fait surgir du néant. La conclusion, d'une plénitude achevée – avec seulement quelques interjections, quelques exclamations –, le comblait particulièrement.

Il laissa choir le manuscrit sur son bureau. Après une petite pause :

– C'est beau, fit la voix de Pataki dans l'obscurité.

– Ça te plaît ? insista Esti, car dès qu'on le louait, il endossait le rôle de celui qui doute. Ça te plaît vraiment ?

– Beaucoup, répondit Pataki.

Il se leva du fauteuil. Il entra dans le halo lumineux du lampadaire, lentement. Il saisit les deux mains d'Esti. Il dit solennellement :

– Écoute, je suis venu te voir parce que je n'ai jamais été aussi près de me suicider.

– Quoi ? s'affola Esti.

– Lacika, bredouilla Pataki. Lacika.

Esti alluma le lustre du plafond. Il vit que son ami était pâle comme la mort et tremblait de tous ses membres.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Dans une heure, on l'opère.

– De quoi ?

– De l'appendicite.

– Mais ce n'est rien. Assieds-toi, Elek, assieds-toi ici. Ne dis pas d'âneries. Tu veux un verre d'eau ?

Pataki but une gorgée.

– Ah, là là ! soupira-t-il, c'est la fin. Je sais que c'est la fin. Mais à l'hôpital, je ne pouvais plus tenir en place. On l'a admis cet après-midi. En ce moment, ils préparent le pauvre petit. Je n'ai pas pu supporter de voir ça. Sa mère est restée avec lui. La voiture m'attend dehors. J'y retourne tout de suite.

– Depuis quand est-il malade ?

– Eh bien, je te raconte. Comment c'était, déjà ? dit-il, passant sur son visage une main blanche et moite. Lacika se plaignait depuis une semaine d'avoir mal à l'estomac. Il avait tout le temps mal à l'estomac, etc. Nous croyions que c'était une indigestion de Noël. Pendant les fêtes il avait beaucoup mangé, etc., etc. Alors nous l'avons soigné pour ça. Purge, jeûne, etc. Mais ça n'allait pas mieux. Et puis ce matin, il a vomi. Nous avons appelé sur-le-champ Rátz,

ensuite Vargha, et puis le professeur Elzász. Bref, appendicite. On l'opère à neuf heures.

– Allons bon. Et c'est tout ?

– Mais il a de la fièvre. Trente-neuf deux. Une fièvre aussi forte indique que l'appendice est purulent.

– Toutes les appendicites donnent de la fièvre.

– Nous n'avons qu'une crainte, la perforation.

– Ça le ferait grelotter. Est-ce qu'il grelotte ? Eh bien, tu vois. N'en rajoute pas. Il n'y a pas de perforation.

– Tu crois ?

– Oui, oui.

– Mais on va l'anesthésier.

– Fais-lui faire une insensibilisation locale.

– Ce n'est pas possible. Justement. Elzász a dit que ce n'était pas possible.

– Alors, qu'on l'anesthésie.

– Seulement, il a le cœur faible. Depuis sa scarlatine, il a le cœur tellement faible qu'il doit se reposer tout le temps, il est même dispensé de gymnastique. Ah ! là là, si quelque chose arrive à cet enfant, moi, je n'y survivrai pas. Tu comprends, je n'y survivrai pas un seul instant.

– Quel âge a-t-il ?

– Neuf ans.

– Neuf ans ? Mais c'est déjà un grand. Elzász opère même des petits de deux, trois ans, et jusqu'à présent, il n'est rien arrivé à aucun d'entre eux. D'ailleurs, la vitalité des enfants tient du prodige. Ces cellules neuves, ces tissus inusables, gonflés de vie, n'ont cure de ce qui ferait périr un adulte solide. Sois tout à fait tranquille. On lui ôtera l'appendice, et passez muscade. Dans une semaine il se lèvera. Demain, non : aujourd'hui même, dans une heure et demie, tu riras de tout ça. Nous en rirons tous les deux.

Pataki s'apaisa. Après avoir épanché son effroi, il se sentit vidé, et jeta des regards ébahis dans le bureau bouleversé, à l'atmosphère brûlante.

– Inouï, dit soudain Esti, faisant la moue. Inouï. Et moi qui t'ai ennuyé.

– Pourquoi ?

– Avec cette nullité.

– Quelle nullité ?

– Ce poème.

– Ah oui. Tu ne m'as pas ennuyé.

– Mais si. Alors que tu es dans un tel état – j'insiste : sans aucune raison –, moi, je te distrais, mon pauvre ami, avec mes plus récentes élucubrations. Mais c'est odieux, vraiment odieux.

– Non. Crois-moi, ça m'a même fait du bien de t'entendre. Au moins, ça a un peu détourné mon attention.

– Tu as pu te concentrer ?

– Oui.

– Ça t'a intéressé ?

– Bien sûr.

– Et quelle est ton opinion détaillée là-dessus ?

– Que c'est excellent. Un de tes plus remarquables poèmes.

– Seulement remarquable ?

– Particulièrement remarquable.

– Écoute, moi, je ne cherche pas à t'extorquer des compliments. Cela – tu le sais – m'a toujours fait horreur. Mais j'ai besoin que tu m'en parles honnêtement. Quand je viens d'écrire quelque chose, je crois toujours que c'est ce que j'ai fait de mieux. D'ailleurs il ne pourrait en être autrement. Certainement, toi aussi, tu es comme ça. Ensuite, petit à petit, je m'habitue à ce que ça existe, ça commence à m'ennuyer, des doutes m'assaillent, est-ce

qu'au fond, ça valait la peine de se donner tant de mal ? Du reste, notre métier est dans une très mauvaise passe. Qui diable ça peut-il intéresser, que nous ayons mal à la tête, alors que tout le monde a mal à la tête ? Donc, dis-moi.

– Je t'ai dit que c'était superbe.

– Pour le début, moi aussi, j'en suis sûr. *Pourquoi apercevoir la lumière lointaine, aventureuse de l'étoile...* C'est de l'inspiration, de la pure inspiration. Mais ensuite – vers le milieu –, il m'a semblé – je l'ai senti avant de te le lire – que ça retombait un peu.

– Où ça ?

– Là où interviennent les vers plus courts. Tu ne te rappelles pas ? *Escarboucle, toi l'incandescence...* Est-ce que ça ne sonne pas faux ? Est-ce que ce n'est pas ampoulé et redondant ? N'y a-t-il pas ici une sorte de rupture ?

– Il n'y a aucune rupture.

– Tu crois ?

– Oui, oui.

– Dis-moi, cher Elek, et l'ensemble – tel que tu l'as entendu – n'est-il pas un peu emphatique ?

– Si c'est emphatique ? Moi, je t'assure, j'aime beaucoup les beaux élans, et je ne voudrais en aucun cas éliminer toute emphase de la poésie.

– Je te comprends. Eh bien, moi, je vomis littéralement toute emphase. Ce n'est pas de la poésie, mais de la pâtisserie. Sois sincère, dis la vérité. Je préfère déchirer tout ça, et ne plus jamais écrire une ligne, si c'est emphatique.

– Tu m'as mal compris. Ce n'est pas emphatique. Pas du tout emphatique. Et puis, la fin est magnifique. *Vivre, vivre...* C'est parfait. Tu verras, ça plaira tout autant aux autres. Tu l'as montré à Werner ?

– Pas encore.

– Eh bien, montre-lui. Il va tomber en extase. Je le connais, moi. Je parie qu’il le publiera en première page, en gros caractères espacés. Tu n’avais encore jamais si bien réussi. C’est magistral, magistral.

Esti fit craquer les pages dactylographiées. Pataki sortit sa montre de gousset.

– Neuf heures moins dix.

– J’y vais avec toi.

Ils prirent place dans la voiture qui les attendait devant l’immeuble. Ils filèrent à travers de sombres rues enneigées. Le père se demandait si son fils survivrait. Le poète se demandait si son poème survivrait.

À un virage, Pataki dit :

– Même s’il est purulent, il peut cicatriser.

Esti acquiesça.

Plus tard, c’est lui qui prit la parole :

– Je vais quand même rayer les trois vers au milieu, ce sera plus sobre comme ça.

Pataki approuva.

Puis ils ne parlèrent plus.

Chacun pensait de l’autre : « Comme il est mesquin, comme il est égoïste. »

Quand ils arrivèrent devant l’hôpital, Pataki se rua au premier étage. Esti le suivit.

Lacika venait de recevoir une dose de morphine et dormait déjà à moitié ; on était en train de le pousser sur un chariot haut et étroit dans la salle d’opération brillamment éclairée.

CHAPITRE XVI

*Dans lequel Elinger le tire de l'eau, et lui, en revanche,
pousse Elinger dans l'eau*

Les baigneurs nageaient d'habitude jusqu'au milieu du Danube, au-devant du bateau de Vienne; et, jetant des cris perçants, ils se laissaient bercer, se balançant dans les énormes vagues. Esti qui, tous les après-midi, se prélassait sur la rive en costume de bain, contemplait d'un œil jaloux la joyeuse compagnie. Il nageait mieux que n'importe qui, mais son imagination aussi fonctionnait mieux que celle de n'importe qui. Il s'ensuit qu'il était poltron.

Une fois, il résolut de nager coûte que coûte jusqu'à l'autre rive.

Ses bras musclés brassaient l'eau. Sans même s'en rendre compte, il était déjà arrivé au milieu du Danube. Là, il fit une petite pause. Il se mit en devoir de s'observer. Il n'était pas essoufflé, son cœur battait normalement. Il aurait pu continuer encore longtemps. Mais il se dit qu'il n'avait pas peur, et cette pensée qu'il n'avait pas peur l'effraya tellement qu'il commença aussitôt à avoir peur.

Aussi fit-il demi-tour. Seulement, la rive d'où il était parti lui semblait encore plus éloignée que l'autre rive. C'est pourquoi il se dirigea vers l'autre rive. L'eau, de ce côté, était étrangère, profonde et froide. Sa jambe gauche fut prise d'une crampe. Quand il allongea sa jambe droite, là aussi les muscles se nouèrent. Comme il le faisait d'habitude, il voulut se coucher sur le dos, mais il fut ballotté, retourné, il plongea, but quelques tasses, disparut et réapparut un instant, puis, entortillé dans les sombres voiles de l'eau, il coula toujours plus bas. Ses mains gesticulaient désespérément.

Sur la rive, on l'avait remarqué. On cria que quelqu'un se noyait au milieu du fleuve.

Un jeune homme en caleçon bleu, qui était accoudé à la rambarde de l'établissement de bains, s'était déjà jeté dans les flots et nageait à vive allure vers le noyé.

Il l'atteignit à temps.

La tête d'Esti émergeait justement hors de l'eau. Le sauveteur empoigna ses longs cheveux et le tira vers la rive.

Là, il reprit rapidement connaissance.

Quand il ouvrit les yeux, il aperçut d'abord le ciel, puis le sable, puis les gens qui se tenaient dans la lumière dorée, avec leurs corps dénudés à l'éclat argenté. Un monsieur également dénudé, qui portait des lunettes noires, s'agenouilla à côté de lui et prit son pouls. Sans doute un médecin.

Le groupe qui l'entourait regardait avec un vif intérêt le jeune homme au caleçon bleu, celui qui – comme il le savait – venait de l'arracher aux griffes de la mort devant un public excité et curieux.

Celui-ci s'approcha de lui, et lui tendit la main en disant :

– Elinger.

– Esti, se présenta Esti.

– Oh, maître, fit le jeune homme d'un ton humble, qui ne connaît le maître ?

Esti essaya de se comporter comme quelqu'un que « tout le monde connaît ».

Il était gêné.

Jusqu'alors, il avait déjà reçu beaucoup de choses : dans son enfance, une magnifique collection de timbres, comme cadeau de confirmation, un anneau d'or, plus tard quelques critiques élogieuses, voire un prix académique ; cependant, il n'avait encore jamais reçu ce genre de choses, de but en

blanc, d'un seul être humain. Sauf de sa mère et de son père, jadis.

Cet inconnu lui avait rendu la vie. Si d'aventure il n'était pas venu se baigner cet après-midi-là, ou si, au moment de la catastrophe, il avait grillé une cigarette au lieu de piquer une tête aussitôt, alors lui, il serait maintenant quelque part au milieu des poissons, dans le lit du fleuve... en un lieu inconnu... qui sait où... Oui, il renaissait. Il venait de naître pour la seconde fois, à l'âge de trente-deux ans.

Il se leva, serra la main du jeune homme. Il balbutia :

– Merci.

– Oh, je vous en prie.

– Merci, dit-il, comme s'il le remerciait seulement de lui avoir donné du feu dans la rue, et sentant la faiblesse du mot, il accentua le sentiment et répéta chaleureusement :

– Merci.

– Ça ne vaut pas la peine d'en parler.

« De ma propre vie? » pensa Esti, puis, à haute voix :

– Ce que vous avez fait, monsieur, c'était extraordinaire.

C'était héroïque. C'était humain.

– J'en suis heureux.

– Quant à moi, je ne saurais exprimer, vraiment... je ne saurais exprimer, bafouilla Esti, sur quoi il s'empara de l'autre main du jeune homme, et lui secoua les deux mains avec fougue.

– Je vous en prie, bafouilla le jeune homme.

– Après cela, il conviendrait que nous fassions un peu connaissance. Je ne sais si vous avez le temps?

– N'importe quand, maître.

– Aujourd'hui? Non, pas aujourd'hui. Demain, à l'heure du café, chez moi. Ou attendez, plutôt le soir. Vous savez, dans la galerie supérieure du Glasgow. À neuf heures du soir.

- Vous me faites un immense honneur.
- Donc, vous y serez ?
- Sans faute.
- Au revoir.
- Au revoir.

Le jeune homme s'inclina. Esti le serra dans ses bras, tout trempé, et s'éloigna. Tandis qu'il se dirigeait vers les vestiaires, il se retourna plusieurs fois pour le regarder et lui faire des signes.

À neuf heures précises, il fit son apparition dans la galerie supérieure du Glasgow. Il chercha son homme. Sur le moment, il ne le trouva nulle part. Aux tables, devant des ventilateurs électriques, des célibataires d'un soir prenaient le frais, buvaient du mousseux avec des femmes.

À neuf heures et demie, Esti commença à s'inquiéter. Il avait moralement besoin de cette rencontre. Il aurait déploré qu'ils se soient manqués et qu'à la suite d'un malentendu, il ne puisse pas revoir son plus grand bienfaiteur. Il héla les garçons l'un après l'autre, et s'enquit auprès d'eux de M. Elinger.

Alors il s'avéra qu'il était incapable de le décrire. Il se souvenait seulement de son caleçon de bain bleu, et d'une dent en or sur le devant.

Finalement, à proximité du monte-charge, où les garçons entraient et sortaient près des plantes ornementales, il aperçut quelqu'un qui attendait discrètement, assis le dos tourné à la salle. Esti s'approcha de lui :

- Pardon, M. Elinger ?
- Oui.
- Oh, mais alors, vous êtes ici ? Depuis quand ?
- Depuis huit heures et demie.
- Vous ne m'avez pas vu ?
- Si.

– Pourquoi vous n'êtes pas venu ?
– J'avais peur de déranger le maître.
– Voyons, quelle idée. Dire que nous ne nous reconnaissons même pas. C'est vraiment curieux. Mon ami, mon cher ami, veuillez me suivre. Par ici, par ici. Laissez ça. Le garçon apportera vos affaires.

Il était plus petit qu'Esti d'une demi-tête, plus maigre, moins musclé. Il avait fait une raie au milieu de ses cheveux blonds tirant sur le roux. Il portait un costume d'été blanc, une ceinture, une cravate en soie.

Esti le dévisagea. C'était donc lui. Voici un héros, un authentique héros. Il l'observa longuement, avec recueillement. Son front était dur, marqué des signes radieux de l'intrépidité, de la résolution. Il flairait en lui la vie, la vie authentique, qu'il avait négligée pour l'amour de la littérature. Il se demandait combien d'âmes de valeur vivaient cachées, ignorées du monde, et se disait qu'il devrait fréquenter davantage les hommes. C'était surtout sa simplicité qui le fascinait, cette grande simplicité que lui n'avait jamais pu acquérir, sans doute parce que dès le berceau, il était trop complexe.

– Avant tout, mangeons quelque chose, suggéra-t-il d'un ton désinvolte. J'ai une faim de loup. J'espère que vous aussi.

– Non, moi, je viens de goûter.

– Dommage, répondit distraitement Esti, tout en étudiant le menu. Tout à fait dommage. Tant pis, vous allez dîner avec moi. Garçon, qu'y a-t-il ce soir au menu ? Sandre en entrée, bien. Petits pois, très bien. Poulet pané, salade de concombres. Tarte. Fraises des bois, crème fraîche. Excellent. Bière, ensuite, vin. De Badacsony. Eau gazeuse. Je veux tout, ajouta-t-il étourdiment.

Elinger était assis devant lui les yeux baissés, comme s'il avait trempé dans quelque affaire louche.

La galerie supérieure s'élançait fougueusement avec ses lampes électriques dans le ciel accablant. En bas, dans la noire pénombre africaine, la ville pantelait, avec ses maisons et ses ponts poussiéreux. Seule scintillait, blafarde, la ligne du Danube.

– Déboutonnez votre col, conseilla Esti, il fait encore une canicule infernale. Moi, toute la journée, j'ai écrit dévêtu. Je n'avais que mon stylo-plume sur moi.

Elinger se taisait.

Esti s'empara de sa main et demanda avec un intérêt chaleureux :

– Maintenant, racontez-moi quelque chose sur vous. Vous faites quoi dans la vie ?

– Je suis employé de bureau, répondit-il tout bas.

– Où ça ?

– À la Première Pétrolière Hongroise.

– Voyez-vous ça, fit Esti sans savoir pourquoi, voyez-vous ça. Marié ?

– Non.

– Moi non plus, s'esclaffa Esti vers le ciel qui, vu de cette haute galerie, était un peu plus proche.

– Ma vie, dit Elinger d'un ton mystérieux et significatif, est une véritable tragédie, je vous assure – et il exhiba ses gencives anémiques, au-dessus de sa dent en or. J'ai perdu mon père très tôt, je n'avais pas encore trois ans. Ma pauvre maman, veuve, est restée seule avec cinq enfants, qu'elle a élevés en travaillant de ses propres mains.

« Tout ça, c'est du matériau brut, pensa Esti, sans intérêt et médiocre. Seul est intéressant et enrichissant ce qui a été façonné. »

– Grâce à Dieu, poursuivit Elinger, depuis nous sommes tous tirés d'affaire. Mes sœurs ont fait de bons mariages. Moi aussi, j'ai une petite situation. Je ne peux pas me plaindre.

Tous deux mangèrent de bon appétit. Elinger, après avoir raconté sa vie, ne trouvait plus rien à dire. Esti, de loin en loin, tentait d'injecter de l'éther à la conversation languissante. Il demanda à Elinger quand et où il avait appris à nager si merveilleusement. Celui-ci répondit avec une objectivité concise. Puis il s'enfonça dans un mutisme gêné.

Après les fraises des bois, on apporta le champagne français dans un seau à rafraîchir.

– Buvons, exhorta Esti. Buvons. Quel âge avez-vous ?

– Trente et un ans.

– Alors je suis plus vieux. Tu permets...

À la fin du dîner, Esti déclara :

– N'importe quand – tu entends : n'importe quand –, je me tiens à ta disposition. Pas comme les gens qui disent : n'importe quand. Mais maintenant, à cet instant et demain et dans un an et même dans vingt ans, tant que je vivrai. Avec tout ce que j'ai. Avec toute mon âme. Ce que tu as fait, je ne l'oublierai jamais. Je t'en serai éternellement reconnaissant.

– Tu me couvres de honte.

– Non, non. Sans toi, je n'aurais guère pu dîner ici ce soir. Donc, viens me voir au plus tôt.

Au moment de régler, Elinger chercha sa bourse.

– Il ne manquerait plus que ça, protesta Esti. Encore une fois il lui recommanda :

– Viens sans faute. Appelle-moi d'abord au téléphone. Note mon numéro.

Elinger nota le numéro de téléphone d'Esti. À son tour, il lui donna le numéro de la Première Pétrolière Hongroise. Esti le nota.

« Pourquoi l'ai-je noté ? songea-t-il en le quittant. Qu'importe. Au prochain sauvetage, le cas échéant, je pourrai lui téléphoner. »

Le numéro de téléphone traîna longtemps sur son bureau, puis s'égara. Il n'appela pas. Elinger non plus n'appela pas. Pendant de longs mois, il ne donna pas signe de vie.

Pourtant, Esti pensait souvent à lui.

Ceux que nous attendons depuis longtemps, la plupart du temps font irruption quand nous sommes en train de nous raser, ou de pester parce que nous venons de casser un nouveau disque, ou de nous extraire une écharde du doigt, la main en sang. Les circonstances dérisoires de la vie n'autorisent jamais les retrouvailles solennelles, sublimes.

Avant Noël, il y eut de fortes gelées. Esti pensait à tout, sauf au bain et à la noyade. C'était dimanche, onze heures et demie du matin. Il préparait une conférence qui commençait à une heure.

C'est alors qu'Elinger se présenta chez lui.

– Je suis content que tu finisses par venir, s'exclama Esti. Quoi de neuf, Elinger ?

– Moi, ça peut aller, fit Elinger, mais ma mère est malade. Gravement malade. La semaine dernière, on l'a hospitalisée pour une hémorragie cérébrale. Je te serais reconnaissant, si momentanément...

– De quoi s'agit-il ?

– De deux cents pengős.

– Deux cents pengős ? demanda Esti. Je n'ai pas ça chez moi. En voici cent cinquante. Demain, j'en enverrai cinquante chez toi.

Esti lui fit parvenir la différence le jour même. Il savait que c'était la dette d'honneur qu'il devait rembourser. Enfin, il avait reçu de lui la vie à crédit, et depuis, cela lui avait rapporté au moins autant.

Par la suite, pendant la maladie de sa mère, il lui donna encore plus ou moins deux cents pengős, puis quand sa

mère mourut, après l'enterrement, trois cent cinquante que lui-même prit à crédit.

Après quoi, Elinger vint plusieurs fois frapper à sa porte. Sous tel ou tel prétexte, il lui soutira des sommes insignifiantes, une bagatelle. Vingt pengõs par-ci, cinq par-là.

Esti éprouvait une certaine volupté à payer. Un soulagement s'ensuivait. Seule, sa présence lui était insupportable, ses gencives anémiques, sa dent en or et ses phrases ennuyeuses.

« Mais, pensait Esti, prenant conscience de la réalité, c'est un abruti phénoménal. Tout juste capable de me sauver la vie. S'il avait été plus intelligent, il m'aurait sûrement laissé périr. »

Une fois, à l'aube, en rentrant, il trouva Elinger assis dans son bureau.

Celui-ci l'informa d'un ton bonhomme :

– Figure-toi qu'on m'a mis à la porte de mon emploi. Sans aucun préavis ni indemnités. Depuis le premier du mois, je n'ai plus de logement. J'ai pensé venir ici pour cette nuit, et dormir chez toi. Si tu veux bien.

– Naturellement, répondit Esti, et il lui passa une chemise de nuit propre. Tu peux coucher ici, sur le divan.

Le lendemain matin cependant, il aborda le sujet :

– Bon, et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Je ne sais pas. C'était un petit emploi bidon. Gratter du papier de huit heures du matin à huit heures du soir. Pour cent vingt malheureux pengõs. Au fond, ça ne valait pas la peine.

– Il faut que tu cherches quelque chose de mieux, observa Esti.

Pendant plusieurs jours, Elinger courut çà et là, puis il déclara, désappointé, qu'il n'y avait pas d'embauche.

– Il ne faut pas désespérer, le consola Esti. Tant que tu ne trouveras pas une place convenable, tu pourras rester

chez moi. Je te donnerai même de l'argent de poche, tous les premiers du mois.

C'était un garçon tranquille et modeste. Il allait avec lui déjeuner et dîner au Cercle des artistes, et parfois même aux répétitions générales. À la maison, il restait allongé sur le divan. Il semblait apathique. Sans doute avait-il employé ses dernières forces à sauver la vie d'Esti.

Il n'y avait qu'une chose désagréable.

C'était que, quand Esti écrivait, tourmenté et grimaçant, il s'asseyait en face de lui et le regardait avec curiosité, comme un étrange animal en cage.

– Elinger, disait Esti, envoyant promener son stylo-plume, je t'aime beaucoup, mais au nom du ciel, cesse de me regarder. Quand tu me regardes, je ne peux plus écrire. Je travaille avec mes nerfs, moi. Fais-moi le plaisir de passer dans l'autre pièce.

Ils vivotèrent ainsi plusieurs mois, sans qu'il arrive quelque chose de particulier. Elinger prit ses quartiers. À Pâques, avec tout son argent de poche du mois, il s'acheta un nouveau modèle de vaporisateur à parfum avec un tuyau de caoutchouc et en aspergea toutes ses connaissances. À ses moments perdus, il feuilletait une revue théâtrale avec une extraordinaire attention.

Une fois, il mit l'une de ces revues sous le nez d'Esti, avec une actrice de cinéma en couverture. Il fit :

– Tiens, celle-là s'y entend.

– En quoi ? demanda Esti, sévère.

– Eh bien, en ceci et en cela, patati et patata, et il fit un clin d'œil espiègle.

Esti sortit de ses gonds. Il se rua dans son bureau, pensant :

« Trop, c'est trop. Je reconnais qu'il m'a sauvé la vie. Mais la question est de savoir à qui il l'a sauvée : à lui-même, ou

à moi ? Si ça continue comme ça, alors je n'ai pas besoin de ma vie, je la lui renvoie par la poste, franco de port, comme un échantillon sans valeur, et qu'il en fasse ce qu'il veut. D'ailleurs, d'après la loi, seuls dix pour cent des objets trouvés reviennent à l'honorable auteur de la trouvaille. Ces dix pour cent, il y a belle lurette que je les lui ai rendus, en argent, en temps, en tranquillité. Je ne lui dois plus rien. »

Aussi passa-t-il sur-le-champ à l'action.

– Elinger, dit-il, ça ne peut plus durer. Tu dois te ressaisir, Elinger. Moi, je te soutiens, mais pour ce qui est de t'aider, tu es le seul à pouvoir t'aider. Travaille, Elinger. Haut les cœurs, Elinger.

Elinger baissa la tête. Dans ses yeux, il y avait un reproche, un gros reproche.

Ensuite, il continua de rester allongé sur le divan, de lire des revues théâtrales, d'aller aux répétitions générales, pour lesquelles les secrétaires lui délivraient déjà des billets personnels, comme aux proches des coiffeuses, tailleurs et gynécologues du théâtre. Et les mois passèrent.

Par une nuit de décembre, ils rentraient ensemble à la maison, par la berge du Danube côté Buda.

Elinger s'enquêrait de la vie privée des actrices, qui a quel âge, qui est mariée à qui, qui a combien d'enfants, et qui a divorcé récemment. Esti, que ce genre de choses mettait d'ordinaire en fureur, s'abaissait à répondre.

– Écoute, fit soudain Elinger, j'ai écrit un poème.

– Tu ne vas pas me le lire... ?

– Je te le lis ?

– C'est ça.

– *Ma Vie*, commença-t-il, et il fit une pause, pour bien faire sentir la majuscule. C'est le titre. Qu'est-ce que tu en dis ?

Lentement, avec sentiment, il ânonna. Le poème était mauvais et tirait en longueur.

Esti, la tête basse, se demandait dans quoi il était tombé, et ce qu'il avait de commun avec ce type dégoûtant. Il regardait le Danube, qui charriait entre ses berges abruptes ses flots tumultueux et ses blocs de glace.

Et si je le poussais, pensa-t-il.

Mais il ne fit pas que le penser. À l'instant même, il l'avait déjà poussé.

Il prit ses jambes à son cou.

CHAPITRE XVII

Dans lequel Dani Ürogi passe lui dire un mot

Dani Ürogi fait irruption à sept heures du soir.

Malheureusement, aujourd'hui, peu de gens savent encore qui il est. Il est toujours en vie. Il est employé dans une fabrique de céramique et, comme occupation accessoire, il donne des cours de bridge à des dames. Mais c'est à peine s'il écrit. Pourtant, jadis il écrivait beaucoup, et on parlait beaucoup de lui.

À l'époque où les cafés de Budapest se différenciaient non pas selon leurs tarifs, leur café, leurs assiettes anglaises, mais exclusivement selon leur tendance « littéraire », lui aussi avait coutume de s'asseoir sur la galerie baroque du New York, telle une étoile encore pâle, mais de plus en plus resplendissante au firmament de la littérature.

Il avait fait un célèbre sonnet, il avait fait un poème fort bref, sans rimes, dans lequel le mot « mort » n'apparaissait pas moins de trente-sept fois, toujours avec une autre tonalité, toujours de façon surprenante et éblouissante, et puis il avait fait aussi un vers rimé, un fort long vers rimé de treize syllabes, personne n'a encore rien inventé de plus heureux que ce vers.

Mais il avait suffi qu'éclatent la guerre mondiale et quelques révolutions, que sur le globe terrestre meurent vingt millions d'hommes – qui sur le champ de bataille, qui de la grippe espagnole –, que quelques rois deviennent des vagabonds, que quelques banques mondiales, quelques pays fassent complètement faillite, et les gens avaient oublié ces poèmes et lui-même comme s'ils n'avaient jamais existé.

Kornél Esti n'est pas aussi ingrat. Lui n'oublie rien de ce qui est arrivé dans sa vie. Lui se souvient de tout ce qui est vraiment important.

Dès qu'il entend qu'un hôte rare est arrivé, son visage s'épanouit. Certes, il passe souvent des années sans le voir. Mais quand il le voit, il est toujours content. En pareil cas, les lampions colorés de sa jeunesse s'allument, au loin, derrière les feuillages de cabarets en été, les rideaux de théâtre en lambeaux.

Dani Ürogi est pâle et chauve. Le pauvre n'est plus une étoile, seulement une lune blême, décroissante, dans les sombres nuages orageux de la crise économique mondiale. Il jette un regard anxieux autour de lui. Il a toujours été anxieux. Mais à présent, lui aussi a dépassé la quarantaine et, avec l'âge, il est devenu encore plus anxieux.

– Je te dérange ? demande-t-il.

– Mais non, lance Esti.

– Vraiment ?

– Puisque je te le dis.

– Je ne t'empoisonnerai pas longtemps, ajoute-t-il, austère.

– Allons, je t'en prie. Je suis content de te voir. Assieds-toi. Prends une cigarette, Dani. Sers-toi.

Dani s'assoit. Il prend une cigarette. Mais tandis que la flamme de l'allumette danse au-dessus de ses doigts maigres, il lance un coup d'œil à Esti, jette l'allumette dans le cendrier, puis la cigarette, et saute sur ses pieds.

D'une voix calme mais résolue, il déclare :

– Je te dérange.

– Quel benêt.

– Mais si, si : je te dérange.

– Pourquoi tu me dérangerais ?

– Je le sens.

– À quoi tu le sens ?

– À tout. D'abord à tes yeux. Tu ne regardes pas comme ça d'habitude. En ce moment, ils émettent une sorte de scin-

tillement artificiel, comme si tu y avais branché un nouveau circuit électrique. Ce n'est pas naturel. Et pas naturel non plus, l'aimable sourire engageant de maître de maison que tu appliques exprès sur tes lèvres en mon honneur. Enfin, pas naturel non plus – pas du tout naturel –, l'accent avec lequel tu dis : « Tu ne me déranges pas ».

– Espèce d'âne, dit Esti en haussant les épaules. Alors, tu aimerais mieux que mes paupières se ferment et que je bâille ? Sois tranquille. Si je te dis : « Tu ne me déranges pas », ça veut seulement dire, et rien d'autre, rien de plus, que : « Tu ne me déranges pas ». Si en effet tu me dérangeais, alors je dirais : « Tu me déranges », et ça voudrait dire précisément que : « Tu me déranges ». Tu comprends ? C'est clair pour toi ? Voyons, pourquoi tu ne réponds pas ?

– Donne-moi ta parole d'honneur qu'il en est bel et bien ainsi.

– Parole d'honneur.

– Donne-la encore une fois.

– Parole d'honneur, je te jure.

Esti fait venir du café, une pleine cruche, et le sert dans des verres à eau, pour qu'ils prennent le café comme dans le temps.

Dani se rassoit à sa place. Il se tait un moment. Puis il prend la parole. Il raconte que, par cette merveilleuse soirée de clair de lune, il se promenait par ici dans les collines de Buda – mais c'est accessoire –, tout à coup il s'est rappelé son ami, et a décidé de sonner et de débarquer chez lui – mais cela aussi est accessoire : il aimerait lui demander une faveur qu'il va lui exposer.

Ses phrases, au milieu de mille doutes et circonlocutions, avancent cahin-caha comme les roues d'un train qui grincent en descendant d'une montagne. Au milieu d'une phrase, il s'arrête. Il ne termine pas. Sa bouche reste grande

ouverte. Un soupçon traverse ses yeux noirs. De nouveau, il saute sur ses pieds, braque son index sur Esti, et constate d'un ton péremptoire :

– Tu travaillais.

– Non.

– Mais si, tu travaillais, répète-t-il, sombre comme un procureur. Et maintenant, je te casse les pieds, je te retiens, et toi, secrètement – à bon droit –, tu souhaites que j'aille au diable.

– Jamais de la vie, je ne travaillais pas.

– Tu dis la vérité, Kornél? demande-t-il en esquissant un sourire, comme s'il prenait un enfant malin à mentir; et tandis que son sourire, telle une larve, rampe sur son visage, il secoue son index levé et menace son ami :

– Kornél, Kornél, ne mens pas.

– Je ne mens pas, proteste Esti. Ça fait une semaine que je n'arrive pas à travailler. Je hais tout travail. En premier lieu, le mien. Ce que je gribouille en ce moment, je le trouve si exécrable que, si mes ennemis et ceux qui me jalourent savaient à quel point je méprise mon talent, ils se mettraient certainement à discuter avec moi, prendraient ma défense, et finiraient par me jurer une amitié éternelle. Aujourd'hui, je n'ai fait que musarder de-ci de-là et m'ennuyer. J'espérais que l'un de mes créanciers m'appellerait au téléphone et me distrairait un peu, mais même eux ne m'appellent plus. Ensuite, j'aurais aimé au moins attraper des mouches, mais chez moi il n'y a même pas de mouches. Alors je me suis mis à bâiller. Quand on s'ennuie beaucoup, c'est aussi une distraction. Durant deux heures environ, j'ai bâillé. À la fin, je me suis lassé aussi de bâiller. Sur quoi, j'ai cessé de bâiller, je me suis borné à rester assis dans ce fauteuil où tu me vois maintenant, j'attendais que le temps passe, que je vieillisse de quelques

heures, que je me rapproche de quelques centimètres de ma tombe. Tu comprends : à ce moment-là, l'idée que va frapper chez moi l'ami écœurant dont le seul trait d'esprit, depuis des décennies, consiste à appeler son épouse « *ma chère moitié* », ou que s'annonce chez moi un inconnu total qui m'empruntera cent pengõs sur parole, remboursables en dix mois, ou qu'un écrivain méconnu m'honore de sa visite et me lise son roman en préparation, cette simple idée m'aurait rendu carrément heureux ; mais que ce soit toi qui viennes me voir, Dani, dont je me languis souvent, cher compagnon de mes anciennes années de vaches maigres, de ma gloire vagabonde, mon frère d'encre et de fièvre, m'aurait plongé dans l'extase ; mais juste en tant qu'idée c'était si tentant, ça semblait une chimère si lointaine, si féérique, que je n'osais même pas en rêver. Excuse-moi, ne m'interromps pas, maintenant c'est moi qui parle. En ce qui concerne mon plan de travail d'aujourd'hui, jusqu'à neuf heures, pour deux heures pleines, je suis libre, je me tiens à ta disposition, nous prendrons le café ici, nous bavarderons ou nous nous tairons ensemble, ensuite j'aimerais me promener, car aujourd'hui je n'ai pas encore bougé de ce trou. Si tu n'as rien contre, je resterai avec toi, je te raccompagnerai chez toi. Ça te va ?

– Ça me va.

Dani respire, soulagé, boit une gorgée de café. Il se remet à parler des circonstances de sa venue, des accessoires collines de Buda, de l'accessoire idée qui l'a entraîné chez Esti, et de sa requête à laquelle il va venir tout de suite, mais il ne veut pas encore fatiguer Esti avec ça, car ce n'est important que pour lui, et pas pour Esti, donc pour le moment, ça aussi, c'est accessoire. Tout à coup, il se tait. Un éclair traverse son esprit. Il dit :

– D'ailleurs je ne suis venu que pour quelques minutes.

Je sais, je sais. Tu es très gentil avec moi, mais tu es très gentil avec tout le monde. « Prière de ne pas prendre au sérieux l'aimable invitation. » Je resterai tout au plus sept, huit minutes. J'ai dit sept, huit minutes ? Je ne resterai que sept minutes. Exactement sept minutes. Où est ta montre de gousset ?

– Pourquoi ?

– Je t'en prie, sors-la. Moi aussi, je sors la mienne. Tiens, voilà. Merci. Dieu sait que je suis plus tranquille quand je peux consulter l'heure. Bref, dès que la grande aiguille arrivera ici – regarde : ici –, moi, je ne serai plus là, et toi, tu seras délivré d'un grand poids, tu soupireras : « Enfin, il est parti », et tu pourras faire, mon ami, tout ce qu'il te plaira. Mais promets-moi que tu m'avertiras. Dès que ce laps de temps – appelons-le ainsi – sera expiré, tu te lèveras, et mot pour mot, tu me diras : « Mon cher Dani, j'ai été content d'avoir l'honneur de ta visite, mais j'aurais encore préféré ne pas l'avoir, débarrasse le plancher, et adieu. » Oui. Chasse-moi de telle sorte que mes pieds ne touchent plus terre. Ou bien, ne dis même pas ça, contente-toi de me regarder. Il suffira que tu me regardes, même pas d'un air contrarié, mais comme tu me regardes à d'autres moments, comme tu me regardes en ce moment. Mais je t'assure que tu n'en auras même pas besoin, car moi, dans sept minutes – c'est-à-dire, pardon : dans six minutes, car entre-temps une minute est passée – je me serai déjà volatilisé, et dans cette pièce, seul le souvenir pénible de ma présence planera encore.

– Écoute un peu, espèce de malade mental, fait Esti tendrement, du ton familier de leur ancienne amitié. Moi, je ne veux pas que tu partes d'ici, je veux que tu restes. Mais si tu t'accroches à tout prix à ces sept minutes – ou à ces six minutes –, même ça, je l'accepte sans conditions. En tout

et pour tout, je ne te demande qu'une chose. Tant que tu seras chez moi, ne sois pas soupçonneux, ne t'agite pas, ne te justifie pas, mais fais comme chez toi. Eh bien, dis-moi vite ce que tu veux ? Ensuite nous bavarderons. Comment ? Tu peux être tranquille. Oui, oui. J'agirai comme tu le souhaites. Dès que tu m'ennuieras, ne serait-ce qu'une seconde, moi, je n'irai pas par quatre chemins, et je ne te regarderai ni comme ci, ni comme ça, mais je me lèverai, je te saisirai au collet et je te flanquerai dehors, voire, si tu me le commandes, j'irai jusqu'à te jeter à coups de pied dans l'escalier. J'espère que ça te tranquillise ?

Dani accueille avec des transports d'allégresse cette promesse désintéressée de sacrifice amical. On dirait que cela lui donne des forces, il vide son café d'un trait. Mais combien de temps dure l'effet apaisant d'une telle injection ? À peine une ou deux minutes. Ensuite il recommence, et il faut de nouveau le neutraliser. Dans des accès de plus en plus graves de culpabilité et de remords, il continue à expliquer pourquoi il n'est pas dans ses habitudes de ravir du temps à ceux pour qui il est précieux, et il se tourmente, s'attarde, ne cesse de revenir sur ses précédents prétextes et excuses, ensuite sur les arguments et objections d'Esti ; cependant, comme il voudrait tout citer si possible mot pour mot, et qu'il ne se rappelle pas les termes exacts, il se trouble, regarde fixement devant lui, tamponne son front en sueur.

Esti écoute ces analyses, ces répugnances, ces digressions, ces renvois, ces allusions, ces relations et corrélations. Lui aussi est déjà pâle et harassé. De temps à autre, exténué, il fixe le plafond, et la montre de gousset tictaquant devant lui. Il est neuf heures passées, il est dix heures et demie passées. Alors, lentement, avec une certaine solennité, il se lève, et commence à parler, au début doucement, puis plus fort, de la façon suivante :

– Écoute, mon cher. Tu m’as sommé, quand ces six minutes seraient écoulées, de t’avertir. Je t’annonce que ces six minutes sont écoulées depuis belle lurette. Maintenant, en temps légal d’Europe centrale, il est neuf heures quarante-deux minutes, pas loin de dix heures moins le quart, et donc, tu peux en inférer que depuis deux heures trois quarts tu t’incrustes chez moi, mais que jusqu’ici, tu n’as pas encore sorti une seule phrase qui tienne, et tu n’as pas pu non plus te décider à m’apprendre à quoi diable je suis redevable de cet honneur. Dani, tiens-en compte, moi aussi je suis un homme, moi aussi j’ai mes nerfs. Si tu me déranges ? Tu me déranges infiniment. Si tu m’ennuies ? Tu m’ennuies indiciblement. Il n’y a pas de mot pour dire à quel degré infernal tu m’ennuies. Tout à l’heure, tu as eu l’amabilité de me conseiller sur la manière, au moment opportun, de te montrer la porte, et, pointilleux comme tu l’es, tu m’as même proposé un texte dans ce but. Ce texte, qu’entre-temps j’ai soigneusement pesé en mon for intérieur, aurait à peu près exprimé mes sentiments, mais seulement une heure après ton arrivée, vers huit heures. J’avoue que, dès huit heures et demie, j’ai pensé à verser dans ton café une dose de cyanure pour t’empoisonner. Puis, vers neuf heures, j’ai plutôt décidé que, pendant que tu parlais, j’allais dégainer mon revolver à barillet six coups, te mettre une ou deux balles dans la peau, et te faire sauter la cervelle. Comme tu peux voir, la situation a quelque peu changé. Désormais, pour moi, ton texte est vague et faible. Je ne peux pas l’utiliser, je te le restitue, fais-en ce que tu voudras. En ce moment, j’aurais besoin d’un texte plus corsé et plus cru, d’une avalanche si éloquente d’invectives et d’offenses qu’en comparaison, les imprécations des héros de Shakespeare ne sont que de la petite bière. Mais j’ai aussi renoncé à t’exterminer soit par le poison, soit d’une balle,

soit avec des mots, parce que je te tiens pour un si pitoyable vermisseau que même ça, je trouve que tu ne le mérites pas. Alors, je te l'annonce doucement, amicalement : hors d'ici. Compris ? Fiche-moi le camp. Je ne plaisante pas, je te jure, débarrasse le plancher, vu que je ne peux plus te voir, et après ça, n'aie plus jamais l'insolence de te montrer ici, j'en ai par-dessus la tête de toi, j'en ai marre de toi, j'en ai marre de toi, espèce de pisse-vinaigre, de bonnet de nuit...

Esti a tellement hurlé qu'il est enroué, ses lèvres sont contractées, il gesticule. Dans un mouvement, il renverse le verre sur la table, celui-ci se casse en mille morceaux, le liquide noir inonde un tapis de soie persan.

Dani s'esclaffe. Il rit aux éclats, joyeux. Ce n'est que maintenant qu'il comprend qu'ici, on le retient volontiers, et qu'il n'est un fardeau pour personne. Il s'installe confortablement, allume une cigarette, et sa langue se délie.

Il expose ce qui l'amène.

Sa requête est simple, à vrai dire, très simple.

Il demande une faveur, une immense faveur, qui sans doute n'est immense que pour lui, mais pour celui qui l'accordera, elle n'est peut-être pas si immense, il se peut qu'elle soit seulement grande ou importante, encore qu'il se peut aussi qu'elle ne soit rien du tout, quand même, il signale par avance que son ami, le cas échéant, peut aussi la refuser, il est inutile qu'il justifie son refus par des paroles, il suffira qu'il le regarde, ou même pas qu'il le regarde, mais il suffira qu'il se taise, lui comprendra, et il n'en sera pas offusqué, l'amitié entre eux restera aussi pure qu'auparavant, comme si de rien n'était, donc, brièvement, il est question de ceci : il serait intéressé par le dernier numéro de la revue *néo-activiste-simultanéiste-expressionniste-avant-gardiste* intitulée *Éléments et monuments*, il aimerait l'emprunter exactement pour vingt-quatre heures, à la condition qu'à l'issue de ces

vingt-quatre heures, il le rapporte lui-même, intact et en parfait état, cependant naturellement, si Esti ne l'a pas encore lu ou s'il l'a bel et bien déjà lu, mais aimerait y relire tel ou tel article, ou pas même relire, seulement parcourir, jeter un coup d'œil ici ou là, ou par pur caprice, le garder chez lui, ou en faire cadeau à quelqu'un, ou si subsiste en lui la moindre ombre de soupçon que lui n'est pas de toute confiance, et qu'il l'égarera, l'endommagera, le vendra à un commerçant, enfin, Dieu sait tout ce qu'il en fera ou n'en fera pas que dans l'immédiat, vraiment, il est impossible de détailler et de définir, alors il n'accepterait pas cette faveur, même si Esti l'en pressait, alors il renonce *a priori* à tout, alors sa requête est sans objet, et il faut la considérer comme s'il n'en avait même pas été question.

Cette phrase qui, en réalité, est beaucoup plus exhaustive, s'achève à onze heures deux minutes.

C'est alors qu'Esti va à la corbeille à papiers, y repêche le dernier numéro encore non coupé d'*Éléments et monuments*. Dani remercie, éclaire accessoirement quelques points encore obscurs, et part. Esti le raccompagne dans l'escalier. Ça non plus, ça ne va pas trop vite. Quand Esti referme derrière lui la porte d'entrée, à clé et même au verrou, et revient dans son bureau, sa montre indique minuit douze minutes.

CHAPITRE XVIII

*Dans lequel il donne une description poignante
d'un banal trajet en tramway, et fait ses adieux au lecteur*

Le vent hurlait, fit Kornél Esti. L'obscurité, le froid, la nuit fouettaient et labouraient mon visage de leurs verges glaciales.

Mon nez était pourpre, mes mains violacées, mes ongles lilas. Mes larmes coulaient comme si je pleurais, ou comme si fondait ce qu'il y avait en moi de vivant qui ne fût pas encore transformé en banquise. Aux alentours béaient de noires venelles.

J'étais là à attendre, je battais la semelle sur l'asphalte dur comme la pierre, et soufflais sur mes doigts. J'enfouis dans les poches de mon manteau mes mains transies.

Enfin, au loin dans le brouillard, apparurent les yeux jaunes du tramway.

La voiture couina sur les rails. En un virage abrupt, elle s'arrêta devant moi.

Je voulus monter, mais à peine avais-je effleuré la rampe que des voix hostiles m'apostrophèrent : « C'est complet ». Des grappes humaines étaient pendues au marchepied. À l'intérieur, dans la pénombre douteuse qu'une unique ampoule à filament métallique teignait de rouge, des êtres vivants remuaient, hommes, femmes, et même nourrissons.

J'hésitai un instant, puis, soudain résolu, je bondis. Je n'avais aucune raison de faire la fine bouche. J'avais si froid que je claquais des dents. De plus, j'étais pressé, un grand trajet m'attendait : je devais y arriver sans faute.

Au début, ma situation fut plus que désespérée. Je me cramponnais à la grappe humaine, devenu moi-même l'une de ses baies invisibles. Nous foncions sous des ponts et des

tunnels à une vitesse si débridée que, si je tombais, je serais tué net. De temps à autre, je frôlais un mur aveugle, une palissade, un tronc d'arbre. Je jouais ma vie.

Plus que le danger, ce qui m'affectait, c'était de savoir que mes compagnons de route me haïssaient tous autant qu'ils étaient. En haut, sur l'impériale du tramway, on ricanaient de moi, et en bas sur le marchepied, ceux auxquels le destin m'avait aggloméré auraient sans doute été soulagés que je lâche prise, que je me rompe le cou, si c'était le prix à payer pour se débarrasser d'un tel boulet.

Je mis longtemps à prendre pied sur l'impériale. Ce n'est que tout au bord que je trouvai une place minuscule. Mais enfin, j'étais en terrain solide. Des deux mains, j'étreignis fermement le cadre extérieur de la voiture. Voilà que je n'avais plus à craindre de m'envoler.

Il est vrai qu'ici, l'atmosphère me redevenait hostile, et avec virulence. En bas, ils s'étaient tant bien que mal habitués. Ils avaient admis mon existence comme un fait regrettable et, après s'être colletés avec moi, ils n'avaient plus pris garde à moi. En haut cependant, c'était moi le plus récent fâcheux, le nouvel ennemi. Tous autant qu'ils étaient, ils bouillaient d'une haine collective à mon égard. Ouvertement et furtivement, entre haut et bas, ils me gratifiaient d'injures, de malédictions plaisantes, de remarques grossières, infâmes. Ils ne faisaient nullement mystère du fait qu'ils auraient préféré me voir à six pieds sous terre, plutôt qu'ici.

Mais je n'abandonnai pas le combat. Résister, m'exhortais-je. Tenir bon, ne pas renoncer.

Aussi mon obstination fut-elle suivie d'effet. Je m'agrippai à une courroie, et m'y suspendis. Bientôt, quelqu'un me poussa. Je culbutai avec tant d'efficacité que je fus propulsé vers le fond. Je ne stationnais plus en plein milieu de la

sortie, mais je m'étais calé solidement juste au centre du groupe sur l'impériale. On me poussait, me chauffait de tous côtés. Parfois, la pression était si forte que je ne pouvais plus respirer. Parfois un objet – manche de parapluie ou angle de sac – me rentrait dans l'estomac.

Mais, abstraction faite de ces gênes passagères, je n'avais pas à me plaindre.

Ensuite, mon rayon d'action s'accrut graduellement.

On allait et venait, montait et descendait. Déjà, je pouvais bouger à l'aise, de ma main gauche je déboutonnai mon manteau, je pêchai ma bourse dans la poche de mon pantalon, et je pus satisfaire à la sommation solennelle du receveur, réitérée jusqu'ici sans résultat, d'acheter mon billet. Quelle ne fut pas ma joie de pouvoir au moins payer.

Après quoi survint de nouveau un petit remue-ménage. Se hissa un estimable et gras contrôleur, dont les cent kilos firent quasiment déborder la voiture bondée, telle une tasse à café emplie à ras bord dans laquelle on jette un bon morceau de sucre. Le contrôleur demanda les billets. Je dus à nouveau me déboutonner, et cette fois, je dus aller pêcher avec ma main droite, restée libre, ma bourse que je venais de plonger dans la poche gauche de mon pantalon.

Mais, décidément, j'avais de la chance. Tandis que le contrôleur, creusant un tunnel entre les corps vivants, se faufilait à l'intérieur de la voiture, une lame de fond humaine m'emporta, et – d'abord je n'en crus pas mes yeux – à mon tour, je me retrouvai dedans, à l'intérieur de la voiture : « j'y étais arrivé ».

Entre-temps quelqu'un m'avait donné un coup sur la tête, quelques boutons de mon manteau avaient sauté, mais moi, je n'avais cure de ce genre de choses. J'étais fier d'être arrivé jusque-là. Quant à m'asseoir, naturellement, il ne pouvait en être question. Du reste, je n'apercevais

même pas la société privilégiée des assis. Ils étaient cachés par les debout, les pendus aux courroies qui se tenaient alternativement sur leurs propres pieds et sur ceux des autres, et puis par la vapeur immonde qui se formait, faite de brouillard hivernal infiltré d'haleines chargées d'ail et d'acidité gastrique, et des exhalaisons fétides des vêtements.

À la vue de cette ménagerie puante et comprimée, dépouillée de toute dignité humaine, je fus si dégoûté que, près du but et de l'accomplissement, je fus tenté d'abandonner la lutte, de ne pas poursuivre ma route.

C'est alors que j'aperçus une femme. Elle était plantée dans un coin obscur, vêtue d'une robe usée, avec un tour de cou en lapin, appuyée à la paroi. Elle semblait triste et exténuée. Son visage était simple, son front pur et doux, ses yeux bleus.

Quand j'éprouvais une honte insupportable, que mes membres me faisaient mal et que mon estomac se révolta, alors, dans cette tourbe, parmi ces trognes bestiales, dans cet air pestilentiel, je la cherchais, jouant à cache-cache entre les têtes et les chapeaux. La plupart du temps, elle regardait fixement devant elle. Mais une fois, nos regards se croisèrent. À partir de là, elle ne se déroba plus. Il me semblait qu'elle pensait comme moi, qu'elle savait ce que je pensais de cette voiture et de tout ce qui nous entourait. Cela me consolait.

Elle me permettait de la regarder, et moi, je regardais ses yeux bleus comme les malades regardent ces vieillues bleues qu'on allume la nuit, dans les salles communes des hôpitaux, pour que les gens qui souffrent ne se sentent pas tout à fait seuls.

C'est à elle seule que je dois de ne pas avoir perdu définitivement mon humeur combative.

Un quart d'heure plus tard, je trouvai même une place assise sur la banquette divisée en quatre par des accotoirs en cuivre. Dans un premier temps, j'obtins juste assez de place pour, suspendu en l'air, pouvoir y engager une cuisse. Les gens assis autour de moi étaient d'affreux petits bourgeois, incrustés dans leurs épaisses pelisses et leurs droits acquis dont ils ne voulaient rien céder. Moi, je me contentais de ce qu'ils donnaient. Je n'avais pas d'exigences. Je faisais semblant de ne pas remarquer leur piètre arrogance. Je me comportais comme un sac. Je savais que les hommes, d'instinct, haïssent leurs semblables, et cessent beaucoup plus vite d'en vouloir à un sac qu'à un homme.

De fait, il en fut ainsi. Après avoir constaté que j'étais indifférent, un genre de demi-portion qui ne comptait pas, ils se poussèrent un peu et dégagèrent une partie de la place qui me revenait. Plus tard, je pus même choisir entre plusieurs places.

Quelques stations plus loin, je m'en procurai une côté fenêtre. Je m'y installai, et je regardai à la ronde. D'abord, je cherchai la femme aux yeux bleus, mais celle-ci n'était déjà plus là, sans doute était-elle descendue quelque part tandis que je livrais le farouche duel pour la vie. Je l'avais perdue pour toujours.

Je poussai un soupir. Je regardai dehors par la vitre couverte de fleurs de givre, mais je ne vis que des réverbères, de la neige souillée, de sombres et rigides porches clos.

Je soupirai encore une fois, puis je bâillai. Je me consolai comme je pouvais. J'établis que « j'avais lutté et vaincu ». J'avais obtenu ce qui était possible. Qui, dans un tramway, pourrait obtenir davantage qu'une confortable place assise côté fenêtre? Songeur, je repensai non sans satisfaction à certaines péripéties de mon terrible combat, au premier assaut grâce auquel j'avais occupé le tramway,

aux souffrances du marchepied, au pugilat de l'impériale, à l'atmosphère et l'esprit insupportables qui régnaient à l'intérieur de la voiture, et je me reprochai ma pusillanimité, d'avoir été sur le point de capituler, de reculer au dernier moment. Je regardai les boutons arrachés de mon manteau comme des blessures de guerre. Le tour de chacun viendra, me disais-je avec la froide expérience du sage, il suffit d'attendre. Les gratifications ne sont pas octroyées facilement sur cette terre, mais on finit quand même par en obtenir.

Et là, je fus pris du désir de jouir de mon triomphe. J'allais étendre mes jambes engourdies pour enfin me reposer et me détendre, pour enfin souffler, libre et joyeux, lorsque le receveur s'approcha de ma fenêtre, retourna le panneau indiquant la direction, et cria : « Terminus ».

J'esquissai un sourire. Lentement, je descendis.

